

Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
179, Rue, rue de la Harpe

GEORGE SAND

— ROMAN COMPLÉMENT —

(L.-A. AURORE DUPIN)
VOLÉME II LE DERNIER DÉPART

CÉSARINE DIETRICH

NOUVELLE ÉDITION



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
179, RUE, RUE DE LA HARPE, 179
A LA SECONDE ÉTAGE



Unid. d'une série de dessins
en croquis



Conversion superficielle et intérieure
oblique

Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
179, rue de la Harpe

GEORGE SAND

— ROMAN COMPLÉMENT —

(L.-A. AURORE DUPIN)
VOLÉME II LE DERNIER DÉPART

CÉSARINE DIETRICH

NOUVELLE ÉDITION



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
179, RUE DE LA HARPE, 179, BOULEVARD DES ITALIENS, 12
A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



GEORGE SAND

8-12
20170

CÉSARINE DIETRICH

PAR

GEORGE SAND

(L.-A. AURORE DUPIN)

VEUVE DE M. LE MARC DUBREUIL



PARIS

GEORGE SAND, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

8, RUE AUBERT, 8

1887

Édition de reproduction et de traduction autorisée

CÉSARINE DIETRICH



1

J'avais trente-cinq ans, Césarine Dietrich en avait quinze et venait de perdre sa mère, quand je me régalai à devenir son institutrice et sa gouvernante.

Comme ce n'est pas mon histoire que je compte raconter ici, je ne m'arrêterai pas sur les obligations que j'eus à valser pour entrer, mais elle noble et destinée à une existence aisée, chez une famille de bourgeois enrichis dans les affaires. Quelques mots suffiront pour dire ma situation et le motif qui me détermina bientôt à sacrifier ma liberté.

Fille du comte de Nemours et restée orpheline avec ma jeune sœur, je fus disposée par un gentleman ami de mon père qui s'était chargé de placer

1

arrangementement entre capital, et qui le fit finalement disparaître. Nous étions ruinés; il nous restait à peine le nécessaire, je n'en conviens, d'un côté, et pourtant ne méritais rien. Je ne devais pas songer au mariage; mais une amie était jolie; elle fut recherchée et épousée par le docteur Gilbert, médecin sérieux, dont elle eut un fils, mon fils aîné, qui fut nommé Paul; je m'appelle Pauline.

Mon beau-frère et ma parente were assurément jeunes à quelques années d'intervalle, mais ils étaient bien près de réunir ces deux choses, alors au collège. Je vis que tout serait absorbé par les frais de son éducation, et que ses premières pas dans la vie sociale seraient entravés par la misère; c'est alors que je pris le parti d'augmenter mes faibles ressources par le travail rituel. Dans une vie de calvitie et de tranquillité, j'étais acquies quelques talents à une main solide instruction. Des amis de ma famille, qui m'avaient rendu dévoué, s'employaient pour moi. Ils négociaient avec la famille Dietrich, et l'étaient avec des appointements très-honorables.

Je me hâte de dire que je n'eus point à regretter ma résolution; je trouvai chez ces Allemands, dans à Paris une hospitalité cordiale, des regards, un grand amour-rien, une véritable affection. Ils étaient deux frères associés, Hermann et Karl. Leur fortune ne comptait déjà par millions, mais que leur renommée soit jamais pu être mise en doute. Ils ont été élevés chez eux et gouvernés le même avec beaucoup d'ordre, d'extrême et de douceur; elle était

à tous autres égards assez saine, mais elle venait avec politesse et discrétion, se parlant guère et englant beaucoup, toujours en vue du bien-être de ses frères.

M. Dietrich ainsi, le père de Charles, était un homme petit, énergique, taciturne et obstiné. Son irréprochable probité et ses sages conseils lui donnaient un peu d'orgueil et une certaine dureté apparente avec les autres hommes. Il ne savait plus d'être content et respecté que d'être aimé ; mais avec sa fille, sa sœur et avec moi il fut toujours d'une bonté parfaite et même dévouée et courtoise.

Je me trouvais dans quel bonheur que possible dans ma nouvelle condition, j'y fus apprêté, et je pus m'arranger avec une certaine aisance l'avenir de mon futur.

L'hôtel Dietrich était une des plus belles villas du nouveau Paris, dans le voisinage du bois de Boulogne et dans un retrait de jardins assez bien choisi pour qu'on n'y fût pas incommodé par la poussière et le bruit des chevaux et des voitures. Au milieu d'une population silencieuse de laas et de mouvement, on trouvait l'ombre, la solitude et un silence relatif derrière les grilles et les massifs de verdure de notre petit parc. Ce n'était certes pas la campagne, et si dans difficile d'oublier qu'on n'y était pas ; mais d'oublier comme un boudoir mystérieux, séparé du tumulte par un rideau de feuilles et de fleurs.

La défunte madame Dietrich avait aimé le monde, elle avait beaucoup voyagé, dans de beaux lieux,

et des baïs dont parlent encore les gens de la maison quand je m'y installai. À présent l'on était en deuil, et il n'était pas à présumer que M. Dietrich eussent jamais le bellâtre train de vie que sa femme avait mené. Il avait des goûts tout différents et ne souhaitait pour ses fils qu'un choix de parents et d'amis; les grande unions étaient interdites, et, tout en malin montrant à travers l'ombre même des rideaux un moment entrecouvert, il me dit :

— Cela ne vaut pas la peine d'être regardé par une femme de goût et de bon sens comme vous; c'est de l'écarter, rien de plus; ma pauvre chère compagne aimait à montrer que nous étions riches. Je n'ai jamais voulu la priver de ses plaisirs; mais je ne m'y associais que par complaisance. Je désire que ma fille ait comme moi des goûts modestes, auquel cas je pourrai vieillir tranquille chez moi, — triste consolation au malheur d'être seul, mais dont il m'est permis de profiter.

— Vous ne serez pas seul, lui dis-je, votre fille deviendra votre amie, je suis sûr qu'elle l'est déjà un peu.

— En encore, repartit-il; ma pauvre enfant est trop absorbée par sa propre douleur pour songer beaucoup à la mienne. Rappelez qu'elle s'en vante plus tard.

C'était comme un reproche involontaire à Clémence; je ne répliquai rien, ne sachant encore rien de ses pensées et des sentiments de cette jeune fille, qui se

venais jurer par moi-même et que j'eusse craint d'aborder avec une privation quelconque.

On se sentait présentes l'une à l'autre. Elle était admirablement jolie et même belle, car, si elle avait eue le ténu de l'adolescence, elle possédait déjà l'élegance et la grâce. Ses traits paraient réguliers avaient le sérieux un peu imposant de la belle sculpture. Ses dents et sa tristesse lui donnaient quelques chose de touchant et d'austère, tellement qu'il paraissait rue je m'étais sentie portée à la respecter autant qu'à la plaindre.

Quand je fus pour la première fois seule avec elle, je crus devoir établir mes rapports avec la gentillesse que comportait la circonstance.

— Il n'est pas, lui dis-je, la privation de sommeil, même de très-loin, auprès de vous, la mère que vous pleurez ; je ne puis même vous offrir mon dévouement comme une chose qui vous paraîtra délectable. On m'a dit que je vous serais utile, et je compte essayer de l'être. Saper certain que, si l'on s'est trompé, je m'en apercevrai la première, et tout ce que je vous demande, c'est de ne pas me croire égarée par un intérêt personnel à vous contester mes soins, s'ils ne vous sont pas tout-sûrement profitables.

Elle me regarda fixement comme si elle n'eût pas bien compris, et j'allais expliquer mieux ma conclusion, lorsqu'elle posa sa petite main sur la mienne et me dit :

— Je comprends très-bien, et si je suis devinée,

ce n'est pas de ce que vous êtes libre et digne, ce que l'arrêt dit, je le sers; mais je vous accorde toutes, et je m'étends à ce que, étant tout, vous me promettiez de m'élever.

— Faut-il me promettre son affection à qui ne vous la demande pas?

— C'est-à-dire que j'aurais dû parler la première? Eh bien! je vous la demande, voulez-vous me l'accorder?

Si un physionomiste eût répondu à ses paroles, la femme embrassée avec effusion, cette charmante enfant; mais j'étais beaucoup sur mes gardes, et je pus lire dans ses yeux qu'elle m'observait et me disait au moins autant que je l'éprouvais et l'observais pour mon compte.

— Vous ne pouvez pas dériver mon amitié, lui dis-je, avant de savoir si je mérite la vôtre. Vous ne nous connaissez pas tant que par le bien qu'on nous a dit l'un de l'autre. Attendez que nous sachions bien qui nous sommes; je suis résolu à vous aimer seulement, si vous êtes telle que vous paraissiez.

— Et qu'est-ce que je puis? reprit-elle en me regardant avec un peu de méfiance; je suis triste, et rien que triste; vous ne pouvez pas me juger.

— Votre tristesse vous honore et vous embellit. C'est le deuil que vous avez dans l'âme et dans les yeux qui m'attire vers vous.

— Mais vous désirez pouvoir m'aimer? Je tiens de vous pareille amitié; j'ai besoin qu'on m'aime, moi! J'étais habitué à la tendresse, au pauvre père

n'aimait et ne gâtait. Mon père me chérissait aussi, mais il ne me gâtait pas, et je suis encore dans l'âge où, quand on s'est pas gâté, on a peine à comprendre qu'on soit aimé véritablement. Est-ce que vous ne comprenez pas cela ?

— Il faut, et me voilà résolu à vous gâter.

— Par pitié, n'est-ce pas ?

— Par besoin de ma nature. Je n'aime pas à douter, et je suis malheureux quand je ne puis pas donner un peu de bonheur à ceux qui m'entourent ; mais quand je crois voir qu'ils aiment, je m'efforce pour ne pas leur devenir insupportable.

— C'est-à-dire que vous êtes dangereux d'aimer trop les gens ! Vous pensez donc comme mon père, qui s'imaginait des choses bizarres selon moi ! Il dit que l'on est au monde pour torturer et par conséquent pour souffrir, et qu'on a le tortionneur/l'oui de rendre les enfants trop heureux. Il prétendait que beaucoup de contraindre et de privations leur seraient salutaires. Pour les occuper au travail de la vie. Voilà les paroles de mon cher papa, je les sais par cœur ; je ne me révolte pas, parce que je l'aime et le respecte, mais je ne suis pas persuadée, et, quand on est doux et tendre avec moi, j'en suis reconnaissante et heureuse, malheureusement par conséquent. Vous voyez ! Puisque vous ne voulez vous engager à rien, attendez, vous m'indifférez, et vous n'avez bientôt que la méthode de me parler d'être heureux dans la boue, la seule bonne avec moi.

— Faut-il vous demander ?... Mais non, mes bonnes

pour un complément de larmes et me donnait envie de pleurer avec vous, par conséquent de vous aimer trop et trop vite.

Elle me jeta ses bras autour du cou et pleura avec effusion, la tête baissée. Elle ne me disait rien, ne pouvait parler; mais il y avait tant d'abandon et de confiance dans ses pleurs sur mon épaule, elle avait tellement l'air, malgré l'absence de sa physionomie, d'un pauvre être faible qui demande protection, que je me mis à l'instant dès le premier jour sous ses doigts et elle n'allait pas s'empêcher de moi en lieu de subir mon influence.

Cette crainte ne me vint qu'après un certain temps, car, durant les premières semaines, elle fut d'une douceur angélique et d'une amabilité vraiment irrésistible. Il est vrai que je n'appris pas beaucoup d'elle; elle avait encore tant de dignité que sa main d'un rose pâle, et d'ailleurs je la voyais de si loin que je ne pouvais croire à la sagesse de l'être beaucoup au-dessus.

Nous vivions presque tête à tête dans ce petit palais, devenu trop grand. On avait reçu toutes les visites de courtoisie, et, sauf quelques vieux amis, on ne recevait plus personne; M. Dietrich le voulait ainsi. Profondément affecté de la perte de sa femme, il aspirait au printemps, pour se retirer durant toute la belle saison à la campagne, dans une solitude plus profonde encore. Il quittait les affaires, il les abandonnait plus tôt que les goûts dissipateurs de sa femme. Il se trouvait assez riche, trop riche, disait-il,

Il comptait s'attacher à l'agriculture et régir lui-même sa propriété territoriale.

Il avait même l'idée de vendre ou de louer son hôtel, et pour la première fois je vis poindre un désaccord entre lui et sa fille. Elle aimait la campagne autant que Paris, disait-elle, mais elle aimait Paris autant que la campagne, et ne voyait pas mes efforts le parti excellent que son père voulait prendre. Elle avait dès lors des raisonnements très-serrés qui paraissent très-justes, et qu'elle exprimait avec une netteté dont je n'eusse pas été capable à son âge. M. Hietrich, qui était fier de son intelligence, la laissait et la laissait même discuter pour avoir le plaisir de lui répondre, car il était obstiné, et ne croyait pas que personne pût jamais avoir définitivement raison contre lui.

Quand la discussion fut épuisée et qu'il avait enfin répondu victorieusement à sa fille, prenant son silence pour une démission, il vit qu'elle pleurait. Ces grosses larmes qui tombaient sur les joues de l'enfant sans qu'elle parût les sentir le touchèrent douloureusement, et je vis sur sa belle figure froide un mélange de douleur et d'impétuosité.

— Pourquoi pleurez-vous donc ? lui dit-il après avoir essuyé. Jamais, quelques instans de ne pas paraître d'appartenir de ce monde reproche. Voyons ! dites-le, je n'aime pas qu'on bande, vous savez que cela me fait mal et me fâche.

— Je vous le disai, mon cher papa, répondit Gertrude en allant à lui et en l'enluminant, avouez à laquelle il me paraît plus sensible, qu'il ne voulait le

paraître; oui, je vous le disai, puisque vous ne le deviez pas. Ma mère aimait cette maison, elle l'avait choisie, arrangée, vendue son-mère. Vous n'êtes pas toujours d'accord avec elle, vous entendez le bon sensement qu'elle. Moi je ne m'y connais pas : je ne sais pas si notre bon ou de bon ou de mauvais goût; mais je vivais sagement dans tout ce qui est loi, et j'aime ce qu'elle aimait, par la seule raison qu'elle l'aimait. Vous êtes si bon que vous ne voulez jamais le contraire, vous lui dites toujours : après tout, c'est votre maison... Et bien! moi, je me dis : — C'est la maison de maman. Je veux bien aller à la campagne, où elle ne se plaisait pas : je m'y plaisais, mon papa, parce que j'y étais avec vous; mais, à l'idée que je ne reviendrais plus ici, ou que je vivrais des éternités installée dans la maison de ma mère, je pleure, vous voyez! Je pleure malgré moi, je ne puis pas m'en empêcher; il ne faut pas m'en vouloir pour cela.

— Éléon, dit M. Elzévir en se levant, on ne vend pas et on ne loue pas!

Il sortit un peu brusquement en me faisant à la dérobée un signe que je ne compris pas bien, mais auquel je crus donner la meilleure interprétation possible en allant le rejoindre au jardin au bout de quelques instants.

J'avais bien deviné, il voulait me parler.

— Vous voyez, ma chère mademoiselle de Nemours, me dit-il en me tendant la main; cette pauvre

sauf à continuer de vivre, elle n'entre dans aucun de ces goûts. Le sursis de ses misérables est venu par une de ses oreilles et sortit par l'autre.

— Je n'en crois rien, lui dit-je, elle est trop intelligente.

— Sa mère aussi était intelligente. Ne croyez pas que ce fût par manque d'esprit qu'elle se contentait. Elle savait bien qu'elle avait tort, elle en convenait, elle était bonne et charmante, mais elle résistait à la maladie du siècle; elle avait la fièvre du monde, et, quand elle n'avait fait le sacrifice de quelques luxuries, elle souffrait, elle pleurait, comme Césarine pleurait et souffrait tout à l'heure. Je suis résister à n'importe quel homme, mon âme en force et en habileté; mais comment résister aux deux faibles, aux faibles et aux volubles?

Je lui racontai que l'attachement de Césarine pour la maison de sa mère n'était pas une faiblesse même, et qu'elle avait donné des raisons de sentiment vraiment respectables et touchantes.

— Et ces motifs sont bien sincères, reprit-il, et vous voyez que je n'en veux pas douter, c'est une raison de plus pour qu'elle ne fît le sacrifice de subir le petit chagrin que je lui imposais.

— Vous êtes donc réellement parenté, monsieur Dietrich, que la jeunesse doit être habitée systématiquement à la souffrance, ou tout au moins au déplaisir?

— N'est-ce pas aussi votre opinion? s'écria-t-il.

avec une énergie de conviction qui nous faisait peine de répliquer.

— Formelles, lui dis-je, j'ai été gênée comme les autres dans mon enfance; je n'ai passé par ce qu'on appelle l'étude du malheur que dans l'âge où l'on a toute sa force et toute sa raison, et c'est de quoi je remercie Dieu, car j'ignore comment j'aurais subi l'infortuné, si elle se'était unie sans que je fusse bien armée pour le recevoir.

— Mais, repôt-il en poursuivant ses litanies sans s'arrêter aux objections, vous êtes née depuis que vous avez souffert! Vous n'étiez auparavant qu'une âme sans conscience d'elle-même!... Je me rappelle bien aussi mon enfance; j'ai été moi jusqu'à maintenant où il m'a fallu combattre à mes risques et périls.

— C'est la force des choses qui amène toujours cette lutte sans une forme quelconque pour tous ceux qui entrent dans la vie. La société est dure à aborder, quelquefois terrible : croyez-vous donc qu'il faille inventer la chaire pour les enfants! Est-ce que dès l'adolescence ils ne le remontreraient pas! Si la vie n'eût d'autre que l'âge de l'ignorance et de l'imprévoyance, ne trouveriez-vous pas cruel de supprimer cette phase si courte, vous prétendez qu'elle ne peut pas durer!

— Alors vous raisonnez comme ma femme; hélas! toutes les femmes raisonnent de même. Elles ont pour la bêtise, non pas seulement des égards et de la pitié, mais du respect, une sorte de culte. C'est

des richesses, mondaines de Vermont, c'est malheureux, je vous assure !

— Si vous aimez ma manière de voir, cher monsieur Dietrich, je regrette de n'avoir pas mieux connu la votre avant d'entrer chez vous ; mais...

— Mais vous voulez prêter à ma théorie, et je ne pense pas comme vous ! Toujours la femme avec sa tyrannique soumission ! Vous avez bien que vous ne faites un mariage mortel en renvoyant à la tâche qu'on a eu tant de peine à vous faire accepter. Vous savez bien aussi que je n'empêcherai même pas de vous remplacer, tant il m'est prouvé que vous êtes l'ange gardien adhésif à ma fille. Ce n'est pas sa mère qui aurait l'élireur. D'abord elle est ignorante, en outre elle a les défauts de son sexe, elle aime le monde...

— Elle n'en a pourtant pas l'air.

— Son air vous trompe. Elle a d'ailleurs aussi à un degré très-haut les vertus de son sexe : elle est laborieuse, économe, rangée, impitoyable dans les devoirs de l'hospitalité. Ne croyez pas que je ne lui rende pas justice, je l'aime et l'estime infiniment ; mais je vous dis qu'elle aime le monde parce que toute femme, si sérieuse qu'elle soit, aime les satisfactions de l'amour-propre. Ma pauvre sœur Helmina n'est ni jeune, ni belle, ni brillante de conversation ; mais elle reçoit bien, elle accueille admirablement un dîner, un souper, une fête, une promenade ; elle le sait, on lui en fait compliment, et plus il y a de monde pour rendre hommage à ses talents de ménagère et de majes-

doux, plus elle est fière, plus elle est consciente de sa supériorité sur tous les autres rapports.

— Vous êtes un aristocrate névrosé, monsieur Marichu, et je crains que mon tour d'être jugée avec cette impartialité délicate ne vienne bientôt; cela me fait peur, je l'avoue, car je suis loin de me sentir parfaite.

— Vous êtes relativement parfaite, mon jugement est tout porté; vous glissez Éliane d'instinct plus. Ce ne sera pas par égoïsme comme les autres, qui regrettent le plaisir et rêvent de le voir se reproduire avec elle dans le futur; ce sera par bonté, par dévouement, par tendresse pour elle, car elle a déjà, cette petite, des séductions irrésistibles...

— Que vous séduisent tout le premier!

— Oui, mais je m'en défends; défendez-vous aussi, voilà tout ce que je vous demande; faites cet effort dans son intérêt, promettez-le-lui.

— Oui, certes, je vous le promets, si je vois qu'elle abuse de ma complaisance pour exiger ce qui lui serait nuisible; mais cela n'est point encore arrivé, et je ne puis me permettre d'une privation que rien ne justifie encore.

— Vous comprenez pour rien sa résistance à rien céder de vos droits d'homme?

— Dois-je l'empêcher à sa soumission sans hésitation à ce devoir?

— Oui, je vous en prie.

— Orsini je vous dirai que cela me semble cruel!

— Non, car je ne le rendrai pas; je vous fais com-

blent pour que Charles apprenne à son côté de bonnes grâces. Soyons certaine que, si on s'apprend pas son enfant à résister à ce qui leur plaît, ils ne l'apprendront jamais d'acquiescer. Le bonheur qu'on prendait leur donner au fait des malheureux pour le reste de leur vie.

Il avait peut-être raison. Je n'avais pas insisté, et j'étais revenue sans détes avec l'intention de dire ce que m'était prescrit, mais je le trouvais courroucé.

— Épargnez-vous la peine de me persuader, me disaient-ils les prochains mois ; j'ai entendu par hasard tout ce que papa vous a dit et tout ce que vous lui avez répondu. J'étais dans le jardin, à deux pas de vous, derrière la haie, et le petit bout de l'eau ne m'a pas fait perdre une de vos paroles. Il n'y a pas de mal à cela, vous êtes deux anges pour moi, mais père et vous et lui, un ange à figure sévère qui veut mon bonheur par tous les moyens, — vous, un ange de douceur qui veut la même chose par les moyens qui sont dans sa nature ; mais voyez comme vous êtes plus dans la vérité que mon père ! Vous — vous le savez retourner à sa méthode, vous saviez bien qu'elle pouvait me conduire à l'hypocrisie. Oh en savait-il, mon pauvre cher papa, et, après m'avoir un bien réprimandé, il découvrait que je n'ai pas pu en obtenir une occasion ! Vraiment, si je dois être gâtée, comme on dit, s'est-il dit corrompue moralement, ce sera par lui ! Ses habitudes à lui semblaient d'être vicieuses et à lui imposer ainsi, sans qu'il s'en doute, la sanction de sa volonté. Allons, deux morts, je suis malheureuse

qu'il ne pense, je obtiens à tout par envie pour lui, je vous chérisse pour celle que vous me menez sans pitié, je vous rendrai très-heureux, malheureusement...

— Seulement quoi? dit, ma chérie.

— Bien, répondit-elle en me baissant la main; mais non lui est maintenant et sur certains événements se placent; je vous rendrai très-heureux, seulement vous ferez toutes mes vœux.

Elle savait bien ce qu'elle disait là, l'inséparable, l'indivisible, la puissante fillette! Elle réalisait ce que la complaisance insouciance de sa mère et l'enthousiasme vaine de son père. Au lieu de vous mécontenter de la famille, que je constatais souvent sur la rigueur à lui faire suivre, elle avait comme une double organisation, toute la patience de la femme stricte pour arriver à ses fins, toute l'énergie de l'homme d'action pour surmonter les obstacles et faire plier les résistances. — En ce cas, pense-je, de quoi dois-je me tourmenter une fille? Il la veut forte, elle est levée-élevée. Il cherche à la braver, elle est la fille qui brise les autres. Il prétend lui apprendre à souffrir, comme si elle n'était pas destinée à vaincre! C'est qui vient donner souffrance-là?

Elle m'effraya; je me pris de la bien étudier avant de me décider à guérir comme un malade autour de cet autre. Il s'agissait de savoir si elle était bonne autant qu'aimable, si elle se servait de sa force pour faire le bien ou le mal.

Cela n'était pas facile à deviner, et j'y consacrai plus d'une année. Un jour, à la campagne, je dus lui-

portante par les cris d'un petit chien qu'elle tenait en cage et qui n'avait rien à manger. Comme il tombait la leçon de musique et que d'ailleurs je ne puis voir souffrir, je me levai pour lui donner du pain. Charles paraît ne pas s'en apercevoir; mais après la leçon elle emporta la cage dans sa chambre, et j'entendis bientôt que le jeune et les cris de détresse recommençaient de plus belle. Je lui demandai pour quel, puisque cette petite bête savait manger, elle ne lui laissait pas de nourriture à sa portée.

— C'est bien simple, répondit-elle. Il faut se passer de moi, il ne se souciera plus de moi.

— Mais si vous l'oubliez?

— Je ne l'oublierai pas.

— Alors c'est volontairement que vous le condamnez au supplice de l'attente et aux tortures de la faim, car il cria sans cesse.

— C'est volontairement; j'essaie sur lui la méthode de mon père.

— Non, ceci est une méchante plaisanterie; cette méthode n'est pas applicable aux êtres qui ne raisonnent pas. Etiez plutôt que vous ayez votre classe d'une manière égale et saine. Pourquoi vous ingérez qu'il souffre, pourvu qu'il s'attache à vous. Prenez garde de traiter de même les êtres de votre espèce!

— En ce cas, dit-elle en riant, ma méthode diffère de celle de mon père, puisqu'elle ne s'applique qu'aux êtres qui ne raisonnent pas.

J'essayai de lui prouver qu'il faut rendre heureux

les dires dont on se charge, même les plus infimes, et surtout les plus déliés.

— Qu'en-es que le bonheur d'un être qui ne songe qu'à manger ? reprit-elle en haussant doucement les épaules.

— C'est de manger. Les enfants à la mamelle n'ont point d'autre souci. Peut-il les faire joindre pour qu'ils s'attachent à leur nourrice ?

— Non plus doit le prêtre.

— Il ne le pense pas, vous ne le pensez pas non plus. Pourquoi cette ingérence absurde contre votre père absent ? Admettons que sa méthode ne soit pas incontestable...

— Voilà ce que je voulais vous faire dire !

— Et c'est pour cela que vous torturez votre petit cousin ?

— Non, je n'y songeais pas ; je voulais lui rendre agréable, moi exclusivement, à son existence ; mais c'est prendre trop de peine pour une aussi petite bête, et, puisqu'il a des ailes, je vais lui donner le vol.

— Attendez ! Dites-moi toute votre idée ; en le rendant à la liberté, faites-vous un sacrifice ?

— Ah ! vous voulez me dissuader, ma bonne amie ?

— Je tiens à ce que vous vous rendiez compte de vous-même.

— Je me connais.

— Je n'en crois rien.

— Vous pensez que c'est impossible à mon âge ? Est-ce que vous ne m'y poussiez pas en m'interrogeant sans cesse ? Cette certitude que vous avez de

moi me faire à m'examiner du matin au soir. Elle me croit trop vive, je vous en avertis ; vous devez mieux de ne pas tout fouiller dans ma conscience et de me laisser vivre, j'en voudrais même. Je devrais si raisonnable avec une raisonnable qui je ne pourrai plus de rien. Ah ! comme me comprenait mieux. Quand je lui fis des questions, elle me répondait :

« — Tu n'es pas bête du tout ! »

« Et si elle me voyait réfléchir, elle me parlait des belles robes de ma poupée ou des minces ; elle voulait que je sois une femme et rien de plus, rien de mieux. Mon plus grand que je pense comme un bonnet, et vous, vous êtes de m'élèver à l'état d'ange. Uniquement je suis en défiance, et je n'ai pas fait aimer de vous comme je suis.

— C'est fait, je vous aime ; mais vous l'avez compris, je vous suis parfaite, vous pouvez l'être.

— Si je vous, peut-être ; mais je ne suis pas si je le veux, j'y parviens.

Ainsi je n'étais jamais le dernier mot avec elle, et c'était à recommencer toutes les fois qu'une observation sur le fond de sa pensée me paraissait nécessaire. L'occasion était rare, car à la surface et dans l'habitude de la vie elle était d'une agilité d'esprit incomparable, je dirais presque invulnérable à son âge et dans sa position. Jamais je n'eus à lui reprocher un instant de langueur, une ombre de résistance dans ses études. Elle était toujours prête, toujours attentive. Sa compréhension, sa mémoire, la logique et la pénétration de son esprit étaient des prodiges. Elle me

paraissait dépourvue d'ambitions et de sensibilité ; mais elle avait un grand sens critique, un grand mépris pour le mal, une si haute probité d'intérêts qu'elle ne comprenait pas que l'indulgence pût être utile et mériter de grandes louanges, d'où il lui était difficile de solliciter ses admirateurs pour les grands succès et les grandes actions ; elle semblait me dire :

— Que trouvez-vous donc là d'énormes ? tout ce que vous ne seriez pas capable de ces choses si naturelles ?
Qu'avez-vous ?

— Me croyez-vous indifférent à ces hautes natures qui vous confondent ?

Tout que l'on ne s'attaquait pas à son être intérieur, elle était calme, polie, délicate et charmante. Elle avait des prévenances irrésistibles, des louanges fines, des éloges de tendresse apparente, et, si parfois elle était mécontente de moi, je ne m'en apercevais qu'à un indubitablement de défiance et d'égards.

Comment gouverner, comment espérer de modifier une telle personne ? J'avais lutté contre moi-même dans ma vie de cervais et de douleur. Je ne m'étais jamais senti à l'aise contre les autres. Ce qui me consolait de mon impuissance, c'est que M. Dietrich, avec toute l'énergie acquise dans sa vie de travail et de calcul, n'avait pas plus de prise que moi sur les convictions de sa fille.

Ces convictions étaient fort mystérieuses, je ne réussissais pas à m'en saisir, tout elles étaient contradictoires. A l'heure qu'il est, je ne saurais dire ce que si la dévotion de ses assertions sur elle-même

tenu à l'incertitude et, cette vive intelligence en voie d'éducation trop rapide, en étonna simplement au besoin de prendre le contre-pied de ce qu'on voulait lui persuader. Cette grande logique qu'elle portait dans l'esprit disposait de son caractère dans l'application. Elle avait des goûts qui se contredisaient avec l'éducation.

— Je veux m'arranger, disait-elle alors, pour vivre en bonne intelligence avec les extrêmes que je porte en moi. J'aime l'éclat et l'ombre, le silence et le bruit. Il me semble qu'on est heureux quand on peut faire bon voisinage avec les contrastes.

— Oui, lui disait-je, c'est possible dans certains cas; mais il y a le grand, l'immense contraste du mal et du bien, qui ne se lèvent jamais dans la même âme sans que l'un étouffe l'autre.

— Je vous répondrai, reprit-elle, quand je saurai ce que cela veut dire. Vous me permettez, à l'âge que j'ai, de ne pas savoir encore ce que c'est que le mal.

Et elle s'arrangeait pour ne pas sentir le mal. Si je surpris en elle un mouvement d'égotisme et de cruauté, comme dans l'histoire du petit oiseau, ce figure exprimait un étonnement candide.

— Je n'étais pas accablé à cela, disait-elle.

Mais jamais elle ne devenait complice et résous à ne plus l'être. Elle protestait d'y résister, d'insister, de se faire une opinion. Elle ne croyait pas qu'on eût le droit de lui en demander davantage, et protestait avec insistance contre les corrections imposées.

1 Nous partions huit jours à la campagne dans un véritable élan et dans une ardeur qu'interrompaient peu à peu les soins de nos vaches de charbonnade, M. Dietrich se penchait pour l'agriculture, et peu à peu il ne se montrait plus qu'un repos. Mademoiselle Heloise Dietrich était absorbée par les soins du ménage. Clarine était dans une constante vive entre deux vieilles filles, l'une très-gaie (Heloise aimait à être taquinée par sa sœur, qui la traitait amicalement comme une enfant), mais sans influence aucune sur elle ; l'autre, sévère, mais tendre et hospitalière encore. J'avoue que je n'eus rien, craignant d'irriter secrètement un amour-propre que l'autre eût excité.

Nous restâmes à Paris au milieu de l'hiver. Clarine, qui n'eût pas manqué le moindre digne de rester si longtemps à la campagne, ne fit pas paraître toute sa joie de revoir Paris, ses chères maisons et ses anciennes connaissances ; mais je vis bien que son père avait réussi à penser qu'elle était la comode. Ce motif, qui n'eût pas été brillant depuis la mort de sa mère, prit le dessus rapidement dès qu'on put lui procurer quelques distractions.

Cette victoire, qui fut définitive dans son équilibre physique, la rendit en peu de temps si belle, si adoucie d'aspect et de maintien, qu'il n'en fut pas étonné qu'elle eût tout le prestige d'une femme faite. Son intelligence progressa dans la même proportion. Je la voyais alors presque instantanément elle devenait ce qu'elle n'eût pas le temps d'apprendre ; les arts et la littérature se révélèrent à elle comme par

magie. Son goût devenait pur. Elle n'avait plus de pareilles, elle se contentait de passer l'indifférence. Enfin elle devenait si remarquable qu'un bout de son voile d'homme se mêlait avec M. Dietrich :

— Je retiens. Tu ne suis pas nécessaire à votre fils. Pourquoi ne lui est-il et ne lui sera-t-il jamais nécessaire, car, ne vous y trompez pas, elle est une personne supérieure par elle-même ; mais je peux lui être utile, en ce sens que je peux le confirmer dans l'essor de ses bons instincts. S'il venait à s'en produire de mauvais, je ne les détruira pas, et vous ne les détruisez pas plus que moi ; mais à nous deux nous pourrions en retarder le développement ou en avorter les effets. Elle me le dit du moins, elle a pris de l'affection pour moi et me parle avec ardeur de ne pas le quitter. Moi, je me dis qu'elle mérita que je m'attachais à elle, afin d'en offrir quelquefois de mon divinement.

M. Dietrich m'apporta une très-bonne reconnaissance, et je m'installai définitivement chez lui. Je donnai congé du petit appartement que j'avais voulu garder jusqu'ici, j'apportai mes modestes meubles, mes petits meubles de famille, mes livres et mon piano à l'hôtel Dietrich, et je m'installai à y occuper un très-petit parloir que j'eus jusqu'ici refusé par discrétion. C'était le logement du monsieur de l'édifice, qui prenait soin de ce célèbre hôtel-club et se trouvait ainsi sous le même toit que Charles.

Puis elle eut une indépendance plus grande que je ne l'avais eue. Je pouvais recevoir mes amis

une qu'il se contentait à défilier sous les yeux de la famille Dietrich. Le nomade en était bien content; mais je pouais voir mon cher filsait tout à mon aise et le contraire aux critiques probablement trop épicurisées que Charles eût pu faire tomber sur sa poacherie de collégien.

Cette gaucherie n'excitait plus leurreusement. Ce fut une grande joie pour moi de retrouver mon cher enfant grandi et en bonne santé. Il n'était pas beau, mais il était charmant, il ressemblait à son père pour : de beaux yeux noirs doux et pleins, une bouche parfaite de distinction et de finesse, une pâleur intéressante sans être maladive, des cheveux fins et ondules sur un front ferme et noble. Il n'était pas destiné à être de haute taille, ses membres étaient délicats, mais très-développés, et tous ses mouvements avaient de l'harmonie comme toutes les inflexions de sa voix avaient du charme.

Il venait de terminer ses études et de recevoir son diplôme de bachelier. Je m'étais beaucoup inquiété de la carrière-qu'il lui fallait embrasser. M. Dietrich, à qui j'en avais plusieurs fois parlé, m'avait dit :

— Ne vous tourmentez pas ; je me charge de lui. Faites-le moi connaître, je verrai à quoi il est parti par ses caractères et ses idées.

Toutefois, quand je voulus lui présenter Paul, celui-ci me répondit avec une fermeté que je ne lui connaissais pas :

— Non, me tenta, pas encore ! Je n'ai pas voulu attendre ma sortie de collège pour me préoccuper de

mon envie. J'ai eu pour moi particulier dans mes dernières classes le fils d'un riche éditeur-libraire qui m'a offert d'entrer avec lui comme commis chez son père. Pour commencer, nous n'aurons que le logement et la nourriture, mais peu à peu nous gagnerons des appointements qui augmenteront en raison de notre travail. J'ai six-vingt francs de rente, m'entendez-vous dit; c'est plus qu'il ne m'en faut pour m'habiller proprement et aller quelquefois à l'Opéra ou aux Français. Je suis donc très-content du parti que j'ai pris, et comme j'ai reçu la parole de M. Latour, je ne dois pas lui reprendre le sien.

— Il me semble, lui dis-je, qu'avant de t'engager ainsi tu aurais dû me consulter.

— Le temps pressait, répondit-il, et j'étais sûr que vous m'approuveriez. Cela s'est décidé hier soir.

— Je ne suis pas si sûr que cela de t'approuver. Ignore-tu ce que je sais en bon parti, et j'aurais aimé à conseiller M. Districh.

— Chère tante, je ne désire pas être protégé; je veux m'être l'obligé de personne avant de savoir si je puis aimer l'homme qui me rendra service. Vous voyez, je suis tout fier que vous puissiez décider que je le sois. J'ai beaucoup réfléchi depuis un an. Je me suis dit que, dans ma position, il fallait être vite aboutir les affaires, et que je n'avais pas le droit de vivre une existence destinée difficile à résister. Je m'étais juré d'embrasser la première carrière qui s'ouvrait honorablement devant moi. Je l'ai fait. Elle n'est pas belle, et peut-être, grâce à la bien-

wellness de M. Dietrich, n'êtes-vous névrosé même pour moi. Paul-dieu M. Dietrich, par une faveur spéciale, m'a-t-il fait monter par-dessus les quelques degrés accoutumés à mon appartement. C'est ce que je ne dédaigne pas, il se veut pas appartenir à un hôpitalier, quel qu'il soit. Mais, laissez-m'écouter par ce qu'il m'a dit que je suis un garçon sérieux. Il ne me fait et ne me fait aucune grâce. Mon esprit est dans mon malin, non dans les étonnés. Il ne m'a accordé aucune parole de sympathie, il ne m'a fait aucune promesse de protection. C'est un positiviste très-froid, c'est dans l'homme qu'il me fait. J'apprendrai chez lui le métier de compositeur et en même temps j'y continuerai mon éducation, mon magasin. J'ai une bibliothèque, une encyclopédie toujours ouverte. Il faudra que j'apprenne à être une machine la nuit, une intelligence à mes heures de liberté ; mais, comme il m'a dit que j'avais des aptitudes à corriger, je sais qu'en me laissant lire dans ma chambre : c'est tout ce qu'il me faut en fait de plaisir et de liberté.

Il fallait me contenter de ce qui était arrangé ainsi. Paul n'était pas encore dans l'âge des passions ; tout à la fureur du morose, il croyait être toujours heureux par l'étude et n'avait jamais d'autre certitude.

M. Dietrich, à qui je racontais notre entrevue sans lui rien cacher, me dit qu'il saurait fort bien d'un caractère de cette trempe, à moins que ce ne fût un écho fugitif d'indolence, comme tous les jeunes gens croient en avoir ; qu'il fallait le laisser voler de ses propres ailes jusqu'à ce qu'il eût atteint la mesure de

se précipitant sur lui-même, que dans tous les cas il était prêt à s'adresser à mon service dès la moindre sommation de ma part.

Je devais me tenir pour satisfait, et je m'étais dit : mais la présence indépendante de Paul me rendait un peu amoureux. Je fusais de tristes réflexions sur l'esprit d'individualisme qui s'empara de plus en plus de la jeunesse. Je voyais, d'une part, Charles s'élevaissant, avec des idées insaisissables mais profondes, pour gouverner tout le monde. D'autre part, je voyais Paul se mettant en mesure, avec une hauteur pour-tout irrédicible, de s'être dirigé par personne. Que mon être, glissé par le bonheur, vécût que tout avait été créé pour elle, s'était d'une logique fatale, inhérente à sa position ; mais que mon pauvre fils, aux prises avec l'incertain, déclarât qu'il avait sa place tout seul et sans aide, cela me semblait une coïncidence dangereuse, et j'attendais son premier choc pour le ramener à moi comme à son gîte naturel.

Peu à peu, l'influence de Charles agissait à la courtoisie et sans relâche, assés du secret désir de sa tante Hélène, les relations que sa sœur lui avait créées se renouvelant. Les échanges de visites devenaient plus fréquents ; des personnes qu'on n'avait pas vues depuis un demi-siècle se retrouvaient soudain : on acceptait quelques invitations d'adieu, et à la fin du mois on put se payer les affabilités dont on avait été l'objet en recevant les petits neveux et on donnait de nouvelles fêtes aux personnes les plus

chères. Cela fut concerté et assuré par la tante et la sœur avec tant d'habileté que M. Dietrich ne s'en douta qu'après un premier résultat sérieux. On lui fit croire que la relation avait été, par l'effet du hasard, plus nombreuse qu'on ne l'avait désiré. Un second dîner fut suivi d'une petite soirée où l'on fit un peu de musique sérieuse, toujours par hasard, par une inspiration de la tante, qui avait eu l'intuit de répandre parmi les invités, et qui croyait faire son devoir en s'efforçant de les distraire.

La semaine suivante, le musique vint de place à la province. Les jeunes gens des deux sexes chantaient plus ou moins bien. Chloéne n'avait pas de voix, mais elle accompagnait et déchiffrait ou se peignait mieux. Elle était plus masculine que tous ceux qu'elle feignait de faire briller, et dans elle se montrait intérieurement avec un ineffable contre d'accompagnement et de pitié.

Au bout de deux mois, nos jeunes dîneurs juraient avec réflexion une vaine entente. Les autres jeunes filles bondissaient sur le parquet. Chloéne ne voulait ni danser, ni faire danser; on dansa cependant, à la grande joie de mademoiselle Théodora et à la grande satisfaction des domestiques. On se sépara en parlant d'un bal pour les derniers jours de l'hiver.

M. Dietrich était absent. Il faisait de fréquents voyages à sa propriété de Miraval. On ne l'attendait que le lendemain. La tante voulait que, rappelé par une lettre d'affaires, il arrivât le lendemain de cette soirée, à sept heures du matin. On s'était

couché tard, les vases dormaient encore, et les appartements étaient restés en désordre. M. Dietrich, qui avait conservé les habitudes de simplicité de sa jeunesse, n'avait personne; mais, avant de gagner sa chambre, il voulait se rendre compte par lui-même du tortif élevé de ses gens, et il entra dans le petit salon où la danse avait commencé. Elle y avait laissé peu de traces, ce qui, s'y trouvant trop à l'étroit, on avait fait invasion, tout en sautant et pivotant, dans la grande salle des fêtes. On y avait allumé à la hâte des lanternes encore garnies des bougies à demi consumées qui avaient éclairé les danseurs tels de nains par madame Dietrich. Elles avaient été brûlées jusqu'à faire décolorer les habillures, ce qui avait été cause d'un départ précipité : des vases et des écharpes avaient été oubliés, des crânes et des parurelles où l'on avait servi des glaces et des friandises étaient encore sur les consoles. C'était l'aspect d'un orgie d'enfants, une débauche de curiosités, avec des éclatements de traces de petits pieds affolés sur les parquets poudrés. M. Dietrich eut le cœur serré, et, dans un mouvement d'indignation et de chagrin, il vint décoller à ses pieds ce j'étais levée. Je l'étais en effet; je reconnus son pas, je sortis avec lui dans la galerie, m'attendant à des reproches.

Il n'osa m'en faire :

— Je vols, me dit-il avec une colère contenue, que vous n'avez pas pris part à des folies que vous n'avez pu empêcher...

— Pardieu, lui dis-je, je n'ai en aucune volonté

d'honneur, mais je n'ai pas quitté Clotilde d'un instant, et je me suis retirée là derrière. Si vous me trouvez debout, c'est que je n'ai pas dormi. J'aurais dû vous le signaler qu'en vous caressant cette petite tête et en me demandant si je devais me taire ou faire l'effort inutile de résister. Vous voyez, monsieur Dietrich, dans des circonstances que je n'ai pu prévoir et que je n'ai pas prévues, des obligations qui s'ont jamais été définies. Que dois-je faire à l'avenir ? Je ne crois pas possible d'imposer mon autorité, et je n'accepterais pas le rôle désagréable de pédagogue trouble-tête ; mais celui d'espion m'est encore plus antipathique, et je vous prie de ne pas tenter de me l'imposer.

— Je ne vois rien d'embrouillé dans les devoirs que vous voulez bien accepter, reprit-il. Vous ne pouvez rien empêcher, je le sais ; vous ne voulez rien trahir, je le comprends ; mais vous pouvez sans de vous excuser pour détourner Clotilde de ses entretiens. D'avez-vous rien trouvé à lui dire pour la faire réfléchir, ou bien vous n'y-elle certainement résistée ?

— Je puis heureusement vous dire tout pour tout ce qui s'est passé. Clotilde n'a rien proposé, elle a même dit, je lui ai dit à l'oreille :

• — C'est trop tôt, votre père lui-même peut-être.

• Elle n'a répondu :

• — Vous avez raison, c'est probable.

• Elle a voulu aller se coucher, elle ne l'a pas fait. Au moment où la danse commençait dans le petit

elles, mademoiselle Heloise, voyant qu'on discutait, a ouvert les portes du grand salon, et l'on s'y est évanoui. En ce moment, Georges a tremblé et m'a serré convulsivement la main ; j'ai cru qu'elle allait partir, j'ai cru qu'elle allait agir. Je l'ai suivie au salon ; elle me tenait toujours la main, elle s'est assise tout au fond, sur l'estrade destinée aux musiciens, et là, derrière un des arbres qui portent les candélabres, elle a regardé la danse avec des yeux pleins de larmes.

— Elle regrette de s'être encore s'y mêler ! dit-elle M. Dietrich irrité.

— Non, regrette-je, ses fonctions sont plus compliquées et plus ardues. — Non sans, m'a-t-elle dit, je ne suis pas trop ce qui se passe en moi. Je fais un rêve, je revole la dernière fois qu'on a dévoté toi, et je crois voir ma robe déjà marquée, baïlé, pile, couverte de diamants, saute le-lui tout au fond, en face de nous, dans un véritable bouquet de fleurs, respirant avec difficulté ces parfums violents qui la brûlent et qu'elle a redemandés jusqu'à son lit d'agonie. Ceci vous résume la vie et la mort de ma pauvre maison. Elle n'était pas de force à supporter les langages du monde, et elle s'ouvrait de tout ce qui lui faisait mal. Elle ne voulait rien mélangé, rien privé. Elle souffrait et se disait heureuse, elle l'était, n'en doutez pas. Que nos tendresses soient fortes ou ruisselantes, ce qui fait notre bonheur, c'est de les sentir. Elle est morte jeune, mais elle a vécu vite, beaucoup à la fois, tout

qu'elle a pu. Si les arrangements des intellectuels, et les petites des amies sérieuses, et les reproches de mon père n'ont pu la retenu, et en ce moment, en repens l'excuse et l'oubli sans l'indulgent de mon compagne, je me demande si nous n'aurions pas tort de gâter par des inquiétudes et de sinistres prédictions les joies si intenses et si rapides de notre chère maladie. Je me demande aussi si elle n'avait pas pris le vrai chemin qu'elle devait suivre, tandis que mon père, marchant sur un sentier plus direct et plus libre, n'arrivera jamais au but qu'il poursuivait, la modération. Vous ne le connaissez pas, mon chère Pauline, il est le plus passionné de la famille. Il a aimé les affaires avec rage. C'était un beau joueur, calme et froid en apparence, mais jamais exempt de rêves et de calculs. Aujourd'hui l'amour de la terre se présente à lui comme une lotte nouvelle, comme une source de dards jadis à la nature. Vous voyez qu'il ne jouit d'aucun secret, parce qu'il s'avouera jamais qu'il ne sait pas supporter un seul secret. Ses passions ne le rendent pas heureux, parce qu'il lui semble sans vouloir s'y livrer. Il se croit plus fort qu'elle, voilà l'amour de sa vie ; son père s'en était pas digne, je ne le sais pas non plus. Elle s'en est aperçu à la connaître, à le choisir, à le respecter, mais à ne pas le craindre. Il sera étonné quand il saura ce qui se passe ici, mais il faudra bien qu'il s'accepte pour sa fille, c'est-à-dire pour un être qui a aussi des passions. Je vous que j'en ai en que je suis à la veille d'en avoir. Par exemple, je ne suis pas encore lasquée. Je suis en train

de chercher si le vin de cette année m'étriqua ou si elle m'agrasa, si je revenais avec jadis les fleurs qui ont charmé mon enfance, ou si elles ne me servent plus désormais, si je n'aie pas le goût effréné des voyages ou un besoin d'émancipation, ou bien encore la passion de s'aimer rien et de tout jurer. Vous verrez. Je me cherche, n'est-ce pas ce que vous voulez ?

— On est venu nous interrompre. On parlait, car on s'en va pas dans dix minutes, et, pour se débarrasser plus vite de la gêne de ses amis, Chamarras, qui, vous le voyez, était fort aimable, a proposé que l'année prochaine on dînât tant qu'on voudrait chez elle.

— L'année prochaine ! C'est dans quinze jours, s'écria M. Barichon, qui n'avait jamais avec des amis.

— C'est en ma qualité pas, reprit-je, je n'ai ni conseil ni conseil à donner chez vous.

— Mais vous avez une opinion ; ne puis-je savoir ce que vous diriez à ma place ?

— L'engagement Chamarras à ne pas lever ni rire aux éclats et aux toilettes cette maison qui lui était si chère il y a un an. Je lui disais promettez qu'on n'y dînât pas avant une nouvelle année républicaine : ce qu'elle aura promis, elle le tiendra ; mais je ne la prévins pas des réceptions intimes, sans lesquelles sa vie ne paraît trop austère. La solitude et la réflexion sont même-ment de plus grande danger pour elle que le plaisir. Je crains aussi que ses grands parties-pis de communion n'aient pour effet de lui

autour des résistances instinctives hérissées, et qu'en la séparant de son corps tout s'en fût fait une nouvelle passionnée.

M. Desroches ne donna guère de cause et ne quitta d'un air préoccupé. Le jugement que sa fille avait porté sur lui, et que je n'aurais pas cru devoir lui cacher, lui donnait à réfléchir. Dès le lendemain, il se prit avec moi la conversation sur ce sujet.

— Je n'ai fait aucun reproche, me dit-il. J'ai fait semblant de ne m'être aperçu de rien, et je n'ai pu en besoin d'arracher la promesse de ne pas danser avant un an; Genevieve est venue d'elle-même se devant de mes réflexions. Elle m'a reconnu la note d'arrachier; elle a docilement signé l'irrévocabilité, pour ne pas dire la légitimité de sa tante; elle m'a fait l'aveu qu'elle avait promis de s'engager à servir les salons, en ajoutant qu'elle me suppliait de ne pas le permettre encore. Je n'ai donc eu qu'à l'approuver au lieu de la gronder; elle s'était arrangée pour cela, comme toujours!

— Et vous croyez qu'il en sera toujours ainsi?

— L'un ou l'autre, répondit-il avec abattement; elle est plus forte que moi, elle le sait; elle trouvera moyen de s'avoir jamais tout.

— Mais, si elle se laisse gouverner par sa propre raison, qu'importe qu'elle ne cède pas à la vôtre? Le mal sur gouvernement possible serait celui où il n'y aurait jamais nécessité de commander. N'arrive-t-elle pas, de par sa libre volonté à se trouver d'accord avec vous?

— Vous admettez qu'une femme peut être complètement raisonnable, et que par conséquent elle a le droit de se dégarer de toute contrainte ?

— J'admette qu'une femme puisse être raisonnable, parce que je l'ai toujours été, avec grand effort et avec grand effort. Quant à l'indépendance à laquelle elle a droit dans ce monde, mais dans une libre personne bien pensante, je la regarde comme le privilège d'une raison parfaite et bien prouvée.

— Et vous pensez qu'il vaudrait mieux qu'elle obéisse à cette merveille de raison et de prudence qui se doit obéir qu'à elle-même ?

— Vous travaillez à ce qu'elle le devienne. Mais que le passé est de ne pas obéir et de ne jamais obéir, encourageons au raisonnement et ne laissons pas sa volonté. Ne saluez, monsieur Dietrich, que le jour où vous aurez une fantasia biténaire.

— Vous trouvez maintenant cette insubordination qu'elle vous a confiée, cette prétendue ignorance de son goût et de ses désirs ?

— Je la crois sincère.

— Prenez garde, mademoiselle de Normant ! vous êtes charnelle, humaine ; vous augmenterez son esprit de domination en le subissant.

Il protestait en vain. Il se subissait, lui, et bien plus que moi. La supériorité de sa fille, en se révélant de plus en plus, lui créait une étrange situation : elle faisait son orgueil et dévalait son amour-propre. Il était peiné. Étienne impétueux avec les autres, soumis à lui seul.

— Il faut, lui dis-je, avant de nous quitter, conclure définitivement sur un point essentiel. Il faut pour accorder vos vœux, si je les partage, que vous mettiez votre opinion sur la vie mondaine que vous redoutez tant pour votre fille. Craignez-vous que ce ne soit pour elle un malheur qui la rendrait frivole ?

— Non, elle ne peut pas devenir frivole ; elle tient du mal plus que du sa mère.

— Elle vous ressemble beaucoup, donc vous n'avez rien à craindre pour sa vertu.

— Non, elle n'abusera pas du plaisir.

— Alors que craignez-vous donc ?

Il fut embarrassé pour me répondre. Il donna plusieurs réponses contradictoires. Je tentai à plusieurs fois de le pousser, car mon rôle devenait difficile, si M. Davrich était inconséquent. Forcément lui de constater instinctivement qu'il l'était, qu'il recommençait à le sentir, et qu'il en éprouvait de l'honneur. Cécilie l'avait bien jugé sa femme. Il avait besoin de lutter toujours et n'en voulait jamais arriver. Il tenait l'existence en ne ménageant beaucoup de différence et d'attachement, en me suppliant de ne pas jamais quitter sa fille, tant qu'elle ne serait pas mariée.

— Pour que je prenne cet engagement, lui dis-je, il faut que vous me laissiez libre de penser à ma gloire et d'agir, dans l'existence, sous l'inspiration de ma conscience.

— Oui certes, je l'entends ainsi, s'écria-t-il en res-

plaisait comme un homme qui débarras à l'insolence de l'intouchable. Je vous obligeais entre vos mains pour devenir une femme, il lui une femme.

En effet, depuis ce jour, il se fit en lui un sensible changement. Il cessa de contraindre systématiquement les tentatives de sa fille, et je m'appliquais de ce résultat, que je croyais le meilleur possible. Me trompais-je ? N'étais-je pas à mon tour le complice de Clotilde pour écarter l'obstacle qui limitait son pouvoir ? M. Dietrich avait-il pénétré dans le vrai de la situation en me disant que j'étais charmée, fascinée, enchaînée par mon père ?

Si j'ai eu cette illusion, c'est un malheur que de graves chagrins m'aient fait expier plus tard. Je croyais sincèrement prendre la bonne voie et apporter du bonheur en modifiant l'éducation du père au profit de sa fille ; en profit, je le croyais tout moral et intellectuel, car, je n'en pouvais plus douter, on ne pouvait diriger Clotilde qu'en lui mettant dans les mains le gouvernement de sa destinée, sans à veiller sur les dangers qu'elle ignorait, qu'elle croyait terribles, et qu'il faudrait diriger ou atténuer à son insu.

L'hiver s'écoula sans autres événements. Ces dames reçurent leurs amis et ne s'ennuyèrent pas ; Clotilde, avec beaucoup de tact et de grâce, sut maintenir le gaieté lorsqu'elle menaçait d'arriver aux oreilles de son père, qui se retirait de bonne heure, mais qui, disait-elle, ne dormait jamais des deux côtés de la rue.

Il fut que je dis un mot de la société intime des dames Dietrich. C'était d'abord trois autres

démocrates Dietrich, les trois fils de M. Karl Dietrich, et leur mère, jolie collection de personnes bien élevées, mais très-fières de leur fortune et très-améliorées, même la plus petite, âgée de douze ans, qui parlait mariage comme si elle eût été majeure ; son talon était l'assommoir de la famille ; la liberté exaltée de ses opinions était le ciel qui courait toutes les discussions sur l'avenir et sur les rives dorées de ces démocrates.

Le père Karl Dietrich était un homme reglé et jovial, tout l'opposé de son frère, qu'il respectait à l'égal d'un saint-dieu, et qu'il consultait sur toutes choses, mais sans lui avouer qu'il ne savait que la moitié de ses conseils, celle qui flattait ses instincts du ventin et ses habitudes de bonhomme. Il avait un grand fonds de vulgarité qui jaillissait en toutes choses ; mais il était bonnête homme, il n'était pas du vice, il aimait sa famille réellement. Et son commerce n'était pas le plus amusant du monde, il n'était jamais choquant ni répugnant, et c'est un défaut assez rare chez les amis de notre époque pour qu'on en tienne compte. Il adorait Clémence, et, par un seul instant de probité morale, il la regardait comme la reine de la famille. Il ne craignait pas de dire qu'il était non-seulement stupide, mais incapable de contester une opinion aussi parfaite. Clémence commençait son empire sur lui ; elle savait que si, à quinze ans, elle eût voulu faire des doctes, son père lui eût confié le ciel de sa cuisine ; elle avait dans ses armoires des dardes précieuses de tous les pays, et dans ses

dérive des bijoux admirables qu'il lui donnait en cadeau de ses fêtes, d'autant qu'elles n'étaient pas de goût et que Clémence seule pouvait apprécier les belles choses. Cela était vrai. Clémence avait le sens artistique critique très-développé, et son oncle était payé de ses dons quand elle se faisait l'éloge.

Madame Carl Dietrich voyait bien la partialité de son mari pour sa nièce; elle déguisait de l'approuver et de le partager, mais elle se souffrait, et, à travers les adulations et les caresses dont elle et ses filles comblaient Clémence, il était facile de voir poindre la jalouse secrète.

La famille Dietrich ne se bornait pas à ce groupe. On avait beaucoup de cousins, allemands plus ou moins, et de cousines plus ou moins françaises, provenant de mariages et d'alliances. Tout ce qui avait de près ou de loin aux frères Dietrich ou à leurs femmes s'était attaché à leur fortune et ainsi sous leurs ailes pour prospérer dans les affaires ou vivre dans les emplois. Ils avaient été généraux et seigneurs, se faisaient un devoir d'aider les parents, et pourvu, grâce à leur grande position, d'avoir l'appui des plus hautes relations dans la Prusse. Les fastueuses réceptions de madame Hermann Dietrich avaient donc eu crédit à tous les genres d'assistance. On avait dans tous les ministères, dans toutes les administrations, des influences certaines. Ainsi, tout ce qui était apparenté aux Dietrich était tout avantageusement. C'était un clan, une clientèle d'élite qui représentait une multitude d'individus plus

ou moins reconnaissable, mais tous placés dans une certaine dépendance des lettres Dietrich, de M. Hermann particulièrement, et formant ainsi une petite cour dont l'absence ne pouvait manquer de porter à la fois de Charles.

Je n'ai jamais aimé le monde ; je ne me plaisais pas dans ces réunions beaucoup trop nombreuses pour justifier leur titre de réunions intimes. Je n'en faisais rien pendre ; mais Clémentine ne s'y trompait pas.

— Nous sommes trop bourgeois pour vous, me disait-elle, et je ne vous en fais pas un reproche, car, moi aussi, je trouve ma nombreuse famille très-insipide. De cet être, vouloir se distinguer les uns des autres, ces chers parents, et avoir autre diverses carrières, je trouve que mes jeunes cousins la peinture de genre est aussi poétique et aussi commode que ma vieille cousine la fabrication de papiers peints, et que le cousin compositeur de musique n'a pas plus de son secret que mon oncle à la mode de Bretagne qui gouverne une filature de coton. Je vous ai entendu dire qu'il n'y avait plus de différences tranchées dans les divers éléments de la société moderne, que les industriels paraissent d'orient de littérature aussi bien que les artistes peints d'industrie ou de science appliquée à l'industrie. Moi, je trouve que tous parlent mal de tout, et je cherche en vain autour de moi quelque chose d'original ou d'inspiré. Ma mère savait mieux composer son salon. Si elle y admettait avec amabilité tous ces comparons que vous voyez se

leur de moi, elle aurait mis en action des distinctions et des diligences réelles. Quand mon père me permettra de le faire rentrer dans le vrai monde sans sortir de chez lui, vous verrez une société plus choisie et plus intéressante, des personnes qui n'y viennent pas pour approuver tout, mais pour discuter et apprécier, de vrais artistes, de vrais grands dames, des voyageurs, des diplomates, des hommes politiques, des poètes, des gens du noble faubourg et même des représentants de la comique avec des penseurs ! Vous verrez, ce sera drôle et ce sera charmant ; mais je ne suis pas bien pressée de me retrouver dans ce brillant milieu. Il faut que je sois de force à y briller aussi. J'y ai trépidé pour mes beaux yeux sur ma petite chaise d'enfant pâlir. Devenir maîtresse de maison, il faudra que je réponde à d'autres exigences, que j'aie de l'instruction, un langage étonnant, des talents solides, et, ce qui me manque le plus jusqu'à présent, des opinions arrêtées. Travaillons, ma chère amie, faites-moi beaucoup travailler. Ma mère se contentait d'être une femme charmante, mais je crois que j'aurai un rôle plus difficile à remplir que celui de montrer les plus beaux diamants, les plus belles robes et les plus belles épées. Il faut que je montre le plus noble esprit et le plus remarquable caractère. Travaillons ; nous plus sera content, et il reconnaîtra que la lutte de la vie est facile à qui s'est préparé avec un grand domestique à dominer son milieu.

Si je lui parle toi Césarine avec un peu plus de suite et de netteté qu'elle n'en avait encore, c'est pour

obligé et pour résumer l'ensemble de ses différentes conversations. Je puis affirmer que ce journal, dont j'ai été le développement par mes réflexions et mes observations, est très-fidèle quand même, et qu'il dit tout ce que j'ai vu et senti, et qu'il n'est pas écrit jour par jour.

Je passai donc rapidement sur les années qui nous conduisirent à cette sorte de maturité. Sous ce titre tous les faits à Miraval, où elle travaillait beaucoup avec moi, se trouvent de grand matin et ne perdant pas une heure. Ses révolutions étaient courtes et sèches. Elle allait rejoindre son père aux champs ou dans ses collines, s'entretenait à son travail et à ses recherches. Il se disait si charmé qu'il devint son adorateur et son seigneur, et cela était pour le miraval, et Chérienne ne s'occupait que l'agriculture ne l'occupait tellement, mais qu'elle voulait être plaisir à son père, c'est-à-dire le charmer et le soumettre.

J'avais pu croire qu'elle n'agit de même avec moi, et je ne l'eusse pas aimée réellement l'étude et chercher à dépasser la science d'invention que j'avais pu acquies. Je sentis bientôt que je devais de rester en arrière, et qu'il me fallait travailler aussi pour mon compte; c'est à quoi je ne manquai pas, mais je n'avais plus le feu et la chaleur de la jeunesse. Mon esprit commençait à s'émousser et à se fatiguer, lorsque des préoccupations personnelles d'un autre genre commencent à s'emparer de mon être et à relever sa curiosité intellectuelle.

Avant d'entrer dans cette nouvelle phase de mon

coléreuse, je dois rappeler celle de mon neveu et pé-
nuer ce qui était enfermé de lui durant les trois an-
nées que je vis de lui-même. Je ne puis même rendre
compte de son caractère et de ses occupations qu'en
transcrivant la dernière lettre que je reçus de lui à
Marseille dans l'été de 1858.

« Ma merveille chérie, ne sois pas inquiète de moi.
Je me porte toujours bien; je n'ai jamais eu ce que
c'est que d'être malade. Ne me grandes pas de vous
dire si peu : j'ai si peu de temps à moi ! Je gagnais
deux cents francs, j'en gagnais mille aujourd'hui,
et je suis toujours logé et nourri dans l'indigence !
J'ai toujours mes entrées libres, je les toujours beau-
coup; vous voyez donc que je suis très-content, très-
heureux, et que j'ai pu en très-bon parti. Dans dix
ou douze ans, je gagnerai certainement de dix à douze
mille francs, grâce à mon travail quotidien et à de
certaines combinaisons-commerciales que je vous ex-
pliquerai quand nous nous reverrons.

« À présent traitons la grande question de votre
lettre. Vous me dites que vous avez de l'assurance et
que vous comptez me confier (j'entends bien, mander)
vos économies, pour qu'en les d'été un petit
employé à gages, je puisse apporter ma part d'as-
surance dans une exploitation quelconque. Merci, ma
bonne tante, vous êtes l'ange de ma vie ! mais je
n'accepte pas, je n'accepterai jamais. Je sais que vous
avez fait des sacrifices pour mon éducation; c'était
immense pour vous alors. J'ai dû les accepter, j'étais
un enfant; mais j'espère bien m'acquitter envers

vous, et, si au lieu d'y songer je me laisse aller en core, je rougis de moi. Comment, un grand gaillard de vingt et un ans se ferait porter sur les talons d'une femme délicate, dévouée, laborieuse à son intention !... Ne m'en parlez plus, si vous ne voulez m'humilier et m'effrayer. Votre condition est plus précieuse que la mienne, gardez-la ! Vous dépendez d'un caprice de femme, car vous savez bien louer le noble caractère et le grand esprit de votre frère, tout ce qui repose sur un intérêt moral est bâti sur des rochers et des nuages. Il n'y a de solide et de fixe que ce qui est rivé à la terre par l'intérêt personnel le plus profond et le plus grossier. Je n'ai pas d'illusions, moi ; j'ai déjà l'expérience de la vie. Je suis aimé chez mon père parce que j'y fais entrer de l'argent et n'en laisse pas sortir. Vous donc, vous, un objet de haute-éducation dont on peut se priver dans un jour de dépit, dans une heure d'injustice. On peut même vous blesser involontairement dans un moment d'humeur, et je sais que vous ne le supporteriez pas, à moins que mon avenir ne fût dans les mains de M. Blotich. — Or voilà ce que je ne veux pas, ce que je n'ai pas voulu. Vous n'êtes un peu gêné de mon argent et ne voyant représenter sa protection, Vous n'êtes donc pas complot, marauderie, que je ne voulais pas dépendre de l'homme qui vous tenait dans sa dépendance ? que je ne voulais pas vous exposer à subir quelques dégoûts chez lui par dévouement pour moi ? Et, lorsque'il m'a fait inviter par vous à me mêler à ses petites réunions de famille, j'ai

réponds que je n'étais pas le temps, c'est que je ne suis que, dans ces situations, tuu étais plus ou moins les obligés des Dietrich, et que j'y aurais porté malgré moi un sentiment d'indépendance qui eût pu me trahir par une franchise intolérable. Et vous auriez été responsable de mon impertinence ! Voilà ce que je ne veux pas non plus.

« Restons donc comme nous voilà : moi, votre obligé à jamais. J'aurai bien voulu rendre l'argent que vous avez dépensé pour moi, rien ne pouvait m'empêcher de vous de vos tendres soins, de votre amour maternel, rien que ma tendresse, qui est aussi grande que mon cœur peut en contenir. Vous, vous resterez ma mère, et vous ne serez plus jamais mon caduc. Je veux que vous puissiez retrouver votre liberté absolue sans jamais craindre la misère, et que vous ne restiez pas une heure dans la maison désolée, si cette heure-là ce vous est pas agréable à passer.

« Voilà, ma tante ; que ce soit dit une fois pour toutes ! Je veux si vite la dernière fois avec une petite robe rose que n'ont guère eue des tantes de cette de l'hôtel Dietrich. Je me suis dit :

« — Ma tante n'a plus besoin de ménager ainsi quelques mètres de soie. Elle n'est pas jeune, elle est même peu privoyante pour son compte. C'est donc pour moi qu'elle fait des économies ! d'instinct ! Le premier objet dont je pourrai véritablement me passer, je veux l'employer à lui offrir une robe neuve, et le moment est venu. Vous recevrez demain

mais une seule que je trouve jolie et que je mets
dans du goût le plus bonhomme. Elle sera peut-être
critiquée par l'incompromissable mademoiselle Estérel ;
mais je n'en manque, si elle vous plaît. Surtout
je vous avais dit, si vous le croyez, quand elle
ne sera plus finie, je n'en apporterai plus, et que
je vous enverrai une toilette qui me va mieux.

— Pardonnez-moi mes petites effusions, petite ma-
ritime, et aimez toujours le rebelle autant que le chéri
et le vireux.

— PAUL GUYOT. —

Il me fut impossible de ne pas pleurer d'émou-
vement en achevant cette lettre. Clarisse me
surprit au milieu de mes larmes et me lut abasourdi
en ayant la cause. Je trouvais inutile de lui dire ;
mais comme elle se tourmentait à chercher en quoi
elle avait pu me blesser et qu'elle s'en faisait un
véritable chagrin, je lui laissai lire la lettre de Paul.
Elle la lut d'abord et me la rendit sans rien dire.

— Vous voilà rassurée, lui dis-je.

— Elle répondit oui, et nous passâmes à la lecture.

Quand elle fut finie :

— Votre lettre, me dit-elle, est un original, mais
on écrit en me déplaît pas. Il a eu bien tort, par
exemple, de croire que sa fiancée n'était pas un
blessé ; elle aurait mieux aimé un coup de son
couteau ou même des coups d'épée dans le dos
que je respire à Paris. Et me voilà, je le vois,

bien, et quand il me traite d'insupportable, cela veut dire qu'il me trouve laide.

— Il ne vous a jamais vue !

— Si fait ! Comment pourriez-vous croire qu'il aurait vu pendant quatre heures chez vous sans que je l'aie jamais raconté ? Vous avez bien dansé avec dans un pavillon de l'hôtel qui est au bout du jardin, vous avez bien vu le filin noir que les jours où je sors, j'étais curieuse de le voir, et une fois, il y a deux ans, moi et mes trois cousines, nous l'avons guetté comme il traversait le jardin ; puis, comme il avait passé tout-à-coup sans daigner lever les yeux vers la terrasse où nous étions, nous avons guetté sa sortie en nous tenant sur le grand perron. Alors il nous a saluées en passant près de nous, et, bien qu'il ait pu au air fort discret ou fort distrait, je suis sûre qu'il nous a très-bien regardées.

— Il veut à tort regarder, en contraire, ce n'a pas eu l'air de lui qu'on était chez vous, car, l'année dernière, il a vu chez moi votre photographie, et il m'a dit qu'il vous croyait petite et très-brune. C'est donc votre cousine Marguerite qu'il avait prise pour vous.

— Alors qu'est-ce qu'il a dit de ma photographie ?

— Rien, il pensait à autre chose. Mon cousin s'est pas curieux, et je le crois très-peu artiste.

— Mais qu'il ait d'un positivisme effrayable.

— Effrayable est un peu dur ; mais j'avoue que je le trouve un peu rigide dans sa tenue, même un peu

microscopie pour son âge. Je m'efforcerai de le guérir de sa méfiance et de sa vanité.

— Et vous, ma le plus tendre l'aimé prochain ?

— Je ne crois pas que je puisse l'y décider ; c'est une nature en qui la douceur n'empêche pas l'obstination.

— Alors il me résistera ?

— Oh ! pas du tout, c'est votre contraindre. Il sait toujours ce qu'il veut et ce qu'il est. Au lieu de se plaindre à influencer les autres, il se conforme dans son droit et dans son devoir avec une certaine obstination que je n'approuve pas toujours, mais qu'il me faut bien lui pardonner à cause de ses autres qualités.

— Quelles qualités ? Je ne lui en vois déjà pas tant !

— La droiture, le courage, la modestie, la fierté, le dévouement, et par-dessus tout son affection pour moi.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée au salon du marquis de Brionville. Charlotte donna un coup d'œil en miroir, et, s'étant assurée que sa tenue était irréprochable, alla me quitta pour aller le recevoir.

Ce fut le moment de passer dans mon régit ce personnage, qui depuis quelques semaines était le plus aimé de mes voisins de campagne ; mais je crois qu'il vaut mieux ne pas m'interrompre et laisser à Charlotte le soin de dépêcher l'honnête qui aspirait évidemment à se marier.

— Que pensez-vous de lui ? me dit-elle quand il fut parti.

— Rien encore, lui répondit-je, sinon qu'il a une belle tournure et un beau visage. Je ne me tiens pas capable de vous en parler quand votre père ou vous ne réclameront pas ma présence, et j'ai à peine entrevu le marquis deux ou trois fois.

— Eh bien ! je le réclame à l'instant, votre chère présence, quand le marquis viendra ici. Ma tante est une mauvaise gardienne et le laisse me faire la cour.

— Votre père m'a dit qu'il ne voyait pas avec déplaisir ses coquetteries, et qu'il ne s'opposait pas à ce que vous eussiez le temps de le connaître. Voilà, je crois, ce qui est convenu entre lui et M. de Rivencourt. Vous déciderez si vous voulez vous marier bientôt, et dans ce cas on vous proposera ce parti, qui est à la fois honorable et brillant. Si vous ne l'acceptez point, ce sera que vous ne voulez pas encore vous décider, et M. de Rivencourt se fâchera pour dit qu'il n'a point eu modifier vos résolutions.

— Oui, voilà bien ce que m'a dit papa ; mais ce qu'il pense, il ne l'a dit ni à vous ni à moi.

— Que pense-t-il selon vous ?

— Il désire vivement que je me marie le plus tôt possible, à la condition que nous ne nous séparerons pas. Il m'adore, mon bon père, mais il me craint ; il voudrait bien, tout en me parlant jolies de son cœur, être déchargé de la responsabilité qui pèse sur lui. Il se voit forcé de me gêner, il s'y résigne, mais il craint toujours que je n'en abuse. Plus je suis studieuse, moins, raisonnable ou en moi, plus il craint que ma

volonté raisonnée s'écarter de la balance exacte et juste.

— S'écarterez-vous pas cette crainte par quelques paradoxes dont vous ne pouvez pas au mal, et que vous pourriez vous dispenser d'insérer devant lui?

— L'extrême de loin ou loin cette crainte, parce qu'elle ne préserve de l'incertitude qu'il se flatterait, s'il m'eût crainte trop docile. Ne me grandes pas pour cela, chère amie, je mène avec père à son bon leur et au mien. Les espères dont je me sers ne vous regardent pas. Que votre existence se donne tranquille : mon but est bon et louable. Il faut, pour y parvenir, que mon père conserve sa responsabilité et ne le délègue pas à un nouveau-venu qui me ferait à un nouveau travail pour le soumettre.

— Je pense que vous n'aurez pas grand'peine avec M. de Miravalles. Il passe dans le pays pour l'homme le plus doux qui existe.

— Ce n'est pas une raison. Il est facile d'être doux aux autres quand on est paisible sur soi-même. Moi aussi, je suis doux, n'est-il pas vrai? et, quand je m'en vante, je vous effraye, connaissez-le.

— Vous ne m'effrayez pas tant que vous croyez; mais je vois que le marquis, s'il ne vous effraye pas, vous inquiète. Ne seriez-vous ne dire comment vous le jugez?

— Eh bien! je ne demande pas mieux; attendez. Il est... eh qu'en temps de Louis XIV ou de Louis XV on eût appelé un seigneur arrogant, et vous comment on l'eût dépeint : « bon cavalier, adepte à toutes les armes, bel esprit, agréable convive, homme

de grandes masses, admissible à la classe ! » Quand on avait dit tout cela d'un homme du monde, il fallait tirer l'échelle et ne rien demander de plus. Son mérite était le grand-complet. Les femmes d'aujourd'hui sont plus exigeantes, et, en qualité de petite bourgeoisie, j'en ai le droit de demander si ce plaisir n'a du cœur, de l'inspiration, du jugement et quelques vertus domestiques. On est honnête dans la famille Dietrich, on n'a pas de vice, et vous avez raison, vous qui êtes une vraie grande dame, que nous n'avons fait bon ion; cela vient de ce que nous sommes très-purs, surtout très-sageux. Je présente à l'univers en moi tout l'orgueil et toute la pitié de mon humble race. Les perfection d'un gentilhomme ne touchent donc rien peu, s'il n'a pas les vertus d'un honnête homme, et je ne suis du marquis de Birkenière que ce qu'on en dit. Je veux croire que mon père n'a pas été trompé, qu'il a un noble caractère, qu'on ne lui connaît pas de crimes sérieux de jeunesse, qu'il est charitable, merveilleux, glorieusement aimé des pauvres du pays, estimé de toutes les classes d'habitants. Cela ne me suffit pas. Il est riche, c'est un bon point; il n'a pas besoin de ma fortune, à moins qu'il ne soit très-ambitieux. Ce n'est pas-être pas un mal, mais surtout faut-il savoir quel est son genre d'ambition; jusqu'à présent, je ne le pénètre pas bien. Il paraît quelquefois douter de mes opinions, et tout à coup il prend le parti de les admettre, de dire comme moi, et de me traiter comme une merveille qui l'éblouit. Voilà ce que j'appelle une

laisse la cour et ce que je ne veux pas permettre. Je veux qu'il se laisse juger, qu'il s'explique et je le choque, qu'il se défende et je l'attaque, et ma tante, qui est résolue à le croquer enlaine parce qu'il est marquis, s'empêche de le plaquer, on se laisse d'interpréter ses gardes dans le sens le plus favorable à la vanité du personnage. Cela me fatigue et m'ennuie, et je désire que vous ayez la pour me soutenir contre elle et m'aider à voir clair en lui.

Deux jours plus tard, le marquis eut un joli cheval de selle qu'il avait offert à Charles de lui prêter. Il l'avait gardé chez lui un mois pour l'essayer, le dresser et se bien assurer de ses qualités, il le garderait pour lui, disait-il, s'il ne lui plaisait pas.

Charles alla passer une jape d'automne, et courut essayer le cheval dans le manège en plein air qu'on lui avait établi au bout du parc. Non, le cheval n'est rien. Elle manifestait admirablement et possédait par principes toute la science de l'équitation. Elle manœuvra le cheval au quart d'heure, puis elle se mit légèrement sur la longe du garçon du manège saisi, en disant à M. de Bismarck qui la contemplait avec méprisement :

— C'est un instrument souple, ce joli cheval ; mais il est trop dressé, ce n'est plus une valétte ni un instrument, c'est une machine. S'il vous plaît, à vous, gardez-le ; moi, il m'ennuierait.

— Il y a, lui répondit le marquis, un moyen bien simple de le rendre moins machine ; c'est de lui faire oublier un peu ce qu'il sait en le laissant libre au plé-

temps. Je me charge de vous le rendre plus aisé.

— Ce n'est pas le manque d'argent que je lui reproche, c'est le manque d'initiative. Il n'est des bêtes comme des gens ? L'éducation élève les natures qui n'ont point en elles des ressources indéfinies. Prenez même un animal sauvage qui dépend de moi, qu'une mécanique à ressorts simples qui m'induit.

— Et vous aimez mieux, observe le marquis, une individualité rude et fugitive...

— Qu'une personnalité effacée par le monde-œuvre, répliqua-t-elle vivement; mais, pardieu, j'ai un peu chaud, je vais me rafraîchir.

Elle lui tourna le dos et s'en alla vers le château, relevant strictement sa jupe jusqu'à la hauteur des épaules de sa bottine. M. de Minonnière la suivit des yeux, comme absorbé, puis, ne voyant rien de lui, il se fit à son tour, tandis que M. Dietrich et un valet nous entraîna à quelque distance. Je vis bien que le marquis voulait d'assurer ma protection, car il me témoignait beaucoup de défiance, et après quelques préambules un peu embarrassés il vint au besoin de m'écrire son cœur.

— Je crois comprendre, me dit-il, que ma comédienne déplaît à mademoiselle Dietrich, et qu'elle aime un caractère plus original, un esprit plus vaillant. Pourtant, je suis très-bien la personnalité qu'elle a sur moi, et je n'en suis pas jaloux; c'est quelque chose qui devrait m'être compté.

Ce qu'il disait là me semble très-juste et d'un homme intelligent.

— Il est certain, lui répondis-je, que dans le temps d'Épiphane et de Méliandre où nous vivons, accablés le soir d'une femme expérimentée sans millerie et sans coquetterie n'est pas le fait de tout le monde ; mais puis-je vous demander si c'est le goût et le respect du mariage au général qui vous rassure, ou si vous voyez dans ce cas particulier des qualités particulières qui vous charment ?

— Il y a de l'un et de l'autre. Me sentant épris du bien et du bien, je le suis d'autant plus de la personne qui les résume.

— Ainsi vous êtes épris de Clémence ? Vous aimez pas le mari ; tout ce qui l'approche sent le charme de sa beauté morale et physique. Il faut donc un dévouement exceptionnel pour obtenir son attention.

— Je le pense bien. Je connais la mesure de mon dévouement et ne crains pas que personne le dépasse ; mais il y a mille manières d'exprimer le dévouement, tandis que les occasions de le prouver sont rares ou insignifiantes. L'expression d'affection charme plus les femmes que la preuve, et j'aurais pu pas savoir encore sous quelle forme je dois présenter l'avoir, que je voudrais procurer le plus et le plus au possible.

— Ne me demandez pas de conseils ; je ne vous connais point assez pour vous en donner.

— Consentez-moi, mademoiselle de Herment, je ne demande que cela. Quand mademoiselle Hénrich m'interpella, elle me troubla, et peut-être s'est-ce pas la seule fois que je lui répondis. Avec vous, je serai moins timide, je vous répondrai avec la con-

faute que j'aurois pu me prêter auar, l'inter-roi des questions, c'est tout ce que je disais. Si vous n'êtes pas contents de moi, vous me le direz, vous me le reprocherez. Tout ce qui vaudra de vous me sera utile, je ne m'en fâcherai pas.

— Avez-vous donc, comme on le pensait, la doctrine des anges ?

— L'ordinaire, oui; mais par exception j'ai des cotiers étroits.

— Que vous ne pouvez soutenir ?

— C'est selon. Quand la dignité frôlée que mon amour-propre, je le surnomme; quand il me laisse au cœur, je deviens fou.

— Et que faites-vous dans la folie ?

— Comment le sçavez-vous ? Je ne m'en souviens pas, puisque je n'ai pas la conscience de ce que j'ai fait.

— Mais quelquefois vous avez dû l'apprendre par les autres ?

— Ils m'ont toujours nié la vérité. Je suis obligé par mon caractère.

— C'est la preuve que vous êtes réellement bon.

— Hélas ! qui sait ? C'est peut-être seulement la preuve que je suis riche.

— En êtes-vous à soupçonner ainsi l'espèce humaine ? N'avez-vous point de mais amis ?

— Si fait; mais ceux-là ne m'ayant jamais blâmé, ne peuvent servir ni je suis sûr.

— Cela pourrait cependant servir. Que feriez-vous devant le tribunal d'un ami ?

— Je ne sais pas.

— Et devant la résistante d'une femme ainsi ?

— Je ne suis pas non plus. Vous voyez, je suis une brute, puisque je ne me connais pas et ne suis pas une résistante.

— Alors vous ne faites jamais le moindre examen de conscience ?

— Je n'ai guère d'y manquer après chacune de mes leçons ; mais je ne prévois pas mes leçons à venir, et cela me paraît impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que chaque sujet de leçon est toujours nouveau dans la vie, aucune circonstance ne se présente identique à celle qui nous a servi d'expérience. En voyez donc d'abord au mal que ce que j'y vois moi-même, une parfaite leçon d'intention. Il me semble facile de vous dire que je suis un être excellent, et que je réponds de le demeurer toujours. C'est la fois commeux que tout flâne d'être avec épousé aux parents et amis de sa fiancée. Eh bien ! si j'arrive à ce rare bonheur d'être le fiancé de votre Célestine, je serai aussi sincère qu'aujourd'hui, je vous dirai : « Je t'aime, » je ne vous dirai pas que je suis digne d'elle à tous égards et que je mérite d'être aimé.

— Pourrez-vous au moins promettre de l'aimer toujours ? Vous-êtes constant dans vos affections ?

— Oui, certes, mon amour est fidèle ; mais en fait de promesse je n'ai jamais aimé que ma mère et ma sœur ; je ne suis rien de l'amour qu'une femme peut inspirer.

— Que dites-vous là ? Vous n'avez jamais aimé ?

— Non ; cela vous donne ?

— Quel âge avez-vous donc ?

— Trente ans.

— Voilà une merveille faite pour mes carnet personnel... jamais ainsi à trente ans !

— Que voulez-vous ? Je ne puis pas éprouver sans les émotions très-sensuelles qu'éprouve un adolescent auprès des femmes. Un peu plus tard, les gens de ma condition abandonnent le monde et n'y conservent pas d'illusions. Ils sont plantés entre la coquetterie effrénée des femmes qui exploitent leurs hommages et l'indifférence honnête de celles qui n'exploitent que leur beauté. Ce sont les dernières qui l'emportent parce qu'il est plus facile de s'en débarrasser.

— Ainsi vous n'avez eu que des courtoises pour maîtresses ?

— Mademoiselle de Nemours, je pense bien que vous riez de ce que de toutes mes réponses à mademoiselle Bistrick ; mais je prie vous qu'il est un genre de questions qu'elle ne vous fera pas. Je vous disai donc la vérité : courtoises et femmes du monde, cela se ressemble beaucoup quand ces dernières ne sont pas radicalement vertueuses. Il y en a certes, je le reconnais, et il fut un temps, avant-tout, où elles se inspiraient de grandes passions ; mais aujourd'hui, si nous sommes moins pardonnés, nous sommes plus honnêtes, nous respectons la vertu et la laissons tranquille. Les jeunes gens corrompus feignent de la dédaigner, sous prétexte qu'elle est ennuyeuse. Moi je la respecte sincèrement, surtout avec les femmes

de nos amis, et puis les femmes honnêtes, étant plus sûres qu'autrefois, sont plus fortes, plus difficiles à persuader, et il faudrait faire le métier de tentatrice pour les vaincre. Je ne me reproche donc pas d'avoir voulu ignorer l'amour que mes parents inspirent de telles femmes. Quelques années que soit le monde actuel, il a été de supérieur au temps passé, que les hommes qui se seraient après avoir amoué leurs parents fût pas témoins peuvent apporter à la jeune fille qu'ils épousent un cœur absolument neuf. Les modes d'autrefois, blâmés sur la femme délicate et distinguée, vainqueurs en outre de saide innocence, ne pourraient se vanter de l'ingénuité morale que la légèreté de nos mœurs laisse en balais chez la plupart d'entre nous. Il me parût donc impossible de ne pas aimer mademoiselle Patricia avec ses parents mais et de ne pas l'aimer toujours, fût-on dévoué par elle, car aujourd'hui, évidemment matériel, je me sentais aussi attaché que je l'étais autrefois par quelques paroles bienveillantes.

Nous arrivâmes au salon, où Géorgine, qui avait manqué plus vite que nous et qui portait une fatigieuse activité en toutes choses, était déjà installée au piano. Elle s'était installée avec un goût exquis, et bientôt elle se leva brusquement en venant serrer la main que ; un léger mouvement de contrainte se lisait dans sa physionomie. On eût dit qu'elle se comptait pas le revoir. Il s'en aperçut et jeta soupir. Il fut quelques jours sans se présenter.

D'abord Géorgine s'assura qu'elle était cherchée de

L'avoir décongé, bientôt elle fut piquée de sa non-acceptation. Il n'y put tenir et partit. Elle fut sinistre, puis elle fut orgueilleuse. Il boucla encore et il revint encore. Ce fut deux quelques mois; cela devait durer toujours.

C'est que le mariage au premier aspect semblait très-facile à résoudre. Chacun l'avait été pris en plein et en dégoût lorsqu'elle s'était imaginé qu'elle avait affaire à une nature d'encre; mais la soudaineté et la fréquence de ses départs la firent revenir de cette opinion.

— C'est un bouclier, disait-elle, c'est même encreux qu'en est-ce.

Elle reconnaissait en lui de grandes et sérieuses qualités, une honnête du cœur et du tempérament remarquable, une vivacité d'intelligence, une culture d'esprit suffisante, une saine honte, un caractère agréable quand on ne le froissait pas; en somme, il méritait si peu d'être froissé qu'il était dans son droit de ne pas le souffrir.

En bout de notes mises d'été à la campagne, M. Dietrich pressa Genevieve de s'expliquer sur ses sentiments pour le mariage.

— Je n'ai rien décidé, répondit-elle, le futur et l'avenir beaucoup. J'ai voulu me contenter d'être mon ami, je le reverrai toujours avec plaisir; mais s'il veut que je me prononce à présent sur le mariage, qu'il se serve de plus, ou qu'il ne serve pas plus souvent que nos autres voisins.

M. Dietrich n'accepta point cette étrange réponse.

Il raconte qu'une jeune fille ne peut être son ami d'un homme après d'être.

— C'est pourquoi ce à quoi j'aspire d'une façon générale, répondit Charles, la votre familiarité des hommes plus sincère et plus noble que celle des femmes, et, comme il y aient toujours quelque prétention de plaisir, et en les éloigne, ce ne trouve seule avec les personnes du sexe machauter, jaloux et perfide, à qui l'on ne peut se fier. Je n'ai qu'une amie, moi, c'est Pauline. Je n'en désire point d'autre. Il y a bien ma tante; mais c'est mon enfant bien plus que mon amie.

— Mais, en fait d'amie, vous avez moi et votre tante. Vous êtes bien d'en venir là.

— Vous sachiez, cher père, quelques douzaines de jeunes et vieux cousins qui me sont très-cordialement dévoués, j'en suis sûre, et à qui vous trouvez bon que je témoigne de l'amitié. Aucun d'eux n'aspire à ma main. Les uns sont mariés, ce père de famille; les autres savent trop ce qu'ils vous doivent, pour se permettre de me faire la cour. Je ne sais pas pourquoi le mariage ne ferait pas comme eux, pour une autre raison : la crainte de m'ennuyer.

— Heureusement le mariage n'acceptera point cette situation ridicule.

— Pardon, mon père; mais de mieux, il l'accepte.

— Ah oui-da! vous lui avez dit : « Soyez mon complément pour le plaisir de l'être? »

— Non, je lui ai dit : « Soyez mon camarade jusqu'à nouvel ordre. »

— Son camarade ! s'écria M. Dietrich en s'adressant à moi avec un mouvement d'épaulée ; elle doit être folle, me direz-vous !

— Oui, je suis bien, reprit Christine, ça ne se dit pas, ça se se fait pas. Le fait est, ajouta-t-elle en dédaignant de rien, que je n'ai pas le sens commun, cher papa ! Eh bien ! je dirai à M. de Mazarin que vous m'avez trouvée stupide et que nous ne devons plus nous voir.

Là-dessus, elle prit son ouvrage et se mit à travailler avec une ardeur complète. Son père l'observa quelques instans, repréant voir percer le dépit ou le chagrin sous ce facile détachement. Il ne put rien surprendre ; toute la contenance lui parut saine. Il avait pris depuis de Mazarin une grande amitié. Il l'avait beaucoup encouragé, il le détestait vivement pour son genre. Il n'avait pas même osé se dire à Christine. Naturellement elle était résolu à l'exploiter.

Quand nous fûmes seuls, je la grondai. Comme toujours, elle m'écouta sans en être ébranlée ; puis, m'ayant laissé tout dire, elle me répondit avec une douceur exquise :

— Vous avez peut-être raison. Je fais de la peine à papa, et j'ai fait de la peine à moi-même une situation comique entre le marquis et moi, ou du moins à une espérance qui lui est chère. Il faut donc que je renonce, moi, à une amitié qui m'est douce, ou que j'épouse un homme pour qui je n'ai pas d'amour pour qui je n'ai par conséquent ni respect ni enthousiasme. Est-ce là ce que l'on veut ? Je suis peut-

être capable de ce grand sentiment qui lui qu'on est heureux dans la vertu, quelque difficile qu'elle soit. Veut-on que je me sacrifie et que j'aie la vertu dououreuse, héroïque ? Je ne dis pas que cela soit au-dessus de mon pouvoir ; mais franchement M. de Rivaroles est-il un personnage si sublime, et mon père lui est-il sans un tel attachement, que je doive me riser à cette chaîne pour leur faire plaisir à tous deux et sacrifier ma vie, que l'on pourrait vouloir rendre si belle ? Répondra, chère Pauline. Cela devient très-sérieux.

— *Rivaroles-moi, lui dis-je, à répéter ce que vous dites à votre père et au marquis. Tous deux m'ont servi à vous contraindre. Votre père se prive de ce nouvel ami, et le nouvel ami, que vous n'avez pas voulu d'attendre qu'en lui l'absence de l'assurance, comprendra que sa patience compromettrait votre réputation et aboutirait peut-être à une déception pour lui.*

— *Faites comme vous voudrez, répété-elle. Je ne doute que la paix et la liberté.*

— *Il rendait mieux, puisque vous voilà si misérable, dire vous-même à M. de Rivaroles que vous ajoutez indolamment son bonheur.*

— *Je le lui ai dit.*

— *Et que vous l'aies si en dignité ainsi qu'à votre réputation le sacrifice de l'éloigner.*

— *Il n'accepte pas cela. Il demande à me voir, et peu que ce soit et dans de telles conditions qu'il ne plain de lui imposer. Il demande en quel il s'est*

rendre loisible d'être admis dans notre maison. C'est à mon père de s'en charger. Moi, je trouve la chose possible et facile, je ne me charge point de l'exécution.

Il en fut par là bien averti. M. Deschamps revint. Il ne voulait pas donner sa parole à M. de Rivarville pour qu'elle lui fût rendue au gré du premier caprice de Césarine. Il lui en coûta d'ailleurs de mettre à adieu les espérances qu'il avait eues.

Le marquis fut donc autorisé à venir nous voir à Paris, et Césarine acquiesça cette concession paternelle comme une chose qui lui était due et dont elle n'avait à remercier personne. Son amant toujours d'aspect, ses gracieuses manières avec nous ne nous permettant pas de le traiter d'impertinent et de l'insulter; mais elle se disait rien. Elle disait : Je renonce. Jamais elle ne disait : Je remercie.

Deux semaines à Paris à l'époque accoutumée, et le duc, qui avait dressé ses tentes, frappa un grand coup, dont M. de Rivarville fut le principal. Elle voulait amener son père à rompre les grandes veines et à reprendre à domicile les brillantes et nombreuses relations qu'il avait eues du vivant de sa femme. Césarine lui remontra que, si on la voyait dans l'intimité de la famille, elle ne se complaisait jamais, et que l'apparition de tout prétendant avait une sanction, un élargissement dans le petit cercle, — que, pour peu qu'elle y eût admis M. de Rivarville, on eût à en admettre un autre, ce lui fût la répétition d'une comédie ou d'une épi-gramme.

marier, que l'irruption du vrai monde dans ce petit cloître de filles paraissait à l'instinct examiner ses prétendants sans prendre d'engagement avec eux et sans être comprise par aucun d'eux en particulier. M. Dietrich fut fort de reconnaître qu'en dehors du commerce du monde il n'y a point de liberté, que l'instinct rend souvent des critiques ou des commentaires de ceux qui le dépassent, que la multiplicité et la diversité des relations sont la sauvegarde du mal et du bien, enfin que, pour une personnalité d'elle-même comme l'était Clarine, c'était la seule atmosphère où sa raison, sa clairvoyance et son jugement pouvaient s'épanouir. Elle avait des arguments plus forts que s'en avait eus sa mère, uniquement dominée par l'ivresse du plaisir. M. Dietrich, qui avait obtenu de merveilleuses grâces à sa femme, se rendit plus volontiers avec sa fille. Une grande fête inaugura le nouveau genre de vie que nous devions mener.

Le lendemain de ce jour si laborieusement préparé et si magnifiquement célébré, je demandai à Clarine, plus encore des leçons de la veille, si elle était enfin satisfaite.

— Satisfaite de quoi? me dit-elle, d'avoir tenu le rendez-vous dont on avait bécoté mon enfance? Croyez-vous, chère amie, que le néant de ses espérances soit alors nouvelle pour moi? Ne prenez-vous pour une petite ingénue entrée de son premier bal, ou croyez-vous que le monde ait beaucoup changé depuis trois ans que je l'ai perdu du mien? Non, non, amie! C'est toujours la même ruse et finalement je le déteste;

mais il faut y vivre ou devenir esclave dans l'isolement. Le Kérou veut bien qu'on souffre pour elle. Je suis résolu à souffrir, puisqu'il n'y a pas de milieu à prendre. — À propos, ajouta-t-elle, je voulais vous dire quelques choses. Je ne suis pas aussi gâtée dans cette école; mon père est si peu homme du monde qu'il passe tout son temps à causer dans un salon avec ses amis particuliers, tandis que les arrivants, cherchant partout le maître de la maison, viennent, en désespoir de cause, demander à ma tante Désirée de m'être présentée. Ma tante a une manière d'être et de dire, avec son accent allemand et ses prévenances de mélange, qui fait qu'on l'aime et qu'on se moque d'elle. La véritable maîtresse de la maison, quant à l'aspect et au caractère, c'est vous, ma chère Pauline, et je ne trouve pas que vous ayez rien dans ce relatif par votre titre de gouvernante. Il y aurait un détail bien simple pour changer la face des choses, c'est qu'en lieu de nous deux sœurs, nous fussions sœur de tutelle et moi récipiendaire une fois pour toutes. Ne ris pas. En me disant toi, vous devenez mon amie de cœur, ma seconde mère, l'autorité, la supériorité que j'accepte. Le nous vous tient à l'état d'associée de second ordre, et le monoi, qui est soi, peut croire que je ne dépende de personne.

— N'est-ce pas votre ambition?

— Oui, en fait, mais non en apparence; je suis trop jeune, je suis muette, mon père serait fâché. Voyons, portons la question devant lui, je suis sûre qu'il m'approuvera.

En elle, M. Dietrich ne prit de plaisir ni fille et de son labeur toujours par elle. L'atelier fut toujours dans l'indigence. Les domestiques, dont je n'étais d'ailleurs pas à me plaindre, se couchèrent jusqu'à terre devant moi, les parents et amis regardèrent ce toutouement comme un trait d'humilité et d'association pour la vie. Je ne suis ni le monde y fit grande attention. Quant à moi, en me prêtant à ce poétique langage de mon être, je me doutais bien de ce qui arriverait. Elle ne voulait pas me laisser l'activité de la fiction, et, en me parant de celle de la famille, elle se constituait le droit de me résister comme elle lui résistait.

Cependant quelqu'un avait lui résister, à elle. Malgré des invitations répétées, M. de Bironville, ce vieil de qui Charline avait aimé son père à faire tout de mouvement et de déception, ne profitait nullement de l'occasion. Il ne paraît ni à la première soirée ni à la seconde. Ses parents le disaient malade ; on essayait de le chercher de ses nouvelles ; il était absent.

Un jour, comme j'étais seule seule pour quelques semaines, je le retrouvai. Sans doute à pied, je l'aurais après avoir un peu lutté à le reconnaître ; il n'était pas très et couronné avec la recherche accoutumée. Il était l'air, sinon triste, de moins fort, peut-être préoccupé. Il ne paraissait pas se soucier de répondre à mes questions, et j'allais le quitter lorsque, par un soudain parti-pris, il m'attrapa son bras pour traverser la cour du Louvre.

— Il faut que je vous parle, me dit-il, car si cet

possible que mademoiselle Dietrich ne dise pas toute la vérité sur notre situation réciproque. Elle ne s'en rend peut-être pas compte à elle-même. Elle ne se croit pas brouillée avec moi, elle ignore peut-être que je suis brouillé avec elle.

Brouillé ne paraissait en bien gros mot pour le genre de relations qui existait jadis entre eux : je le lui fis observer.

— Vous parlez avec raison, répondit-il, qu'il est difficile de parler clairement quand on s'adresse à une jeune personne si bien surveillée par vous ; mais, quand on ne peut parler, on écrit, et mademoiselle Dietrich n'a pas refusé de lire mes lettres, elle a même daigné y répondre.

— Dites-vous la vérité ! m'écriai-je.

— La preuve, répondit-il, c'est qu'en vous voyant jette à ma quitter tout à l'heure, j'ai senti que je devais lui récupérer ses lettres. Voulez-vous me permettre de les faire porter chez vous dès ce soir ?

— Certainement, vous agissez là en gentil homme.

— Non, j'agis en homme qui veut guérir. Les lettres de mademoiselle Dietrich paraissent être lues dans une conférence publique, tout elles sont pures et frustes. Elle ne me les a pas réclamées. Je ne crois même pas qu'elle y songe. Si le fait d'écrire est une imprudence, le malin d'écrire est chez elle une garantie de silence. Cette fille vraiment exceptionnelle peut s'exprimer sur ses propres sentiments et dire toutes ses idées sans donner sur elle le spectacle

avantage, et sans permettre le moindre blâme à ses victimes.

— Mais pourquoi des-vez-vous hoolidit ?

— Je suis hoolidit, moi, avec l'espérance de lui plaire et le courage de le tenter. Un moment je me suis fait illusion en voyant qu'elle travaillait à me faire place dans ses intimités. Elle m'offrait d'être son ami, et j'ai été assez bêt pour me persuader qu'une personne comme elle s'accorderait pas ce titre à un prétendant destiné à déchoir comme un autre. J'ai laissé voir ma sotte confiance, elle m'en a profité en me disant qu'elle rentrerait dans le monde et qu'il ne tenait qu'à moi de l'y rejoindre. Cette fois j'ai eu du chagrin, j'ai eu le cœur blessé, j'ai renoncé à elle, vous pouvez le lui dire.

— Elle ne le croira pas ; je ne le crois pas beaucoup non plus.

— Eh bien ! sachez que j'ai mis un obstacle, une barrière, entre elle et moi. Je me suis jeté dans une aventure stupide, ... coupable même, mais qui m'a-tourné, m'absorbe et m'empêche de réfléchir. Cela vaut mieux que de devenir fou ou de s'enlir dans l'esclavage. Voilà ma confession faite ; ce soir, vous aurez les lettres. Je m'en retourne de ce pas à la campagne, où je cache mes folles amours, à deux lieues de Paris, tandis que ma famille et mes amis me croient parti pour la Suisse.

Je repus effrontément le soir même un petit papier singulièrement coquet, que j'allai déposer dans le bureau de l'opéra de Clémence. Elle eût été fort blâmée

de me voir en possession de ce petit secret. Elle ne sut pas tout de suite comment la confidence avait été faite.

Elle ne m'en parla pas; mais au bout de quelques jours elle me raconte le fait elle-même, et me demande si les lettres avaient passé par les mains de son père. Je la rassurai.

— Elles l'auraient été rapportées, lui dis-je, par la personne qui aurait d'intermédiaires à votre correspondance.

— Il n'y a personne, répondit-elle. Je ne suis pas si folle que de me confier à des valets. Tous écrougions nos lettres nous-mêmes à chaque entrevue. Il m'apportait les siennes dans un bouquet. Il transmettait les miennes dans un certain cabinet de musique posé sur la piano, et qu'il avait soin de feuilleter d'un air négligent. Il jouait assez bien cette comédie.

— Et cependant tu m'as pris d'insister à nos entrevues! Pourquoi d'ailleurs en cachette, quand tu m'as dit qu'il me fera un signe pour m'avertir que tu voulais lui parler en confidence?

— Ah! que veux-tu? ce mystère m'amusait. Et qu'est-ce que mon père eût dit, si je fusse fait manquer à ton devoir? Voyons, ne me fais pas de reproches, je m'en fuis; explique-moi comment ces lettres sont là. Il faut qu'il ait pris un confident. N'est-ce pas?

— Ne t'inquiète pas! Ce confident, c'est moi.

— A la bonne heure! Tu l'as donc vu?

Je racontai tout, sauf le moyen que M. de Biron-

elles avait pu pour se guérir. Il est un genre d'exploitation dont on ne se fait pas d'habitude à priori avec les jeunes filles du monde, et que je n'aurais jamais voulu aborder avec Clément, si même devant elle. Sa tante s'était de préférence que sur ce point délicat, et M. Dietrich, chargé dans ses moments, l'avait également dans son langage. Clément, malgré sa théorie d'argent, était donc fort ignorante des détails malins dont l'exploitation est toujours chargée chez une jeune fille. La petite Irène Dietrich, sa voisine, en savait plus long qu'elle sur le rôle des femmes galantes et des grâces dans la société. Clément, qui n'avait jamais montré aucune curiosité malicieuse, le faisait taire et le rassurait.

Elle prit donc le change quand je lui appris que le marquis ne jouait, pas et, bien contre elle, dans une affaire. Elle crut qu'il voulait faire un autre mariage, et son parent fut blessé.

— Tu vois me dit-elle, j'en ai bien raison de douter de lui et de ne pas répondre à ses beaux serments. Voilà comme les hommes sont séduits ! Il dit tout qu'il mourrait, et je lui dis tout après ! Je lui en laisse un peu, et le voilà déjà guéri. Tiens ! je veux te montrer ses lettres. Relisons-les ensemble. Cela me servira de leçon. C'est une première expérience que je ne veux pas oublier.

Les lettres du marquis étaient bien soignées, quelques lettres avec élégance. Je crus y voir l'air d'un amour très sincère, et je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque. Clément et moi, de nos,

possédant que je ne m'y connaissais pas, que je finis cela comme un roman, que, quant à elle, elle n'avait jamais été digne. Quand nous étions d'un côté l'autre, elle dit le mouvement de son bras au feu avec les doigts; mais elle se retint. Elle les étendit, les fit d'un côté, et les mit au fond de son bureau en plaisantant sur ce dessin du premier amour qu'elle avait inspiré; mais je vis une grosse larme de dépit couler sur sa joue, et je pensai que tout n'était pas fini entre elle et M. de Miroval.

L'hiver s'écoula sans qu'il reparût. Dix autres aspirants se présentèrent. Il y en avait pour tous les goûts : variétés d'âge, de rang, de caractère, de fortune et d'esprit. Aucun ne fut agréé, bien qu'aucun ne fût absolument dérangé. Célestine voulait se constituer son cœur en pleins en cortège, car elle n'aimait aucun homme d'un côté dans son intérieur. Elle était à se mouvoir du public avec ses adorateurs, à distance respectueuse; elle ne faisait beaucoup d'efforts, elle se faisait fort peu approcher.

Mais pendant l'été à Miroval et aux bords de mer. Nous retrouvâmes le M. de Miroval, qui reprit sa chaîne comme s'il ne l'eût jamais brisée. Il ne demandait si j'avais tenu le secret de sa destination.

— Non, lui dis-je, il n'était pas de nature à être trahi. Pourtant, si vous épousiez Célestine, j'en suis sûr vous vous confieriez à elle, car je ne vous pas être votre complice.

— Quant à m'écrire, dit-il, il n'y a rien de plus facile que de vous écrire, car je ne vous pas être votre complice.

ses belles aventures qu'un garçon raconte tout au plus à ses camarades ?

— Non certes ; mais cette fois-ci vous avez été capable, n'avez-vous dit...

— Balaise de plus pour moi même.

— C'est encore Césarine qui vous l'a dit, puisque vous vous adressez à elle avec une coquetterie que vous n'auriez pas.

— Eh bien ! soit, dit-il. Je me confesse que quand il le faudra ; mais, pour que j'aie ce courage, il faut que je me voie aimé. Jusqu'à-là, je ne suis obligé à rien. Je suis cependant libre. Je lui accorde un petit amour sans vil : que ne ferais-je pas pour conquérir le sien ?

Césarine l'aime-t-elle ? Au moins qu'elle montre de le remettre en serrage, on est pu le croire. Elle avait souffert de son absence. Son orgueil en avait été très-friand. Elle n'en fit rien paraître et le regarda comme s'il n'eût quitté la route : c'était son châtiment, il le savait bien, et, quand il voulait revenir à ses espérances, elle ne lui fit aucun reproche ; mais elle le replaçait dans la situation où il était l'année précédente : amoureux et promesse d'amitié, défendu de parler d'amour. Il se consolait en reconnaissant qu'il était encore le plus heureux de ceux qui rendaient hommage à son idéal.

Je terminerai ici la longue et froide exposition que j'ai dû faire d'une situation qui se prolonge jusqu'à l'époque où Césarine atteint l'âge de sa majorité. Je compte franchir plus vite les cinq années que je

consacrer à une distraction, sur j'ai supprimé à dessein le récit de plusieurs voyages, la description des localités qui furent témoins de nos séjours, et le détail des personnages secondaires qui furent mêlés. Com. m'eût rendu trop loin. J'ai bien maintenant d'arriver aux événements qui troubleront et sérieusement notre existence, et qu'on n'eût pas compris, et je ne me suis même attachée à l'analyse des caractères exceptionnels dont je surveillais le développement jour par jour.

II

Je reprends mon récit à l'époque où Charline atteignit sa majorité. Dejà son père l'avait émancipée et quelque sorte en lui remettant le gouvernail et la jouissance de la fortune de sa mère, qui était assez considérable.

L'avais cependant déjà été une à son éducation, et je peux dire que j'en ai vu de près, car, en tout, son intelligence avait été élevée par son enseignement. Quant à l'éducation morale, j'ignore encore si je dois m'attribuer l'honneur ou porter la responsabilité du bien et du mal qui étaient en elle. Le bien dépassant alors le mal, et j'en ai quelquefois à combattre, pour lui lui faire distinguer l'un de l'autre. Peut-être au fond ne manquait-elle de moi en jugeant d'être indépendante, mais je ne conseillais jamais à personne de faire des thèses absolues sur l'influence qu'on peut avoir en fait d'enseignement.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en bout de ces six années j'ai vu Charline avec une sorte de passion maternelle, bien que je ne me fesse aucune illusion

sur le genre d'affection qu'elle me rendait. C'était toute grâce, tout charme, toute affection de sa part. C'était tout dévouement, toute sollicitude, toute tendresse de la sienne, et il semblait que ce fût pour la même, car notre amitié se complétait par ce que chacune de nous y apportait.

Cependant le bonheur qui m'était donné par Charles et par son père ne remplissait pas tout le vœu de mon cœur. Il y avait une pauvre amie, une sœur, que je leur posséderais, et dont le soutien constant m'était d'un plus doux que toute autre : je veux parler de ma sœur Paul Gilbert. C'est pour lui que j'étais entrée chez les Dietrich, et s'il en eût été question le moindre délai, je les eusse quittés pour rester ma pauvre vie en commun avec la sienne, jusqu'à la persister, avec une invincible énergie, à ne profiter au rien de mes bêtises. Je n'aimais décidément pas la solitude, pas plus le groupe nombreux que Charles appelait son intimité que la seule brillante solitude à de certains jours dans ses salons. Mes heures favorites, je les passais dans mon appartement avec deux ou trois vieux amis et mon Paul, quand il pouvait arracher une heure à son travail acharné. Je le voyais dans ma vie que tous les autres, c'était une grande privation pour moi, et souvent je lui parlais de louer un petit appartement dans la maison voisine de la librairie, afin qu'il pût venir se mêler dîner tous les jours avec moi.

Mais il refusait de rien changer au sein de l'arrangement de ses relations.

— Tous d'accord. Mais moi avec moi, me disais-je, car j'ai quelquefois cinq minutes pour manger ce qu'on me donne, et je n'ai jamais le temps de savoir ce que c'est; je vois bien que c'est là ce qui vous distrait, ma bonne amie. Vous pensez que je me soucie moi, qu'il faudrait s'occuper aux ennemis du pot-au-feu patriarcal, vous me feriez de même une lettre à mes riges. Je suis encore loin du temps où cette lettre de loisir moral et de platitude physique se serait pas faussée à mes cartiers. Je ne puis pas perdre un instant, moi. Je ne rêve pas, j'agis. Je ne me perdais pas, je cours. Je ne fume pas, je ne crève pas; je ne songe pas, même en dormant. Le jour venu, je m'éveille de même, et tous les jours sont ainsi. J'arrive à mes but, qui est de gagner deux mille francs par an; j'en gagne déjà quinze. A mesure que je serai mieux riché, j'aurai un travail moins pénible et moins assujettissant. Ce n'est pas faux, mais c'est la loi du travail : aux profits ! —

— Et quand gagneras-tu cette grosse fortune ? Le mille franc par mois ?

— Dans une dizaine d'années.

— Et quand te reposeras-tu réellement ?

— Jamais; pourquoi me reposerai-je ? Le travail ne fatigue que les lâches ou les sots.

— J'entends par sots la liberté de s'occuper selon les besoins de son intelligence.

— Je suis sûr à cent pour cent : mon pot-au-feu est sûr que des ouvrages sérieux. J'ai tant la chose moi que je ne suis plus un ignorant. Voyant que mes connaissances

lui sont utiles pour juger les ouvrages nouveaux qu'on lui propose, il me permit de suivre des cours et d'être plus occupé de sciences que de questions de boutique. Quand je surveillais ses magasins, quand je fais ses commissions, quand je cours à l'apothécaire, quand je corrige des épreuves, quand je fais une inventaire périodique, je suis ses machines, j'en connais ; mais ce sont mes conditions d'existence, et je m'arrange toujours pour avoir un livre sous les yeux, quand une minute de répit se présente. Comme le cher patron a pris la devise : *time is money*, il met à ma disposition pour ses courses de bonnes voitures qui vont vite, et au traversant Paris dans tous les sens avec une étrange activité j'ai appris les mathématiques et deux ou trois langues. Vous voyez donc que je suis aussi heureux que possible, puisque je me développe selon la nature de mes besoins.

Il n'y avait rien à objecter à ce jeune homme, j'étais fier de lui, car il savait beaucoup, et, quand je le questionnais pour mon profit personnel, j'étais sûr de la promptitude, de la clarté et même du charme de ses réponses. Il avait sa maison à sa portée, choisait soigneusement les mots qu'il, par analogie, me révélait la philosophie des sciences exactes ; je le trouvais charmant au même temps qu'admirable. J'étais déçu de ses goûts d'écriture, j'étais touché de sa modestie, vaincue par son courage ; j'avais pour lui une sorte de respect ; mais j'étais inquiet malgré moi de la tension perpétuelle de cet esprit insatiable dans sa réflexion.

Cette jeunesse surprenante m'effrayait. Sa figure sans beauté, mais sympathique et distinguée au sortir de l'adolescence, s'était complaisante dans l'âge viril d'une certaine rigidité douloureuse. Il était impossible de croire qu'il éprouvât jamais la fatigue physique du monde. Il affirmait ne pas connaître la souffrance, et s'affirmait de ses excès. Il n'avait jamais éprouvé le désir ni senti le regret des avantages quelconques dont sa destinée l'avait privé; même d'une position pécuniaire, il s'en faisait une liberté insaisissable en l'acceptant comme la satisfaction de ses goûts et de ses instincts. Il croyait même une vocation là où il ne valait peut-être en réalité qu'un ouvrage.

M. Dietrich me questionnait souvent sur mes comptes, et je ne pouvais dissimuler le fond de tristesse qui me venait chaque fois que j'avais à parler de ce cher enfant; mais peu à peu je dus m'habituer de lui exprimer mes inquiètes secrètes, parce qu' alors M. Dietrich voulait souligner l'existence de Paul, et c'est à quoi Paul se refusait avec tout de hauteur que je ne sois comment montrer ses efforts de compréhension devant un protecteur quelconque.

Clémence ne s'y trompait pas, et elle était véritablement blessée de la stratégie de mon silence; elle insistait à des présentations qu'il aurait sans dû le principe contre son père ou contre elle-même. Elle penchait vers la dernière opinion, et s'en tenait comme d'une offense grave. Elle avait peine à me rendre l'exploir d'attention inquiète qu'elle éprouvait en se disant qu'un homme qui ne la connaissait

pas du tout, — car il n'aurait jamais voulu se laisser présenter, et il s'arrangeait pour ne jamais se rencontrer chez moi avec elle, — pouvait songer à protester de gaieté de cœur contre son mariage.

— C'est donc pour faire le contraire de tout le monde, disait-elle, que, que je suis quelque chose ou rien, tout ce qui m'approche est content de moi, me trouve aimable et bonne, et prétend que je ne suis pas un esprit vulgaire. Je ne demande de louanges et d'éloges à personne, mais l'insulte de parti pris me révolte. Tout ce que je peux faire pour toi, c'est de croire que ton mariage pose l'érigibilité, ou qu'il est un peu tel.

Je repule ordinairement son dépit, et elle se vint à moi faire entendre que j'avais dit, dans quelques mouvements d'humeur, dire du mal d'elle à mon cousin. Je ne pus répondre qu'un rien de la supposition.

— Tu sais bien, lui dis-je, que je n'ai pas de mouvements d'humeur, et que je ne puis jamais être tentée de dire du mal de ceux que j'aime. Le refus de Paul à toutes nos invitations tient à des causes beaucoup moins graves, mais que tu sauras peut-être quelques jours à comprendre. D'abord il est comme moi, il n'aime pas le monde.

— Cela, repétait-elle, tu n'en sais rien, et il ne peut pas le savoir, puisqu'il n'y a jamais mis le pied.

— Mais du plus pour qu'il ait de la répugnance à s'y montrer. Il n'est pas tellement sauvage qu'il ne sente qu'il y faut apporter une certaine tenue de conversation, manières, toilette et langage. Il n'a pas

après le vocabulaire des salons, il ne suit pas même comment on salue telle ou telle personne.

— Si fait, il a dû apprendre cela dans sa librette et dans ses visites aux amants. Tu ne me feras pas croire qu'il soit grossier et de manières choquantes. Sa figure s'envenime pas cela, il y a autre chose.

— Voici la chose principale, je te l'ai dite : c'est la toilette. Peut-on peut pas s'équiper de la tête aux pieds en homme du monde sans s'imposer des privations.

— Et tu ne peux même pas lui faire accepter un habit noir et une cravate blanche !

— Je ne pourrais pas lui faire accepter une éponge, même de cuir, et puis le temps lui manque, puis que c'est tout en plus si je le vois une heure par semaine.

— Il se moque de toi ! Je parle bien qu'il fait des folies tout comme un autre. Le marquis de Rivencière n'est pas employé d'un faiseur par sa passion pour moi, et son temps n'est pas toujours plongé dans la science.

— Il l'est toujours au contraire, et il ne fait pas de folies, j'en suis certaine.

— Alors c'est un saint, ... à moins que ce ne soit un petit coiffeur, trop content de lui-même pour qu'on doive prendre la peine de s'occuper de lui.

Cette parolotage me blessa un peu, malgré les excuses et les excuses de Célestine pour me le faire oublier. L'amour-propre s'en mita, et je résolus de montrer à la famille Rivencière que mon temps n'était pas

un coiffeur. C'est lui que se place dans sa vie ses deux déesses, profitant par un instant de jeunesse d'esprit.

On priçait une grande Mlle pour le vingt et unième anniversaire de Claudine. Ce jour-là, dès le matin, ses pères, outre la pleine possession de son héritage maternel, lui constituaient un revenu pris sur ses biens propres, et la dotait pour ainsi dire, bien qu'elle ne souffrît point encore d'être obsédée d'un mari. Elle avait surtout une telle aversion pour la dépendance dans les détails matériels de la vie, jusqu'à se peiner souvent de ce qu'elle désirait plutôt que d'avoir à le demander, que M. Dietrich avait songé de son propre mouvement ce dernier lieu de consolation filiale. Charles ne était donc venue à son fils, qui était de l'enchâsser et de lui faire aimer sa chaîne. Il était désarmé, ce père prévenu, ce méconneur rigide, le plus fermet, le plus engorgé de son sujet.

Elle accepta ses deux vœux en geste acquiesçant. Elle n'était pas cupide, elle traitait l'argent comme un agent aveugle qu'on tentait parce qu'il s'était jamais avec vie. Elle fut plus sensible à un mariage-éternel qu'à une fille qui l'accompagnait. Elle fit tout projet de plaisir prochain, d'indépendance immédiate, pas un seul de mariage et d'avenir. M. Dietrich se trouvait si bien du bonheur qu'il lui donnait qu'il ne désirait plus la voir mariée.

Le soir, il y eut grand bal, et Paul consentit à y paraître. Fédine de lui ce mariage en lui disant qu'en l'absence à quelques heures mécontentement de

son part, que je lui aurais confié, l'insouciance qu'il montrait pour le maison Dietrich. Cet éloignement n'était pas, les raisons que j'avais données à Catherine étaient vraies. Il y en avait d'autres que j'ignora, mais qui étaient complètement étrangères aux suppositions de mon frère. La difficulté de se procurer une toilette lui était venue; l'ami de Paul, le jeune Latour, qui était de service, l'équipa lui-même de la tête aux pieds. L'absence totale de prière dans ce qu'il endossait et portait en costume, servait pour lui, avec beaucoup d'aisance. Il se présentait sans gêne; s'il manquait d'usage, il avait assez du tact et de la pénétration pour qu'il n'y parût pas. MM. Dietrich le trouvaient fort bien et n'en firent complètement après quelques paroles échangées avec lui. Il arriva que leur surveillance pour moi les eût fait parler ainsi, quelle qu'en fût l'intention de Paul; mais Catherine, plus prénée, était plus difficile à satisfaire, et je me mis qu'elle était en possession de valoir cette préférence.

Elle était rayonnante de plaisir et de beauté lorsqu'elle traversait le bal, entrée et comme accablée par son cortège d'amis, de serviteurs et de possesseurs, elle se tenait vis-à-vis de Paul, que je dirigeais vers elle pour qu'il pût la voir. Paul n'était pas sans quelques craintes de voir de près et dans tout son état - cet autre tout vicié, - d'être ainsi qu'il me parlait de mademoiselle Dietrich; mais c'était une curiosité toute philosophique et aussi dédaigneuse que l'air fit qu'il étudier un manuscrit précieux ou un

problème d'archéologie. Ce sentiment placide et ferme se lisait dans ses yeux brillants et froids. Je vis dans ceux de Clarine quelques choses d'indolence comme un dût, et ce regard m'éblouit. Ah ! que Paul fût aimé, je le sentis par la haine et l'insigne d'effroi. Sans comme un rapide pressentiment des suites fatales que pourrait avoir mon imprudence ; je fus sur le point de lui dire :

— Clarine, ne s'en mêle pas.

Mais dans la foule qui se pressait autour de la cour vermine, je fus vite séparé de Paul, et, comme j'étais le maître-ouvrier de la maison, chargé de toutes les personnes insignifiantes dont mademoiselle Dietrich ne daignait pas s'occuper, je perdais de vue mes nerfs pendant une heure. Tout à coup, comme j'étais traversé, pour aller donner des ordres, une petite galerie et remplie de fleurs et d'arbustes qu'on se sentait l'air d'une table soufflée et presque vaine, je vis Clarine et Paul seuls dans ce coin de solitude, mais et comme cachés sous une livree monumentale d'été d'échappement et reposaient les branches d'arbustes d'un miroir splendide. Il y avait là un sofa d'ivoire, Claire d'éventail comme une personne que le chaleur avait forcée de chercher un refuge contre la foule. Paul était la figure d'un homme qui a été ramené par hasard au moment de s'évanouir.

— Ah ! te arrives en bon moment, d'écrit Clarine en me voyant approcher. Nous parlons de toi, m'as-tu dit là ; autrement tous mes jaloux vont arriver et me faire un mauvais parti. Tu me trouves-tu à

ties avec monseigneur les évêques. Figure-toi, ma chérie, qu'il jure sur son honneur que je lui suis parfaitement indifférent, ne qu'il en ait souci du tout. Or la chose est impossible. Tu n'es pas consenti six ans de ta vie à me servir de cœur et de mine sans lui avoir jamais parlé de moi, comme tu m'en parles de lui. Je le connais, moi; je le connais parfaitement par tout ce que tu m'en dis de ses occupations, de son caractère, de sa santé, de tout ce qui t'intéressait en lui. Je pourrais dire combien de rhumes il a eus, combien de livres il a dévorés, combien de prix il a remportés, combien de vertus il possède...

— Mais, l'interrompt gaiement mon cousin, vous ne pouvez dire combien de sottises que j'ai faites à son sujet pour avoir des nouvelles quand j'étais enroué, ou pour lui donner une haute opinion de moi quand je passais mon temps. Moi, je ne saurais dire combien d'illusions d'amour personnel se sont glissées dans le panegyrique qu'elle me faisait de sa brillante éducation. Il est donc probable que vous ne me faites pas plus l'honneur de me connaître que je n'ai celui de vous apprécier.

— Vous n'êtes pas gaiement, vous! repart Gémeline d'un ton dédaigneux.

— Cela est bien certain, répondit-il d'un ton incertain, je ne suis pas plus gaiement qu'un des membres ou une des statues de votre palais de fée. Mon rôle est comme le leur, de me tenir à la place où l'on m'a mis et de n'avoir aucune opinion sur les choses et les personnes que je suis censé voir passer.

— Et que vous ne voyez réellement pas ?

— Et que je ne vois réellement pas.

— Tant vous êtes déseulé ?

— Tant je suis aveugle.

Chacune se leva avec un mouvement de colère qu'elle ne chercha pas à dissimuler. C'était le premier que Jeanne en faisait au elle, et il ne causa une sorte de vertige qui n'empêcha de trouver une parole pour sauver, comme on dit, la situation.

— Ma chère amie, dit-elle en se reprenant brutalement au travail, que je tenais machinalement, je trouve ton avertissement très-justifié ; mais c'est un malheur pour moi. Bien m'est égal qu'on lui donne un peu de pain ou un peu de rien, je venais à lui comme un homme vient au frère dont elle ne connaît pas encore les traits ; je voyais en lui ton fils adopté comme je suis ta fille adoptive. Nous avions fait, chacun de son côté, le voyage de la vie et acquis déjà une certaine expérience dont nous pourrions amicalement causer. Tu vois comme il m'a regretté. J'ai fait tous les feux, je te devais cela ; mais à présent tu parles que j'y renonce ; ton avertissement pour moi est une chose tellement fautive que je me dois à moi-même⁷ de ne m'en plus occuper.

Je voulais répondre ; Paul me serré le bras et fort pour m'en empêcher que je ne pus relever un cil.

Chacune s'agrippait et souriaient une expression de dédain qui ressemblait à la haine. Elle s'éloigna. Paul me retenait toujours.

— Laisse-la, ma tante, laisse-la s'en aller, ne dis-
rien qu'elle ait sortie du logement.

Et reprenant avec moi, sous le coup de l'émotion,
le tonnement de son enfance :

— Je le jure, s'écria-t-elle, que cette fille est honnête
ou méchante. Elle est habituée à tout dominer, elle
vaut mieux au pied nigoua sur toutes les têtes !

— Non, lui dis-je, elle est honnête. C'est une enfant
gâtée, un peu capotée, voilà tout. Qu'est-ce que cela
te fait ?

— C'est vrai, ma tante, qu'est-ce que cela me fait ?

— Pourquoi trembles-tu ?

— Je ne suis pas. Est-ce que je tremble ?

— Tu es aussi en colère qu'elle. Voyons, que s'est-
il passé ? que te distais-tu quand je suis arrivée ?
Tremblais-tu d'avoir réellement rendez-vous là ?

— Oui, un domestique m'avait remis, au moment
où j'étais au retour, car je ne compte point passer
la nuit au lit, un petit carnet de papier... L'ai-je
perdu !... Non, le voici ; regarde : « Dans la petite
galerie arrangée en logeant, au pied du plus grand
coteau, sous le plus grand arbuste, tout de suite. »
Est-ce toi, marraine, qui as écrit cela ?

— Nullement, mais on peut s'y tromper. Cécile
avait une merveille écriteure quand je suis entrée dans
la maison. Elle a trouvé la lettre à son gré, et l'a
si longtemps copiée qu'elle en est venue à l'imiter
complètement.

— Alors c'est bien elle qui me donnait ce rendez-
vous, ou, pour mieux dire, cette accusation de com-

passive à sa barre. Moi, j'ai dû duper, j'ai vu que tu avais quelques choses d'important et de pressé à me dire. J'ai jeté là mes pantoufles que je tenais d'être, je suis accouru. Elle était assise sur ce divan, lançant les débris de son éventail dans l'ombre bleue de ce feuillage. Je n'ai pas le vos temps, je ne l'ai reconnue que quand elle m'a fait signe de m'écarter après d'elle, tout au fond de ce cabinet, en me disant d'un ton dédaigné :

— Et en vient, vous passez par là, moi par là ; ce n'est pas l'usage qu'une jeune fille se mélange ainsi au tête-à-tête avec un jeune homme, et ce me déplaît. Moi, j'en ai bien assez, cela me suffit. Dites-moi ; je sais que vous ne m'aimez pas, et je veux votre amitié. Je ne m'en irai que quand vous me l'aurez donnée.

Regard de ce débat, mais ne pouvant pas entrer à une question et enlever, j'ai répondu que je ne pouvais aimer une personne sans la connaître, et que, ne pouvant pas la connaître, je ne pouvais pas l'aimer.

— Et pourquoi ne pouvez-vous pas me connaître ?

— Parce que je n'en ai pas le temps.

— Vous croyez donc que ce serait bien long ?

— C'est probable. Je ne sais rien du milieu qu'on appelle le monde. Je n'en comprends ni la langue, ni la pantomime, ni le silence.

— Alors vous ne savez ni moi que le monde du monde ?

— N'est-ce pas dans le monde que je vous vois ?

— Pourquoi n'avez-vous jamais voulu me voir en famille ?

— Ma tante a dit vous le dire ; je n'ai pas de talent.

— Vous en trouvez pourtant pour causer avec des gens graves. Il y a ici des moments. Je leur ai demandé s'ils vous connaissent, ils m'ont dit que vous étiez un jeune homme très-bien...

— En thème ?

— En tout.

— Et vous avez voulu vous en assurer ?

— C'est tout être malade. Vous ne m'avez crepus pas capable ?...

— C'est parce que je vous en avais très-capable que mon petit orgueil se refuse à l'admettre.

Eile n'a pu répondre, s'écria Paul, et, reprenant ce jeu d'éventail que je trouve agaçant comme un journal tournant dans une cage, elle s'est écrite tout d'un coup :

— Dites-vous, monsieur, que vous me faites beaucoup de mal ?

Je me suis senti tout effrayé, me demandant si mon pied n'avait pas heurté le sien.

— Vous ne me trompez pas, a-t-elle dit en me faisant rougir. Je suis accablée d'idées glorieuses. On m'a enseigné la bienveillance comme mon vertu sous de la charité chrétienne, et je me trouve, pour la première fois de ma vie, en face d'une personne désignée, véritablement prévenue contre moi. Toute injustice me révèle et me blesse. Je vous rends la coupe de votre attention.

J'ai en vain protesté en termes polis de ma complète indifférence, elle m'a répondu par des exclamations étranges. Ah ! me taise, tu ne m'as jamais dit la vérité sur le compte de ton frère, simple et simple comme je te connais, cette jeune personne a dû te faire souffrir le martyre, car elle est perverse, je finis, je ne puis pas trouver d'autre mot. Il m'est impossible de te continuer cette conversation, elle est encore confus dans un titre comme un rive enlèvement ; mais je suis sûr qu'elle m'a dit que je l'ai mal d'écouter, que ces méfiances d'elle n'étaient que de la jalousie. Et, comme je me défendais d'avoir guéri le moment de sa figure, elle a prétendu que je mensais et que je pouvais bien lui avouer la vérité, vu qu'elle ne s'en offensait pas, sachant, disait-elle, qu'entre personnes de notre âge, l'amitié chez l'homme commençait inévitablement, fatalement, par l'amour pour le femme.

J'ai demandé, ne p-à brutalement peut-être, si cette faiblesse était réciproque.

— Hélas ! non, a-t-elle répondu d'un ton moqueur jusqu'à l'insupportable, que contredisait un regard desiné sans doute à me l'insupporter.

Alors, comprenant que je n'avais pas affaire à une petite fille, mais à une grande coquette, je lui ai dit :

— Mademoiselle Dietrich, vous êtes trop forte pour moi, vous savez qu'une jeune fille pure permette le désir aux hommes sans cesser d'être pure ; c'est sans doute le monde de ce monde qui je ne sau-

mais pas... et que je ne consentirai jamais, car, grâce à vous, je sais que j'y aurais fort déplacé et m'y déplaçais couramment.

Si je n'ai pas dit ces mots-là, j'ai dit quelques choses d'enthousiasme et d'avec cœur pour provoquer l'angoisse de l'aveu où elle croit qu'elle se en vain veut surprendre. Et maintenant, ma tante, dites-vous que c'est là une enfant gâtée un peu coquette ? Je dis, moi, que c'est une femme déjà corrompue et voluptueuse pour un homme qui ne met pas sur ses gardes : elle a cru que j'étais cet homme-là, elle s'est trompée. Je ne le consentirai pas, elle m'était indifférente ; à présent elle pourrait m'interroger encore, je lui répondrais tout franchement qu'elle n'est catipathique.

— C'est pourquoi, mon cher enfant, il ne faut plus s'exposer à être interrogé. Tu vas te retirer, et, quand tu viendras me voir, te souviens trois fois à la petite grille du jardin. Fais l'ouvrage moi-même, et à nous deux nous aurons bien vite à l'ouvrage, s'il se présente. Je sais que Genevieve s'a fait pour moi, je le consens, je sais que toute résistance l'irrite, et que, pour la vaincre, elle est capable de beaucoup d'obstination. Telle qu'elle est, je l'aime, vois-tu ? On ne s'occupe pas d'un enfant devant des années sans s'attacher à lui, quel qu'il soit. Je suis son dévoué et ses qualités. J'ai eu tort de l'aimer chez elle, puisque le résultat est d'augmenter ton dégoût pour elle, et qu'il y a de sa faute dans ce résultat. Je te demande, par affection pour moi, de n'y plus songer et

d'oublier cette absurde sottise comme si tu l'avais vécue. Est-ce que cela te semble difficile?

— Naturellement, ma tante, il me semble que c'est déjà fait.

— Je n'ai pas besoin de te dire que tu dois venir à mon affection pour Christine de ce jamais recourir à personne l'aveugle ridicule de ce soir.

— Je le sais, ma tante, je ne suis ni fat, ni bavaud, et je sais fort bien que le ridicule serait pour moi. Je m'en vais et ne vous reverrai pas de quelques jours, de quelques semaines peut-être : mon père m'emmène en Allemagne pour ses affaires, et ceci arrive fort à propos.

— Pour Christine peut-être, elle aura le temps de se pardonner à elle-même et d'oublier sa faute. Quant à toi, je présume que tu n'as pas besoin de temps pour te remettre d'une si pénible émotion?

— Maman, je vous ennuie, je vous devine; vous m'avez trouvé trop étonné, et au fond cela vous acquiesce... Je ne veux pas vous quitter sans vous rassurer, bien que l'explication soit délicate. Et mon esprit, et mon cœur n'ont été troublés par le langage de mademoiselle Dietrich. Ai-je contredit mon cœur et mon esprit repoussant ce caractère de femme. Il y a plus, mes yeux ne sont pas épris du type de beauté qui est l'expression d'un pareil caractère. En un mot, mademoiselle Dietrich ne me plaît même pas; mais, belle ou non, une femme qui s'attire, même quand c'est pour tromper et nuire, jette le trouble dans les sens d'un homme de mon âge. On peut

ramper la brèche de l'amour sans se laisser incendier, mais on ne brèche la tour des doléa. Cela brèche et fait mal, mais, je sursais, j'ai eu la colère de l'honneur piqué par une gaffe. Voilà tout. Je ne contestais pas un conseil auant; mais se battre contre un tel conseil est si pénible que je ne m'empêchai pas à une nouvelle pique. Je dois respecter la gaffe à cause de vous; je ne puis l'honneur. Cette bataille à coups d'éventail me devait faire la figure d'un sot. Je ne dédaignai pas la reconstruire; mon indignation est grande. Je m'en vais tranquille, comme vous voyez. Dormez tranquille aussi; je vous jure bien que mademoiselle Diotrich ne fera pas le malheur de ma vie, et que dans deux heures, en corrigeant mes épreuves, je ne me tromperai pas d'une virgule.

Je le répète comme un effet; vous vous séparerez.

Quand je rentrai dans la loi, Clotilde dormait avec le marquis de Brionville et paraissait fort pais.

Le lendemain, elle vint me trouver chez moi.

— Sois-tu la nouvelle d'un fait me dis-elle. On a trouvé auant que je fusse couronné de diamants. Tous les hommes m'ont dit que je n'en avais pas encore tant, parce que cela me va si bien; mais toutes les femmes ont hoché parce que j'en avais plus qu'elle, et mes bonnes amies m'ont dit d'un air de tendre sollicitude que j'avais tort, étant une demoiselle, d'afficher un luxe de femme. J'ai répondu ce que j'avais voulu de répondre :

« Je suis majeure d'aujourd'hui, et je ne puis pas encore être de venir jamais me marier. J'ai dit

diamants qui étendent peut-être un voile le jour de mes noces et qui s'embellissent de brillar dans mes anneaux. Au leur donent la robe aujourd'hui, parfois s'est dit, et, s'ils m'embellissent, je les remettrai en prison. Trouvez-vous qu'ils m'embellissent ? »

Cette question m'a fait recueillir des compliments en pleins ; mais de la part de mes bonnes amies c'était de la plus glorieuse. Dès lors j'ai vu que mon triomphe était complet, et mes desirs ne servent pas ma satisfaction.

— Pourais-je, lui dis-je, que vous auriez quelques choses de plus strictes à me raconter.

— Non, ceci est ce qu'il y a eu de plus strictes dans mon universaire.

— Pas mieux moi. Le rendez-vous donné à mon seras est une plaisanterie, je le sais, mais elle est blâmable, et vous m'en voyez fort mécontente.

Césarine n'était pas habituée aux reproches sous cette forme directe, toute la préoccupation de sa vie était de faire à sa tête sans laisser de proteste au même. Elle fut comme stupéfaite et fixa sur moi ses grands yeux bleus sans trouver une parole pour consolider mon amour.

— Ma chère enfant, lui dis-je, ce n'est pas votre situation qui vous parle, je ne le sais plus. Vous voilà maîtresse de vous-même, dévouée de toute contrainte, et, comme vous plus a dû vous dire que désormais je n'accompagne plus d'honneurs pour une éducation terminée, il n'y a plus entre vous et moi que les liens de l'amitié.

— Tu vas me quitter ! s'écria-t-elle en se jetant à genoux devant moi avec un mouvement si spontané et si désolé que j'en fus touché ; mais je compris que ce n'était ni de ces petits drames qu'elle jouait avec conviction, ni si en dix ou quinze jours.

— Je ne compte pas vous quitter pour cela, répondis-je, à moins que...

Ella m'interrompit : Tu me dis tout, tu ne m'échappes plus ! Si tu me dis tout, je n'écoute plus rien, je vais pleurer dans mes chaussons.

— Eh bien ! je ne te quitterai pas, à moins que tu ne m'y forces en te jouant de mes devoirs et de mes affections.

— Comment la pensée pourrait-elle m'en venir !

— Je te l'ai dit, ce n'est pas l'insinuation, ce n'est même pas l'envie qui se plaint de toi, c'est la haine de Paul Gilbert ; ne comprends-tu maintenant ?

— Ah ! mon Dieu ! tes nerfs... Pourquoi ? qu'y a-t-il ? Est-ce que, dans le vrai, je t'aurais rendu amoureux de moi ?

— Tu le voudrais bien, répondis-je, mais de la joie secrète que t'échappait son secret : ce n'est une vengeance de son insubordination ; mais il ne te fera pas goûter ce plaisir des dieux. Il n'est pas et ne sera jamais tyran de toi. Tu as perdu sa peine ; on perd de son prestige en perdant de sa dignité.

— C'est là ce qu'il t'a dit !

— En ce me défendant pas de te le redire.

— L'impression s'écria-t-elle avec un éclat de rire vraiment terrible.

— Oui, oui, repris-je, j'entends fort bien le message, et je le reçois plus que tu ne peux, mon enfant; tu crois m'inspirer tellement adulation que je ne puisse plus voir que les beaux côtés de ton caractère; mais je vois l'homme, et j'aime les hommes. Je t'aime pour tes grandes qualités, mais je vois les grands défauts, je devrais dire le grand défaut, car il n'y en a qu'un; mais il est effroyable...

— L'orgueil n'est-ce pas?

— Oui, et je ne m'endors pas sur le danger. C'est une lutte à mort que tu entreprends contre ce diabolique orgueil que tu crois incapable de résister. Tu te trompes, il résistera. Il a une force que tu n'en as : la supériorité de la modestia.

— Tout le contraire des défauts de l'orgueil! Ah! bien! et j'étais aussi effroyable que tu le dis, tu affirmes que le feu de ma volonté ou me maintenant quelquefois de plus fort que moi, tu me rivais au désir de me punir; mais rassure-toi, Pauline, je ne suis pas le grand personnage de drames ou de romans que tu crois. Je suis une femme brève et sérieuse; j'aime le pour et le contre. La vengeance me plaît bien, mais le pardon me plaît aussi, et, du moment que tu me demandes grâce pour ton roman, je te promets de ne plus le taquiner.

— Je ne te demande pas de grâce, c'est à moi de t'accorder la faveur pour ce méchant jeu qui n'a pas risqué, mais qui voulait réussir, meut à dire mon malheur en faisant celui de l'être que j'aime le mieux au monde. Pour cette faute primitive, lâche par

comptant, je ne te pardonnerai que si tu le repens.

Je n'avais jamais parlé ainsi à Clémence, elle fut brisée par ses sévérités ; je la vis pâlir de chagrin, de honte et de dépit. Elle essaya encore de lutter.

— Voilà des paroles bien dures, dit-elle-avec effort, car ses lèvres tremblaient, et ses paroles étaient comme bégayées ; je ne reçois pas d'ordres, tu le vois, et je me regarde comme dégagée de tout devoir quand on veut m'en faire une loi.

— Je t'en ferai au moins une condition : si tu ne me donnes pas ta parole d'honneur de renoncer à ton méchant dessein, je serai obligé à l'instant même pour n'y rentrer jamais.

Elle fondit en larmes.

— Je vois ce que c'est, s'écria-t-elle ; tu cherches un prétexte pour t'en aller. Tu n'es plus si indifférent ni si tendre pour moi. Tu fais tout ce que tu peux pour m'irriter, afin que je m'oublie, que je te dise une mauvaise parole, et que tu puisses te dire offensé. Eh bien ! voilà tout ce que je te dois :

« Tu es cruelle et tu me brises le cœur. C'est l'ouvrage de M. Paul ; il ne m'a pas compris, il est mon ennemi, il m'a terriblement soupçonné de toi. Il était jaloux de ton affection, il la voulait pour lui seul. Le voilà content, puisqu'il me l'a fait perdre. Alors, puisque c'est ainsi, accepte ma justification et refuse ta satisfaction. Ton Paul n'était pas un jouet pour moi, je voulais sérieusement son amitié. Tout en la lui demandant, je sentais la même délice et tîve, et tendresse, que d'être peut-être de l'amour !

— Toi-même, m'écris-tu, tu mens, et cela est pire que tout!

— Espère quand, répliqua-t-elle en se levant avec une sorte de majesté, me croiras-tu capable de descendre au mensonge? Vous voulez tout savoir : sachez tout! Faisons Paul Gillet, et je vous l'épouserai.

— (Raisonnez!) m'écriai-je; mais bien une autre idée! Avez, ou pas un enfant! ne devenez pas folle pour vous justifier d'être incapable.

— Qu'est-ce que mon idée a donc de si étrange et de si déraisonnable? ne suis-je pas en âge de savoir ce que je pense et ne suis-je pas libre d'aimer qui me plaît? Toi-même, vous allez voir!

Et elle s'élança vers son père, qui venait nous chercher pour nous faire faire le tour du lac.

— Excusez, mon père chéri, lui dit-elle en lui jetant ses bras autour du cou; il ne s'agit pas de me punir, il s'agit de me punir. Y consentez-vous?

— Oui, si tu es quelque chose, répondit-il avec brio.

— Fais-moi quelque chose.

— Ah! le marquis.

— Pas du tout, il n'est pas marquis, celui qui me plaît. Il n'a pas de titre; ça n'est bien égal?

— Parfaitement.

— Et si n'est pas riche, il n'a rien. Ça ne te fait rien non plus?

— Rien du tout; mais alors je le veux pauvre, intelligent, laborieux, homme de mérite réel et sérieux en un mot.



— Il est tout cela.

— J'en ai ?

— Vingt-trois ou vingt-quatre ans.

— C'est trop jeune, c'est un enfant !

Finalement Clarine se répliqua :

— C'est un enfant, répondis-je, et par conséquent on ne peut dire qu'un jeune garçon dont le mirin n'a pas porté ses fruits. Excusez-moi Clarine, elle est folle ce matin. Elle vient d'ingérer le plus innocent, le plus inoffensif et le plus impossible des capteurs. Elle met le comble à sa folie en vous le disant devant moi. C'est un manque d'égards, un manque de respect envers moi, et vous n'en voyez beaucoup plus offensés que vous ne pourriez l'être.

M. Dietrich, stupéfait de la dureté de mon langage, me regardait avec ses beaux yeux pleurants. Il vint à moi, et, me prenant la main :

— Tu devrais de qui il s'agit, me dit-il ; Clarine le connaît donc ?

— Elle lui a parlé hier pour la première fois.

— Alors elle ne peut pas l'aimer ! et lui ?..

— Il me déteste, répondit Clarine.

— Ah ! très-bien, dit M. Dietrich en souriant ; c'est pour cela ! Eh bien ! ma pauvre enfant, lâche de ta haine amère ; mais je t'avertis d'une chose, c'est qu'il faudra répondre, car je ne te laisserai pas imposer à un autre le pontilat dissuade de M. de Roussière. Je me suis épargné hier au bal du vilain de ta situation. Tout le monde se le montre en rougissant ; il passe pour un idiot ; tu passes certainement pour une

raison, et de lui à passer pour une coquette il n'y a qu'un pas.

— Eh bien ! moi-même, je ne passerai pas pour une coquette, j'épouserai celui que je choisirai.

— T'occupes-tu, mademoiselle de Normant ? dit M. Marich.

— Non, monsieur, répondit-je, je m'y oppose formellement, et, si vous en voulez à, ou non de moi-même, je refuse.

— Tu ne peux pas refuser en son nom, puisque'il ne sait rien, s'écria Clarine; tu n'es pas le droit de disposer de son avenir sans le consulter.

— Je ne le consulterai pas, parce qu'il doit ignorer que vous êtes sœur.

— Tu n'as même qu'il me soit coquette ! il pourrait m'adorer, et tu veux qu'il me méprise ! C'est toi, ma Pauline, qui deviens folle. Écoute, papa, j'ai fait une mauvaise action hier, c'est la première de ma vie, il faut que ce soit la dernière. J'ai voulu punir M. Paul de ses dédains pour vous, pour moi particulièrement, je lui ai fait des avances avec l'intention de le dégoûter quand je l'aurais amené à mes pieds. C'est très-mal, je le sais, j'en suis punie ; je me suis battue à la flamme que je voulais éteindre, j'ai voulu l'amener au monde le jour jusqu'à sang, et si je n'épouse pas cet homme-là, je n'aurai plus pitié, je rattrai sœur.

— Tu n'as même pas, tu épouses, tu feras tout ce que tu voudras, excepté de te compromettre ! Voyons, mademoiselle de Normant, pourquoi vous opposez

vous à ce mariage, et l'intention de Clarine devenait sérieuse ! Cela pourrait servir, et quant à moi je ne pense pas qu'elle pût faire un meilleur choix. M. Gihart est jeune, mais je retire mon mot, il n'est point un enfant. Sa libre attitude vis-à-vis de nous, ses lettres que vous m'avez montrées, son courage au travail, l'espèce de stoïcisme qui le distingue, enfin les renseignements très-sérieux et venant de lui-même, sans les chercher, j'ai recueillis hier sur ses compas, voilà bien des considérations, sans parler de sa famille, qui est respectable et distinguée, sans parler d'une chose qui a pourtant un très-grand poids dans mon esprit, sa parenté avec vous, les conseils qu'il a reçus de vous. Pour rebayer aussi nettement que vous venez de le faire, il faut qu'il y ait une raison majeure. Il ne vous plaît peut-être pas de me le dire devant ma fille, vous me le dites, à moi.

— Tout de même, s'écria Clarine en sortant avec impatience.

— Oui, tout de même, reprit M. Dietrich en refermant la porte derrière elle. Avec Clarine, il ne faut jamais couvrir aucune difficulté sous le silence. C'est-à-dire vous d'être accusés d'ambition et de vanité.

— Oui, monseigneur, il y a cela d'évident.

— Vous êtes en-dehors...

— Oh, n'est-ce-dehors de rien dans ce monde. Qui ne connaît mieux pour me disculper de toute prétention, de toute ambition ? Fort peu de gens ; je suis dans une position trop secondaire pour avoir beau-

coup de vraie aile. La femme de mon arveu l'ait beaucoup de jaloux. Et lui ni moi n'accepterons, sans une mortelle souffrance, les commensures malveillantes de votre mépris, et votre mépris, c'est tout Paris, c'est toute la France. Non, non, votre réputation nous est trop chère pour la compromettre ainsi!

— Si votre mépris s'étend si loin, il sera très facile de faire connaître la vérité, et alors alors qu'elle est déjà connue. Aucune des nombreuses personnes qui vous ont vu ici n'élèvera la moindre doute sur la noblesse de votre caractère. Quant à M. Paul, il était des jaloux certainement, mais qui n'en feraient pas en épousant Géralde? Si l'on s'arrête à cette critique, on se rendra à se priver de toute puissance, de tout succès, de tout bonheur. Voilà donc, selon moi, un obstacle chimérique qu'il nous faudrait mettre sous ses pieds. Donnez-moi les autres motifs de votre épouvante.

— Il n'y en a plus qu'un, mais vous en reconnaîtrez la gravité. Le caractère de votre fille et celui de mon arveu sont incompatibles. Géralde n'a qu'une pensée : faire que tout lui obéisse. Paul n'en a qu'une aussi : ne céder à personne.

— Cela est grave en effet; mais qui sait si en contrainte ne faisait pas le bonheur de l'un et de l'autre? Géralde méprise par l'amour, Paul respecte son mari et l'acceptant pour son égal, résisterait dans le mal, et ne serait effrayé plus par l'abus de son

A.

indépendance. Paul, séduit par le bonheur, apprendrait à obéir à la tendresse et à y croire.

— En supposant que ce résultat pût jamais être obtenu, que de notes entre eux, que de dédicaments, que de catastrophes peut-être ! Non, monsieur Harville, n'essayons pas de rapprocher ces deux extrêmes. Agis pour pour votre enfant comme j'aurais pour pour la mien. Les grandes tentatives peuvent être bonnes dans les cas désespérés ; mais toi vous n'avez affaire qu'à une humble querrelle. Il y a son honneur, et j'en suis sûr, et à Claude d'épouser Paul, elle se serait élevée de rien. C'est devant mes reproches que, se sentant coupable, elle a imaginé cette pauvre suite pour se justifier. Dans une heure, aller lui dire que vous ne consentez pas plus que moi ; vous la consolerez, j'en réponds, d'une grande perplexité.

— Ce que vous dites là est fort probable ; je le verrai bientôt. Laissez-moi le temps de m'effrayer de son coup de tête. Je suis en tout de votre avis, mademoiselle de Harcourt, excepté en ce qui touche votre frère. S'il n'y avait pas d'autre obstacle, je travaillerais à la réconciliation. Je suis l'homme de mes principes, je trouve déplorable et noble d'illier la pauvreté à la richesse quand cette pauvreté est digne l'estime et du respect ; je tiens donc la pauvreté pour une vertu de premier ordre de M. Paul Gilbert. Sachant qu'en Harville à venir chez moi je m'étais dit qu'il pourrait bien contraindre à une fille, et que je ne m'en étais point alarmé.

Quand H. Dietrich m'est quitté, je me sentais bouleversée et étouffée d'indolence et de scrupules. Avais-je en effet le droit de fermer à Paul sa venue si brillante, sans fortune tellement incertaine ? Ma tendresse de mère représentait le danger, je me trouvais ainsi crue à l'encre lui que lui-même. Cet instant, dont la stérilité me causait tant de souci, je pourrais en faire un bonnet blanc, puisant, comme peut-être ; car qui sait si malheureux Dietrich ne savait pas goûter de son orgueil par le miracle de l'absence ? L'âme toute tremblante, comme une personne qui verrait un paradis terrestre de l'autre côté d'un précipice, et qui n'aurait besoin que d'un instant de courage pour le franchir.

Je ne vois Charles qu'à l'heure du dîner. Je le trouve aussi tranquille et aussi aimable que si rien de grave ne se fût passé entre nous. H. Dietrich disait à je ne suis plus qu'une ombre. Charles tapait amicalement la tête Hélène au-dessus de la tête de sa robe et le visage de ses cheveux ; mais, quand nous passions au salon, elle cessa tout à coup de rire, et, m'entraînant à l'écart :

— Il paraît, me dit-elle, que si mon père et toi ne voulez accorder la moindre attention à mon sentiment, et que vous ne me permettez plus de faire un choix. Papa a été fort doux, mais tout-à-coup au fond. C'est difficile pour moi qu'il cède tout d'un coup quand il me paraît décidé. Il n'a pas pu se cacher qu'il me demandait tout bonnement de prendre le temps de la réflexion. Quant à toi, ma chérie, ce

aura à lui de te faire récapituler les sentences. Je l'en chargeai.

— Et, dans tout cela vous disposez, lui et toi, de la valetaille de mon royaume ?

— Ton royaume, c'est à moi de lui donner confiance. C'est un travail infatigablement que je me réserve; mais il m'est évident, et ce n'est va me servir à convaincre mon père et lui de sérieux de ma résolution.

— Comment m'a-tu que mon royaume est évident ?

Parce que j'ai pris mes informations. Il m'a paru ce matin joindre Leloup. Mais, j'ai résolu de mettre à profit cette journée pour me débarrasser une bonne fois des espérances de M. de Kivonville.

— Tu lui es encore fidèle ?

— Non, je lui ai fait dire par Dubois, son valet de chambre, qui m'apportait un bouquet de sa part, de venir ce soir prendre une tasse de thé avec nous, de très-bonne heure parce que je suis encore fatiguée de lui et veux me coucher avec les poules. Il sera lui dans un instant. Alors, on sera au jardin, le soir.

— C'est donc pour dire seule avec lui que tu m'as dit hier matin aujourd'hui avec ta tante et moi ?

— C'est pour cela. Garde-toi en voiture ! Regarde si c'est bien lui; je ne veux recevoir que lui.

— Faut-il vous laisser insensible ?

— Non certes ! Je ne l'ai jamais aimé que je mehe au tête-à-tête. Ma tante avec lui-même, je l'ai aimé. Toi, je te parle de moi.

— J'ai fort aimé en contraindre de te laisser porter

mais le poids de tes ingratitudes et de tes caprices.

— Alors tu me comprends !

Où s'enquête le marquis. Je pris mon ouvrage et je restai.

— Parlez basois de vous parler, lui dit Charles, Hier on lui vous avez fait quelques égards. Le savez-vous ?

— Je le sais, et puisque je ne m'en plains pas...

— Je ne dois pas vous plaindre ? mais non, je me plains du rôle de souverain absolu que vous me faites jouer. Il faut porter remède à cet état de choses qui lézarde mon père et qui m'afflige.

— Le remède serait bien simple.

— Oui, ce serait de vous épier comme d'habitude ; mais puisque cela ne se peut pas !

— Vous ne m'aimiez pas plus que le premier jour ?

— Si fait, je vous aime d'un amour bon et légal et amical ; mais je ne veux pas être votre femme. Vous savez cela, je vous l'ai dit cent fois.

— Vous avez toujours ajourné un mot que vous refusez aujourd'hui. Vous dites : Je ne vous pas encore ma mariée.

— Bien, selon vous, je vous ai laissé des espérances !

— Fort peu, fin coquette ; mais vous ne m'avez pas défendu d'espérer.

— Je vous le défends aujourd'hui.

— C'est un peu tard.

— Pourquoi ? quelle m'arrive m'avez-vous dit ?

— Celui de mon amour-propre. J'ai consenti à pro-

mettre sous tous les regards mon dévouement pour vous et à me conduire en homme qui n'attend pas de récompense; votre amitié me faisait trouver ce rôle très-bien, voilà qu'il vous paraît difficile. C'est votre droit; mais quel remède m'apportez-vous?

— Il faut s'être plus amoureux de moi et dire à tout le monde que vous ne l'avez jamais été, de vous adresser à la laïe croire. Je dirai que, dès le principe, nous étions convenus de ne pas gâter l'amitié par l'amour, que c'est moi qui vous ai retenu dans une intimité, et, si l'on vous raille devant moi, je répondrai avec tant d'énergie que ma parole aura de l'autorité.

— Je sais que vous êtes capable de tout ce qui est impossible; mais je ne crois pas du tout à la sillerie. Il n'y a de susceptible que l'homme vaniteux. Je n'ai pas de vanité. Le jour où le petit bleuvellet dont je suis l'objet deviendrait amicalement effronté, je saurais fort bien faire taire les mauvais plaisants. Ne jetez donc aucun voile sur ma découverte; je l'accepte en galant homme qui n'a rien à se reprocher et qui ne veut pas mentir.

— Alors, mon ami, il faut cesser de nous voir, car, moi, je n'accepte pas la réputation de coquette délicate.

— Vous ne pourriez jamais l'être. Toute femme qui s'estime d'homme mais en élever son amant est condamnée à cette réputation. Qu'est-ce que cela vous fait? Prenez-en votre part, comme je prends le soin de passer pour une victime.

— Vous prenez le beau rôle, mon très-cher; je refuse le mariage.

— Et quel est-il si mauvais? Une femme de votre beauté et de votre mérite a le droit de se montrer difficile et d'accepter les hommages.

— Vous voulez que je me pose en femme sans cœur?

— Oh vous savez, ne vous rendez d'autant plus, c'est le loi du monde et du Espagnol. Prenez l'habitude qui convient à une personne qui veut garder à tout prix son indépendance sans se condamner à la solitude.

— Vous me donnez de mauvais conseils. Je vois que vous m'aimiez en dépit de la coquetterie; vous m'êtes agréable, mon bel homme aimé. Vous n'êtes pas de ceux de jalousie, étiez le mieux traité de mes serviteurs. Vous voyez que cela continue, et vous vous arrangez de tout ce qui désigne de moi les gens qui demandent à une femme d'être, avant tout, sincère et honnête.

— Je commence à voir clair dans vos polémothèses. Vous voulez vous marier?

— Qui m'en empêcherait?

— Ce ne serait pas moi, je n'ai pas de droits à faire valoir.

— Vous le reconnaissez?

— Je suis femme d'honneur.

— Eh bien! touché-ils, vous êtes un excellent ami.

Le marquis de Bréville baissa la main de Clémentine

avec un respect dont la tranquille abnégation me frappa. Je ne le croiais pas si humble, et, tout en ayant la figure penchée vers son *truchement*, je le regardais de côté avec attention.

— Donc, reprit-il après un moment de silence, vous allez faire un choia ?

— Vous ai-je dit cela ?

— Il me semble. Pourquoi ne le dites-vous pas, puisque je suis et reste votre ami ?

— Au fait, ... si cela était, pourquoi ne vous le dirais-je pas ?

— Dites-le et ne craignez rien, dis-je l'air d'un homme qui ne se sentait la cervelle ?

— Non, certes, vous m'en direz bien qu'il n'y a pas de quoi.

— Si fait, il y aurait de quoi ! mais on est philosophe ou on ne l'est pas. Voyons, dites-moi quel vous en est choia.

Je crus devoir compléter Clotilde de connaître une imprudence, et m'écriant en marque :

— Elle ne pourrait pas vous le dire, elle n'en sait rien.

— C'est vrai, reprit Clotilde, que ma figure inquiète aurait du danger, je ne le sais pas encore.

M. de Rivendun me parut fort accablé. Il connaissait les tentatives de Clotilde et me les prenait plus au sérieux. Il consentit à dire de son triéculisme et à n'y rien voir de novel pour lui, car, de tous ceux qui étaient cette nuit si gâtés, il était le plus indolgent et le plus heureux de lui épargner tout déplaisir.

— Mais dans tout cela, vous ne concluez pas. Il faut pourtant que nous connaissons de quel côté, ou que vous cessiez de m'insulter.

— Permettez-moi de vous voir et ne vous inquiétez pas de ces paroles déçues. Je le surmonterai, ou je serai si j'ai vous le rendre impossible.

Clarissa commençait à trouver le marquis trop facile. S'il est personnel son rôle, il ne l'est pas mieux joué. Le vie qu'elle en était surprise et piquée, et que, pour un peu, elle l'aurait mené à elle par quelques paroles sans de séduction. Elle s'était préparée à une scène de colère ou de chagrin, elle trouvait un véritable homme du monde dans le son chevaleresque et délicat du mot, il lui semblait qu'elle était vaincue du moment qu'il ne l'était pas.

— Retire-toi maintenant, lui dis-je à la débâcle, je me charge de savoir ce qu'il pense.

Elle se retira en effet, se disait fatiguée et servait le maître de son maître avec froideur.

— Je vous demande la permission de rester encore un instant, me dit M. de Rosenfeldt dit que vous êtes seule. Il faut que vous me donniez le nom de l'homme mortel...

— Il n'y a pas d'homme mortel, répondis-je. M. Dietrich a eu cette réputation à sa fille la situation et son mariage nous plait; elle a dit qu'elle se marierait pour en finir...

— Avec qui ? avec moi ?

— Non, avec l'empereur de la Chine ; ce qu'elle a dit n'est pas plus sérieux que cela.

— Vous voulez me séduire, mademoiselle de Vermon, ou vous ne savez pas la vérité. Mademoiselle Dretsch aime quelqu'un.

— Qui donc soupçonnez-vous ?

— Je ne sais pas qui, mais je le sens. Elle a disparu de lui un quart d'heure après avoir rendu un billet à Hartman, son homme de confiance. Je l'ai suivie, cherché, perdu. Je l'ai retrouvée sortant d'un passage mystérieux. Elle m'a pris vivement le bras en m'ordonnant de la laisser danser. Je n'ai pu voir la personne qu'elle laissait derrière elle, ce qu'elle voulait de secretisme; mais elle avait bien ri et caillé mon inquiétude, elle était la petite elle-même.

— Avez-vous quelqu'un en vue dans vos suppositions ?

— J'ai tout le monde. Il n'est pas un homme parmi tous ceux qu'en reçoit ici qui ne soit digne d'elle.

— Vous me parlez d'un tel qui n'est point jaloux de celui qui vous avait possédée ?

— Absolument, moi ! je ne le suis pas longtemps, car celui qu'elle voudra épouser...

— Eh bien ! quoi ?

— Eh bien ! quoi ? Je le sens, perdus !

— Que dites-vous là ?

— Je dis ce que je pense et ce que je sens.

— Vous parlez sérieusement ?

— Vous le voyez bien, dit-il en passant son mouchoir avec un mouvement brusque sur ses traits baignés de sang.

En telle figure d'homme n'avait pas un pli malin.

mais ses livres étaient jolis et comme violacés,
le feu les effraya.

— Comment, toi dis-je, vous êtes violacés à ce
point, vous que je croyais si glorieux !

— Je suis glorieux de vous l'avoir dit, par réflexion ;
mais dans le centre,.... je vous l'avais bien dit, je ne
m'appartiens plus.

— Vous réfléchissez, alors !

— Non, pas avant de m'être vengé, cela ne me
paraît pas possible.

— Vous êtes capable d'une colère de plusieurs
jours !

— De plusieurs semaines, de plusieurs mois per-
sée.

— Alors c'est de la haine que vous nourrissez en
vous sans la combattre ! Et vous vous vanter tout à
l'heure d'être philosophe !

— Tout à l'heure je mentais, vous mentez, made-
moiselle Dietrich mentant aussi. Vous étiez dans la
convulsion, dans le sursaut-rire ; à présent vous voici
dans la mesure, dans la vérité. Elle est éprise d'un
autre homme que moi, sans se rendre de moi ni de
rien au monde. Vous me cachiez son nom par pré-
dence, mais vous comprenez fort bien mon ressen-
timent, et moi je vous montre de ma poitrine à vos
carreaux des faits de sang humain. Ce qu'il y a de
mensonge dans l'homme, dans l'animal, si vous voulez,
prend le dessus et réduit à rien les belles maximes,
les beaux sentiments de l'homme civilisé. Oui, c'est
comme cela ! tout ce que vous pourriez dire dans la

langue de la civilisation n'arrive plus à mon esprit
C'est inutile. Il y a trois ans que j'étais malade de la
Dietrich ; j'ai essayé, pour l'oublier, d'en aimer une
autre ; cette autre, je la lui ai sacrifiée, et c'est de la
très-mauvaise action, car j'avais aimé une fille pure,
désintéressée, une fille plus belle que Césarine et
meilleure. Je ne la regrette pas, puisque je n'aurais
pu m'attacher à elle ; mais je sens ma haine d'autant
plus qu'il ne m'a pas été permis de la réparer. Une
petite fortune en billets de banque que j'envoyai
à ma victime m'a été renvoyée à l'instant même avec
mépris. Elle est retournée chez ses parents, et, quand
je l'y ai cherchée, elle avait disparu, m'en que, depuis
deux ans, j'ai pu retrouver sa trace. Je l'ai cherchée
jusqu'à la merque, malgré d'immenses frais, comme
me voilà maintenant en subissant l'expiation de mon
crime, car c'est à présent que je la comprends et
que j'en sens le remède. Attaché aux pas de Cé-
sarine et poursuivant la chimère, je m'écartais sur
la route... On me brisa, me voilà pauvre, honteux,
furieux contre moi ! Je revais le spectacle de ma vic-
time. Il n'y a rien d'autre au fond de l'eau où le
pauvre cadavre gît peut-être. Puisse elle ! tu es
vengeur, va ! mais je te vengerais encore plus, Cé-
sarine n'appartient à personne. Ses vœux de bonheur
s'évanouissent en fumée ! Je tuerai quiconque ap-
prochera d'elle !

— Vous voulez jouer votre vie pour un dépit
d'amour ?

— Je ne jouais pas ma vie, je tuerai, l'assassin-

rei, c'est le fait, plutôt que de laisser déchoquer ses peuples!

— Et après?...

— Après, ... Je n'attendrai pas qu'on me tienne devant les tribunaux, je ferai justice de moi-même.

En parlant ainsi, le marquis, pâle et les yeux remplis d'anxieux soucis, avait pris son chapeau; je n'ai forcé en rien de le retenir.

— Où allez-vous? lui dis-je, vous ne pouvez vous en prendre à personne.

— Je vais, répondit-il, me constituer l'espion et le geôlier de Césarine. Elle ne fera plus un pas, elle n'écrira plus un mot que je ne le sache!

Et il sortit, me repoussant presque de force.

Je courus chez Christine, qui était déjà couchée et à moitié endormie. Elle avait le sommeil prompt et calme des personnes dont la conscience est parfaitement pure ou complètement ravie. Je lui racontai ce qui venait de se passer; elle m'écouta presque en souriant.

— Allons, dit-elle, je lui rends mon estime, à ce pauvre Armand! Je ne croiais pas avoir affaire à un amour si égoïste. Cette fureur me paraît mieux que ce plat courtois. Je commence à croire qu'il mériterait vraiment mon amour!

— Et peut-être son amour?

— Qu'importe! dit-elle en bâillant; peut-être! Allons! j'essayerai d'oublier ton seron, écrite donc vite un mot pour que le marquis ne se tue pas cette nuit. Dis-lui que je n'ai rien rêvé de toi!

Finalement, après avoir vu Paul, que l'histoire à M. de Bironville en lui juraient que Charles n'était pas mort, et dit que M. Bironville lui avait, je le supplie de ne plus jamais songer à son retour pour en faire son profit.

M. de Bironville ne reparut qu'un bout de lui. Il m'écrivit qu'il n'avait pas cru à ses paroles, qu'il avait exploré silencieusement Charles, et que, n'ayant rien découvert, il revenait pour l'observer de près.

Charles lui fit bon accueil, et sans prendre aucun engagement, sans entrer dans aucune explication directe, elle lui laissa entendre qu'elle l'avait accablé à ses dépens ; mais bientôt elle se vit comme prise dans un réseau de défiance et de jalousie. La tourmente commençait à traverser ses paroles, épluchait tous ses gestes, cherchait à lire dans tous ses regards. Cette pensée redoublait dans elle l'avait jusqu'ici empêché, qu'elle avait peut-être désiré d'inspirer, lui servir une glose, une allusion, un supplice. Elle s'en plaignait avec amertume déclarant qu'elle n'avait jamais vu de pareil. M. de Bironville se le tint pour dit et ne reparut plus, ni à l'hôtel Bironville, ni dans les autres maisons où il n'eût pu rencontrer Charles.

Charles s'ennuya.

— C'est dommage, me dit-elle un jour, comme on s'habitue aux gens ! Je m'étais figuré que ce bon Bironville faisait partie de ma maison, de mon mobilier, de ma toilette, que je pourrais être charmée, bête, méchante, folle, effrayée avec eux, avec

qu'il s'en était plus que s'en devraient les glaces de mon boudoir. Il avait un regard pénétré dans le voisinement qui m'était agréable et qui me manquait. Quelle idée a-t-il eue de se transformer en Othello, du soir au lendemain ? Je l'ai vu un peu en cavalerie serrée, je ne l'ai vu plus du tout en tenue de soldat.

— Othello-là, lui dis-je, ne fais pas son malheur, puisque tu ne veux pas faire son bonheur. Laisse passer le temps, puisque le célibat ne te gêne pas, et puis tu choisiras parmi tes nombreux aspirants celui qui peut t'inspirer un attachement durable.

— Qui veux-tu que je choisisse, puisque ce capitaine veut tout l'objet de mon choix ou se faire tout par lui ? Voilà que ce choix doit absolument attendre avant d'homme ! Est-ce une perspective réjouissante ?

— Espérons que cette faveur du marquis passera, si elle n'est déjà passée. Elle était trop violente pour durer.

— Qui sait si ce pauvre homme du monde n'est pas tout simplement un affreux, arrogant ? Et quand on pense qu'il n'est peut-être pas le seul qui cache des poisons brutales sous les dehors d'un sage ! Je ne suis plus à qui me fier, moi ! Je me crevais péniblement, je suis peut-être le dupe de tous les beaux discours qu'on me fait et de toutes les belles manières qu'on m'a données.

— Et tu veux que je te le dise, après-je, décidée

à ne plus la séduire, je ne te crois pas plus fin que du tout.

— Vraiment! pourquoi?

— Parce que tu es trop occupé de toi-même pour bien examiner les autres. Tu es une grande femme pour saisir les endroits faibles de leur amour; mais les endroits forts, tu ne veux jamais supposer qu'ils existent. Tu aperçois un défaut, une faiblesse; tu y glisses le lame du poignard, mais elle y reste prise, et tes armes se brisent dans ta main. Voilà ce qui est arrivé avec M. de Rivaroles.

— Et ce qui m'attristait peut-être avec tous les autres! Il se peut que tu aies raison et que je sois trop personnelle pour dire forte. Je tâcherai de me modifier.

— Pourquoi donc toujours chercher la force, quand la douceur serait plus puissante?

— Est-ce que je n'ai pas le douceur? Je crois en avoir toutes les qualités!

— Tu es toutes les apparences, toutes charmes; mais ce n'est pour toi qu'un moyen comme la beauté, ton intelligence et tous tes dons naturels. Au fond, ton cœur est froid et ton caractère dur.

— Comme tu m'arranges, ce matin! Faut-il que je sois habituée à tes diatribes! Eh bien! dis-moi, maintenant; crois-tu que je pourrais devenir tendre, si je le voulais?

— Non, il est trop tard.

— Tu n'aimais pas qu'un sentiment nouveau, la-

comme, l'homme par exemple, pût éveiller des instincts qui dorment dans son cœur ?

— Non, ils se ferment plutôt plus vite. Tu n'es pas fille naturelle, tu n'es jamais née ni tes sœurs, ni tes parents.

— Je ne suis pas avec femme selon toi ?

— Ni avec homme non plus.

— Eh bien ! dit-elle en se levant avec hauteur, je tiens à d'être femme tout à fait. Je vais mener la vie de garçon, d'homme, crever des chevaux, m'intéresser aux sciences et à la politique, traiter les hommes comme des camarades, les femmes comme des enfants, ne pas me soucier de relever la gloire de mon sexe, être de tout, me faire remarquer, ne m'intéresser à rien et à personne. Voilà les hommes de mon temps ; je veux savoir si leur stupidité les rend heureux !

Elle monta, demanda son cheval, et, malgré ses représentations, s'en alla pénétrer au bois, avec les pous de tout l'air, escortée d'un domestique trapéziste, le fameux Burtand, et d'un groom par sang. C'était la première fois qu'elle sortait ainsi sans son père ou sans moi. Il est vrai de dire que, ne montant pas à cheval, je ne pouvais l'accompagner qu'en voiture, et que, M. Dabich ayant récemment le temps d'être son cavalier, elle ne pouvait guère se livrer à son amusement favori. Elle nous avait annoncé plus d'une fois qu'un jour ou un jour elle prétendait jouer de sa liberté comme une jeune fille anglaise ou américaine. Nous espérions qu'elle ne se hasardât pas

trop vite. Elle voulait se bécoter, elle se languir, et de ce jour elle sortit seule dans sa voiture, et rendit des visites sans se faire accompagner par personne. Cette excentricité ne déplaît point, bien qu'on la blâmât. Elle lutta avec tant de force et de résolution qu'elle triompha des doutes et des craintes des personnes les plus sévères. Le trouble qu'elle ne prit l'habitude d'aller seule à pied par les rues. Elle s'en abîma et se soumit, protégée par ses gens, par son grand air, par son luxe de bon goût et ce caractère déjà diabolique, elle se courait de risques que si elle eût souhaité d'un courir, ce qui était impossible à supposer.

Cette liberté perfide, à laquelle son père s'est opposée dans la situation d'esprit où il la voyait, l'aurait d'abord comme un vin nouveau et lui fit oublier son caprice pour son nerf; elle l'éloigna même tout à fait de la pensée du mariage.

Paul revint d'Allemagne, et ses perpétuelles révisions avec lui. Je ne voulais pas qu'il revît jamais Célestine; mais comment lui dire de ne plus venir à l'hôtel Mayeux sans lui avouer que je craignais une entreprise plus sérieuse que la première contre son regard? Comme semblait guérie, mais à quel pouvoir ne se fier avec elle? Et, si, à mon insu, elle lui tendait le piège du mariage, ne courrais-je pas bientôt au point d'y tomber, ne fût-ce que quelques jours, sans le souffrir toute sa vie d'une si terrible déception?

Je me décidai à lui dire tout le vicié, et je demandai sa visite en allant la trouver à son bureau. Il avait un cabinet de travail chez son défunt; j'y étais

à sept heures du matin, sachant bien qu'à peine arrivé à Paris, il courrait à sa baguette au lieu de se coucher. Quand je lui eus exposé mes craintes, sans toutefois lui parler des menaces de M. de Rivaulière, qu'il eût peut-être voulu braver, il me rassura qu'il n'y avait rien.

— Je n'ai pas le projet de mariage, me dit-il, et, de toutes les obligations que mademoiselle Dietrich pourrait faire retomber devant moi, celle-ci serait la plus inutile. Épouser une femme légère, moi ! Donner mon temps, ma vie, mon argent, mon cœur et mon honneur à garder à une fille sans principes et sans âme, qui joue son existence à pile ou face ! Ne craignez rien, ma tante, elle m'est antipathique, votre merveilleuse tante ; je vous l'ai dit et je vous le répète. Je ferai donc violence à mon inclination pour partager sa fortune ! Je croyais que toute ma vie passerait en démentant à cette supposition.

— Oui, mon enfant, oui, certes ! ce n'est pas son amitié que j'ai pu craindre, mais quelques vertiges de l'imagination ou des sens.

— Rassurez-vous, ma tante, j'ai une maîtresse plus jeune et plus belle que mademoiselle Dietrich.

— Que me dis-tu là ? tu es une maîtresse, toi !

— Eh bien dans ! cela vous surprend ?

— Tu ne me l'as jamais dit !

— Vous ne me l'avez jamais demandé.

— Je n'aurais pas osé ; il y a une pudeur, même entre une tante et son fils.

— Alors j'aurais mieux fait de ne pas vous le dire, n'en parlons plus.

— Et toi, je suis bien sûr de le savoir. Ton grand prestige pour Charles vient de ce qu'elle t'attribue le parent des anges.

— Dis-moi que je s'en fais plus.

— Mais où prends-tu le temps d'avoir une maison ?

— C'est parce que je lui donne tout le temps dont je peux disposer que j'en ai une dans le monde et en perd pas une minute en dehors de mon travail ou de mes affections.

— À la bonne heure ! es-tu heureux ?

— Très-heureux, ma tante.

— Et t'es bien ?

— Non, pas bien, mais beaucoup.

— C'est-à-dire qu'elle ne te rend pas heureux ?

— Vous voulez tout savoir ?

— Et ! non ! Non, oui, puisque je suis un peu.

— Eh bien !... dis-moi, ma tante :

Il y a deux ans, deux ans et quelques mois, je me rendais de la part de mon patron chez un autre éditeur, qui demeure en tête à la campagne, sur les bords de la Seine. Après la station du chemin de fer, il y avait un bout de chemin à faire à pied, le long de la rivière, sous les arbres. En approchant d'un massif plus dense, qui fait une pointe dans l'eau, je vis une femme qui se baignait. Je la regardai, je la regardai à une petite maison fort pauvre, la première que je trouvai. Je fus surpris par une espèce de paysanne qui fit de grands cris en reconnaissant sa fille.

— Ah ! la malheureuse enfant, disais-elle, elle a voulu pleurer ! j'étais sûre qu'elle mourait comme ça !

— Mais elle n'est pas morte, lui dis-je, soignez-la, réchauffez-la bien, elle ; je cours chercher un médecin. Où se trouvait-je en ce moment ?

— Là, me dis-elle en me montrant une maison blanche en face de la cheminée, mais de l'autre côté de la rivière ; allez dans le premier bateau venu, en vous passant.

Je courus aux bateaux, passai, dedans et autour. Les bateaux sont enfilés et enfilés. J'étais déjà mouillé. Je jetai mon paletot, qui m'était emparé ; je traversai à la nage un bras de rivière qui n'est pas large. J'arrivai chez le médecin, il m'attendait. Je demandai qu'on m'en indiquât un autre. On me montra le village derrière moi ; je me rejetai à la rivière. Je revins à la maison de la Manchicouze, car la mère de ma sœur était blanchisseuse ; je voulais savoir s'il était temps encore d'appeler le médecin. J'y rencontrai précisément celui que j'avais été chercher, et qui, ne trouvant à passer par là, avait été forcé d'entrer.

— La pauvre fille en sera guérie pour un labe d'or, me dit-il, éternellement en chape. Vous l'avez mise à temps ; c'est une bonne chance, maintenant, quand le diable vient au visage ; mais il ne faut pas en être victime, on se fait dommage. Vous êtes mouillé complètement, et il ne fait pas chaud ; allez chez moi bien vite perché que je surveillerai encore un peu la malade.

Il me fit monter bon gré mal gré dans ses carterelles, et donna l'ordre à son domestique de passer le pont, qui n'était pas bien loin, et de me conduire brida sèches à sa maison pour me faire changer d'habits. En cinq minutes, nous étions rendus. La femme du docteur, mise en courant en deux mots par le domestique, qui retourna attendre son maître, me fit entrer dans sa cuisine, où brûlait un bon feu; la servante m'apparut la robe de chambre, la perruque du matin, les pantofoles de son maître et un bol de vin chaud. Je n'ai jamais été si bien servi.

Faisant à peine notice de la défrayée du docteur qu'il arriva pour me dire que ma tépale se portait bien et pour me signifier que je ne sortirais pas de chez lui avant d'avoir dit, pendant que mes habits sécheraient. Mais tous ces détails sont inutiles. J'étais chez des gens excellents qui me récompensèrent amplement sur le compte de Marguerite; c'est le nom de la jeune fille qui avait voulu se suicider.

Elle avait seize ans. Elle était née dans cette maisonnette où je l'avais élevée et où elle avait partagé les travaux pénibles de sa mère, tout en apprenant d'une voisine un travail plus délicat qu'elle faisait à la veillée. Elle était laide comme une de ces filles de dentelles. C'était une bonne et douce fille, laborieuse et nullement coquette; mais elle avait le malheur d'être admirablement belle et d'attirer les regards. Sa mère l'envoyait porter l'ouvrage aux pratiques dans le village et les environs, elle avait

rencontré, l'amie précédente, lui lui disaient qu'il était dans la campagne et qu'il revenait à son tour depuis plusieurs jours. Il lui parla, il la pressa, elle le suivit.

— Il lui vint dire, — c'est le docteur qui parla, — qu'elle était fort malade par sa mère, qui lui avait rendu des soins et qui s'était penchée sur elle, mais qui jeta les hauts cris quand l'enfant disparut sans avoir été l'objet d'un contrat passé à son profit.

« Au bout de deux mois environ, l'été même, qui avait amené Marguerite à Paris en ses années, on ne vit plus, parut pour aller se marier dans sa province, abandonnant la pauvre fille après lui avoir offert de l'argent qu'elle refusa. Elle revint chez sa mère, qui lui eut pardonné et elle lui eut rapporté quelques fortunes, et que l'incapacité d'élégance et de coupe ne permettait qu'elle n'eût rien accompli.

« — Depuis cette triste aventure, — c'est toujours le docteur qui parla, — Marguerite s'est rendue sage, ment et vertueusement, travaillant avec courage, subissant les reproches et les humiliations avec douceur; une femme s'en pose en amie et lui a donné de l'ouvrage. Moi, j'ai eu à la soigner, car la chagrin l'avait rendue très-malade. Heureusement pour elle, elle n'était pas accablée, — malheureusement cependant, car elle ne fut attachée à la vie pour servir son maître. Depuis quelques années, elle était plus à plaindre que jamais, sa mère voulait qu'elle se mariait avec un vicar d'abbaye que je connais bien, mais que

Je ne souffrirai pas : c'est mon plus riche héritage, et il passe pour un grand philtre thérapeutique. Cette persécution est devenue si insupportable que Marguerite a perdu la tête et a voulu se tuer aujourd'hui pour échapper au mauvais destin qui la poursuit. Je ne sais pas si vous lui avez rendu service en la sauvant, mais vous avez fait votre devoir, et ce socrate vous aura servi une bonne sentence qui est d'être honnête, si elle est en une bonne mère.

« — Ne lui couvrez-vous pas votre malice, docteur, ou ne trouverez-vous pas à la placer quelque part ?

« — J'y ai fait tout possible ; mais ce malin ne veut pas qu'on lui arrache sa proie. Sa position dans le pays ne me permet pas d'espérer un entièrement de secours.

« — Alors que deviendra-t-elle, la malheureuse ?

« — Elle se perdra, ou elle se tuera.

Telle fut la conclusion du docteur. Il était bon, mais il avait affaire à tant de démons et de malices qu'il ne pouvait que se résigner à voir faillir, souffrir ou mourir.

Le lendemain, je retrouvai voir Marguerite avec un projet arrêté ; je la trouvai seule, encore pâle et faible. Sa mère était en courses pour servir ses pratiques. La pauvre fille pleurait ses maux. Je voulais lui faire promettre pour ma récompense qu'elle recommencerait sa vie. Elle baissa la tête en sanglotant et ne répondit pas.

— Je sais votre situation, lui dis-je, je sais votre insupportable position. Je vous plains, je vous estime et

je veux vous sauver ; mais je ne suis pas riche et ne puis vous offrir qu'une condition déplorable. Je connais une très-bonne ouvrière, douce et dévouée, d'un certain âge ; je vous placeai chez elle, et, pour une modeste pension que je lui servirai, elle vous logera et vous nourrira jusqu'à ce que vous puissiez subsister de votre travail. Voulez-vous accepter ?

Ella refuse. Je crus qu'elle s'était décidée à céder aux infâmes exigences de sa mère ; mais je me trompais. Elle croyait que je voulais faire d'elle une malheureuse.

« — Si j'allais avec vous, me dit-elle, vous ne m'épouseriez pas !

« — Non certainement, répondis-je. Je ne compte pas me marier.

« — Jamais !

« — Pas avant dix ou douze ans. Je n'aurais pas le moyen d'élever une famille.

« — Mais si vous trouviez une femme riche ?

« — Je ne la trouverai pas.

« — Qui sait ?

« — Si je la trouvais, il faudrait qu'elle attendît pour m'épouser que je fusse riche moi-même. Je ne veux rien devoir à personne.

« — Et qu'est-ce que je serais pour vous, si vous m'épousiez ?

« — Rien.

« — Toutent, rien ? Vous n'exigerez pas de reconnaissance ?

« — Par la molendin, je ne suis pas amoureux de vous, toute belle que vous êtes. Je n'ai pas le temps d'avoir une passion, et, s'il faut vous l'avoir dire, je ne me sens capable de passion que pour une femme dont je serais le premier amour. N'espérez de votre bonté pour mon plaisir, dans la situation où je vous rencontre, me semblerait une lâcheté, un abus de confiance. Je vous offre une vie honnête, mais laborieuse et solitaire. On vous propose le bien-être, la paresse et la honte. Vous réfléchirez. Voici mon adresse. Gardez-la bien, car vous n'échapperez à l'autorité de votre mère qu'en vous tenant cachée vous-même. Si vous avez confiance en moi, venez me trouver.

« — Mais, madame ! s'écria-t-elle toute tremblante, pourquoi êtes-vous si bon pour moi ?

« — Parce que je vous ai empêché de mourir et que je vous dois de vous rendre la vie possible. »

De là qu'elle, la modeste, elle était chez moi ; je la conduisis chez l'ouvrière qui devait lui donner asile, et je ne la revins pas de huit jours.

Quand j'eus le temps d'aller m'informer d'elle, je la trouvai au travail ; ses larmes se tombaient beaucoup d'elle. Marguerite me dit qu'elle était heureuse, et quelques mois qui se passèrent ainsi me convainquirent de sa bonne conscience et de sa bonne conduite. Elle travaillait vite et bien, ne cessait jamais qu'elle au travail même, et lui montraient de temps en temps un attachement dont elle-ci était fort touchée. J'eus content d'avoir réussi à bien placer un petit

bleu, ce qui est plus difficile qu'on ne pense.

— Alors... tu es devenue amoureux d'elle ?

— Non, c'est elle qui s'est mise à m'aimer, à s'imaginer mon mérite, à me prendre pour un dieu, à pleurer et à maigrir de maux indifférences. Quand je voulais la confondre, je vis qu'elle était dépourvue de ce que l'on appelle.

« — Vous me plaisez, lui dis-je ; il n'est pas la question, si vous êtes une fille saine, je vous aurais fait le tour d'épousant ; mais vous mériteriez mieux que d'être ma maîtresse, et vous ne pouvez pas être ma femme, vous le savez bien.

« — Je le sais trop, répondit-elle ; vous êtes un homme fier et sans tâche, vous ne pouvez pas épouser une fille saine, mais si j'étais votre maîtresse, vous me mépriseriez donc ?

« — Non certes ; à présent que je vous connais, j'aurais pour vous les plus grands égards et la plus solide amitié.

« — Et cela durerait...

« — Le plus longtemps possible, peut-être toujours.

« — Vous ne prometiez rien d'absolument.

« — Rien d'absolument, et je jure que votre cœur ne serait pas plus trahissant qu'il ne l'est à présent. Je n'ai pas de châtiment, je vis de privations, je ne pourrais vous voir de toute la journée. Je vous empêcherais de manquer du nécessaire ; mais je ne pourrais vous procurer ni bien-être, ni loisir, ni toilette.

« — L'exception cette permission, me dit-elle ; tant que je pourrai travailler, je ne vous oublierai rien.

Votre amitié, c'est tout ce que je demande. Je sais bien que je ne mérite pas davantage; mais que je vous voie tous les jours, et je serai content.

Voilà comment je me suis lié à Marguerite, d'un lien fragile en apparence, solide en réalité, car... mais je vous en ai dit assez pour aujourd'hui, me laissant toute l'attente la semaine, qui m'aurait d'une visite d'adieu. Et vous voulez tout savoir... venez demain chez moi.

— Cher toi! Tu es donc un être tel à présent?

— Oui, j'ai loué rue d'Assas un petit appartement où travaillent toujours ensemble Marguerite et madame Féro, l'ouvrière qui l'a recueillie et qui s'est attachée à elle. J'y vais le soir seulement; mais demain nous aurons coupé des câbles, et si vous voulez être chez nous à une heure, vous m'y trouverez.

Le lendemain à l'heure dite, je fis en maître de la rue d'Assas qu'il m'avait donné par écrit. Je demandai en sous-sol mademoiselle Féro, recommandée de dentelles, et je montai en troisième. Paul m'attendait sur le palier, portant dans ses bras un gros enfant d'environ un an, brun comme une rose, beaux cheveux au blanc, laquelle se tenait, étonnée et craintive, sur la porte. Paul mit son fils dans mes bras et me dit :

— Endormez-le, bêtement, ma tante; il pleure tout avec toute mon histoire.

J'étais attendrie et pourtant mécontente. La brusque révélation d'un secret si bien gardé mettait en question pour moi l'avenir logique que j'avais pu rêver

pour mon sort, et qui, dans mes priations, n'avait jamais obtenu à ses vœux et à ses larmes.

L'instinct était si bon et le baler de l'indigne est si pesant que je pris le petit Pierre sur mes genoux dès que je fus entrée et le dus servir contre mon cœur sans pouvoir dire un mot. Marguerite était à mes pieds et sanglotait.

— Endormez-la donc aussi ! me dit Paul ; si elle ne le méritait pas, je ne l'aurais pas entrée ici.

Parlant ainsi Marguerite et je la contemplai. Paul m'avait dit vrai ; elle était plus belle dans sa petite tenue de grisette moderne que Clémence dans tout l'éclat de ses diamants. Les malheurs de sa vie avaient donné à sa figure et à sa taille certaines expressions pénétrées et une langueur d'attitudes qui intéressaient à elle au premier regard, et qui à chaque instant touchaient davantage. Je m'assis sur elle ; elle n'eût pas inspiré à Paul une passion plus vive que l'envie ; peu à peu je crus en découvrir la cause ; Marguerite était une vraie fille du peuple, avec les qualités et les défauts qui signalent ses éducation rustiques. Elle possédait l'extrême bonté à une confiance trop expansive, elle n'était pas de ces natures exceptionnelles que le contact d'un esprit élevé transforme rapidement ; elle parlait comme elle avait toujours parlé ; elle n'avait pas la gentillesse intelligente de l'écriteur parisienne ; elle était contemplative plutôt que réfléchie, et, si elle avait des moments où l'émotion lui faisait voir ses expressions trépassées et insipides, la plupart du temps

un parole était vulgaire et même habituelle à certains des actions entendues ou perçues.

On me présente aussi madame Pierre, veuve d'un sous-officier tué en Crimée et possédant d'une petite pension qui, jointe à son travail de repasseuse de draps, lui laisse vivre modestement. Elle était Marguerite aux soins de son ménage et personnel l'assistant au Luxembourg, s'occupant pour compensation à cette perte de temps que la gestation du foyer. On me montre l'appartement, bien petit, mais prenant beaucoup d'air sur les toits, et tout avec une esquisse propre. Les deux femmes avaient des chambres séparées, une pièce plus grande leur servait d'atelier et de salon ; la salle à manger et la cuisine étaient microscopiques. Je remarquai un cabinet assez agréable en revanche, où Paul avait transporté quelques livres, un bureau, un campé-31 et quelques petits objets d'art.

— Tu travailles donc, même toi ? lui dis-je.

— Quelqu'un, quand monneur mon fils fait des dents et m'empêche de dormir ; mais ce n'est pas pour me donner le luxe d'un cabinet que j'ai loué cette pièce.

— Pourquoi donc ?

— Vous ne dormez pas ?

— Non.

— Eh bien ! c'est pour vous, ma petite tante ; c'est votre plus jolie chambre et la mieux meublée ; elle est tout au fond, et vous pourrez y dormir et y travailler sans entendre le tapage de M. Pierre.

— Tu désires donc que je vienne danser avec toi ?

— Non, ma tante, vous êtes mieux à l'hôtel Richelieu ; mais vous n'y êtes pas chez vous, et je venais toujours dit qu'un copain de la belle Clotilde pouvait, d'un moment à l'autre, vous le faire savoir. J'ai voulu avoir à vous offrir tout de suite un gîte, ne fût-ce que pour quelques jours. Je ne veux pas qu'il soit dit que ma tante soit partie, dans un fiacre, du matin qu'elle habite, avec l'embarras de savoir où elle déposera ses paquets, et la tristesse de se trouver seule dans une chambre d'hôtel. Voilà votre plaisir, ma tante, et voilà vos gens : deux hommes de bien et un valet de chambre qui, sous prétexte qu'il est votre neveu, vous sertira fort bien.

Embrassant mon cher oncle avec un attendrissement profond. Toute la famille me reconduisit jusqu'à la barrière, et je ne m'en allai pas sans promesse de revenir bientôt. Il fut convenu que je ne serais plus l'ami que chez lui, les jours où il aurait congé. Et d'une part j'étais effrayé de le voir enragé, à vingt-quatre ans, dans une maison que sa jeune paternité rendait difficile à gouverner, d'autre part je le voyais à l'abri des tristesses de Clotilde comme des rogneuses du marquis, et j'étais soulagé de l'exciter le plus incontinent, la plus poignante.

Clotilde s'aperçut vite de ce soudainement et de l'émotion qui l'avait précédé.

— Qu'as-tu donc ? me dit-elle dès que je fus restée ; tu es resté longtemps, et tu as pleuré.

Je le racontai.

— Tu me trompes, dit-elle ; ton nez doit être

reviens... malade peut-être ! mais il est hors de danger, cela se voit dans tes yeux.

— Si mon nerve était tant soit peu malade, même hors de danger je ne serais pas content du tout. Mais ton cousin est invulnérable.

— J'en chercherai un autre, dix autres s'il le faut, et je finirai par trouver le vrai. Il y a en ce monde un homme dans ta vie, comme on dit.

— Ah bien ! peut-être, répondit-je, pendant que j'étais en détachement de Peul, une fois pour toutes, ses préoccupations. Mon nerve m'a causé quelques-uns de ces grands surprises. Il m'a révélé qu'il était marié.

— Ah ! la bonne plaisanterie ! d'après. Chacun se déstait de rire, bien qu'elle fût devenue très-pâle ; vult tout ce que tu as imaginé pour me dégoûter de lui ! Est-ce qu'il aurait pu se marier sans ton consentement ?

— Parfaitement ! il est majeur, émancipé de sa tutelle.

— Et il ne t'aurait pas seulement fait part de son mariage, ce modèle des secrets ?

— Sans un mariage d'amour, on ne veut consulter personne, si l'on craint d'inquiéter ses amis. Heureusement ! il a fait un bon choix. J'ai vu sa femme aujourd'hui.

— Elle est jolie ?

— Elle est jolie et elle est belle.

— Plus que moi, l'imagines-tu ?

— Incalculablement.

— Quelle chance tu me fais !

— J'ai embrassé leur fils, un enfant adoré.

— Leur fils! le fils de ton mari? Est-ce que ton mari est un âge d'avoir un fils? C'est un mariot que tu veux dire!

— Un mariot, soit. Il n'en est déjà.

— Faut-il, jure que tu ne te moques pas de moi!

— Je ne le jure.

— Alors c'est lui, dit-elle, voilà un derrière étalé comme les autres!

Et, se débarrassant, l'étrange fille mit sa figure dans une glace et pleura amèrement.

Je la regardais avec stupor, me demandant si ce n'était pas un jeu pour s'émouvoir et s'émouvoir à la révélation d'un mariage. Voyant que je ne lui disais rien, elle sortit avec impétuosité. Je la suivis dans sa chambre, où M. Dietrich, dit-on, ne peut plus voir descendre pour dîner, vient bientôt nous rejoindre. Clémence ne se fit pas questionner, elle était dans une heure d'expansion et pleurait de vraies larmes.

— Mon père, dit-elle, viens me consoler, et tu pourras l'enlever et te réconcilier avec ton mari. Son mari est marié! marié depuis longtemps, car il est déjà père de famille. J'ai fait le roman le plus absurde; mais ne te moque pas de moi, il est si douloureux! Cela t'étonne bien; pourquoi? car tu l'aurais pas dit, qu'il était le seul homme que je pouvais aimer? Il avait tout pour lui, l'intelligence, le farouche, la dignité de caractère et la pureté des mœurs, cette chose que je cherchais en vain chez les

hommes du monde, à commencer par le marquis ! Je ne m'étais pas dit, cette fille que je vois, qu'un jeune homme ne pourrait venir par où la condition de se marier tout jeune et de se marier par amour. Maintenant je peux bien observer toute ma vie un homme qui n'est pas sorti la première du vice, le ne le rencontrai jamais, à moins que ce ne soit un enfant idiot, dont je craignais d'être la compagne, car je suis la maîtresse et la vie à perdre. Il ne s'y trouve plus de milieu entre la salubrité et la perversité. Mon père, amusez-moi, aimez-les d'ici, bien loin, en Amérique, chez les sauvages.

— Il ne me paraît pas plus que celui-là dit en souriant M. Dietrich ; tu veux que nous nous mettions à la recherche du duc de la Rochelle ?

Il ne prend pas son désespoir au sérieux ; elle le force d'y croire en se montrant une étiquette de carte qu'elle tient d'elle-même avec effort et qui finit par son vif, comme il arrive toujours aux femmes despotiques et aux enfants gâtés. On se crispe, on cri, on étale le dépit en convulsions qui ne sont pas précisément jouées, mais que l'on pourrait décrire et contenir, si elles étaient absolument vraies tout-à-coup. Bientôt la véritable convulsion se manifeste et peut la volonté qui l'a provoquée, on se sentant maîtresse d'elle et se violentement l'empêcher. La nature porte en elle sa justice, le châtiment immédiat du mal que l'individu a vu en faire à lui-même.

Il faut la mettre au lit et dormir sans elle, tard et

tristement, je racontai toute la vérité à M. Dietrich. Il n'approuva pas le mensonge que j'avais fait à Catherine, et parut étonné de me voir, pour la première fois sans doute de ma vie, ainsi-là, employer un moyen au dehors de la vérité. Je lui racontai alors les menaces de M. de Rivencourt et lui avouai que j'en étais effrayé au point de tout imaginer pour préserver mon secret. M. Dietrich n'attacha pas grande importance à la colère du marquis; il m'objecta que M. de Rivencourt était un homme d'honneur et un homme sensé, que dans la colère il pourrait direment un moment, mais qu'il était impossible qu'il ne fût pas rentré en lui-même dès le lendemain de son emportement.

— Et alors, lui dis-je, vous allez demander Catherine, lui faire savoir que mon secret est encore libre! Vous la tromperiez plus que je ne l'ai trompée: il n'est plus libre.

Il me permit de ne rien dire.

— Je n'ai pas fait le mensonge, dit-il, je prétends d'être votre digne, d'autant plus que je n'admets pas qu'un jeune homme, lui comme il l'est maintenant, pût songer au mariage.

Catherine fut comme hébété durant quelques jours, puis elle reprit un air serein et résigné, et parut même encourageante à se laisser quelques propositions de mariage autour d'elle. Tous les matins il y avait assés de bouquet à la porte de l'hôtel, tous les jours assés de visites dès que la porte était ouverte.

Je repais de temps en temps Paul et Marguerite

res d'Anna. Je me confondais dans la certitude que cette association ne lui rendait heureux ni l'un ni l'autre, et que l'un et l'autre seraient remplacés d'amour et de joie le cœur de Paul. Marguerite était à coup sûr une honnête créature, malgré la faute commise dans son adolescence; mais cette faute n'en était pas moins un obstacle au mariage qu'elle désirait, et que, pas plus que moi, Paul ne pouvait admettre. Un jour, ils se querellèrent devant moi en me prenant pour juge.

— Si je n'étais pas en un instant, disait Marguerite, je n'aurais jamais songé au mariage, car je sais bien que je ne le mérite pas; mais depuis que j'ai vu mon Pierre, je me tracasse de l'avenir et je me dis qu'il mériterait dans sa mère plus tard, quand il comprendra qu'elle n'a pas été jugée digne d'être épousée! Ça me fait tout de moi de songer à ça, qu'il y a des moments où je me refuse d'aimer ce pauvre petit, afin d'avoir le droit de mourir de chagrin. Ah! je ne l'aurais pas comprise, cette haine qui me paraît si lourde à présent! Je trouvais ma mère cruelle de me le reprocher, je trouvais Paul bon et juste en ne me le reprochant pas; mais voilà que j'aurais aimé et que je me déteste. Je sais bien que Paul n'abandonnera jamais son fils, il n'y a pas de danger, il est trop honnête homme et il l'aime trop! mais moi, moi, qu'est-ce que je deviendrais, si mon fils se tourna contre moi?

— Il te chérira et te respectera toujours, répondit Paul. C'est, je t'en réponds, à moins que, par un

plaintes imprudentes, tu es lui apprenant ce qu'il ne doit jamais savoir.

— Comme c'est commode, n'est-ce pas? de causer aux autres que leurs parents ne sont pas sages! Pour cela, il faudrait ne jamais se quitter, et qu'est-ce qui me répond que tu ne le marieras pas avec une autre!

Je n'en dois intervenir.

— Il est du moins certain, dis-je à Marguerite, qu'il est devenu très-difficile à mon aïeule de faire le mariage honorable et relativement avantageux auquel un homme dans sa position peut prétendre. L'absence qu'il vous fait de sa liberté, de son avenir peut-être, devrait vous suffire, ma pauvre sœur! Songe que jusqu'ici tous les sacrifices ont de son côté, et que vous n'auriez pas bonne grâce à lui en demander davantage.

— Vous avez raison, vous! répondit-elle en me balant les mains; vous êtes sages, mais vous êtes bonne. Vous me dites le vérité; lui, il me séduise, il est trop fin, trop doux, et j'enfais quelquefois que je lui dois tout, même la vie!

Ella se souvenait. C'était une bonne âme, pleine de justice, mais trop peu développée par le mariage pour trouver son chemin sans aide et sans conseil. Quand elle avait compris une chose, elle lui regretta sincèrement, mais elle y retombait vite, comme les gens qu'une bonne éducation première n'a pas disciplinés. Elle avait des instincts spontanés, agiles en général, qu'elle ne distinguait pas les

une des autres et qui l'emportaient toujours au delà du vrai. Paul était un peu fatigué déjà de son inquiétude sans issue, de sa jalouse sans objet, et un mot de ce fonds d'injustice et de discrimination dont une femme déchaînée sait si rarement se défendre, le sortit avec lui ce jour-là, et le lui reprocha de traiter Marguerite un peu trop comme une enfant.

— Puisque ce malheureux lien existe, lui dit-je, et que tu crois en devoir jamais le rompre, mieux de le rendre au moins désoloureux. Écris les idées de cette pauvre femme, adoucis les aspérités de son caractère, il ne me semble pas que tu lui dises ce qu'il faudrait lui dire pour qu'en lieu de déplorer le sort que tu lui as fait, elle le comprenne et le tolère.

— J'ai dit tout ce qu'on peut dire, répondit-il ; mais c'est tous les jours à recommencer. Les vrais enfants s'instruisent et progressent à toute heure, je le vois déjà par mon fils ; mais les filles dont le développement a été un chute d'épinglement plus rare. Marguerite ne changera pas, c'est à moi d'apprendre à supporter ses défauts. Ce qu'elle ne peut pas obtenir d'elle-même, il faut que je l'obtienne de moi, et j'y réussis. Je me mets une patience et une douceur à toute épreuve. Soyez sûrs qu'il n'y a pas d'autre remède : c'est pénible et agaçant quelquefois ; mais qui peut se vanter d'être parfaitement heureux ou malheureux ? Je pourrais être très-malheureusement marié avec une femme jalouse, de même que je pourrais être pour Marguerite un amant soupçonneux et tyrannique. Croyez bien, ma tante, que dans ce mariage

monde où l'on s'agit sous prétexte de s'aimer, on doit appeler heureuse toute situation tolérable, et qu'il n'y a de mal véritable que celui qui donne ou dépense ses forces. Si je n'étais pas une malheure, je serais fâchée de supprimer l'affection et de ne chercher que le plaisir. Les femmes qui ne peuvent donner que cela me répugnent. C'est une bonne chance pour moi d'avoir une campagne qui m'aime, qui m'est fidèle et que je puis serrer d'amitié quand, l'insouciance de la jeunesse écartée, nous nous retrouvons en face l'un de l'autre. Cela m'est bien que je supporte quelques traverseries, que je perdonne au peu d'ingratitude, que je pardonne quelques impatiences. Et, quand je regarde ce bel enfant qu'elle m'a donné, qui est bien à moi, qu'elle a couru d'un bon pas et qu'elle lance sur son cœur des vœux ardents, je me sens bien marié, bien rattaché à la famille et bien content de mon sort.

Paul était bien ce jour-là. Je l'embrassai d'instinct avec moi chez un restaurateur, et nous causâmes intimement. Fédèle Marie moi-même, M. Marteau avait été surveillé de grande traison à sa terre de Merval; Charles avait dû dîner chez ses cousins.

Notre appréhension du printemps. Je rentrai à neuf heures et fus fort surprise de le trouver éteint seule dans son appartement.

— Je suis rentrée à huit heures seulement, me dit-elle. Je n'ai pas dîné chez les cousins, j'étais encore allée pas en train de bâiller. Je me suis égarée à la promenade, et j'ai fait dire à ma tante de ne pas

m'attendre. Vous grande pas d'être restée là nuit, quelques nuits, il fait si bon et si doux que j'ai pris l'habitude de passer un certain temps du jour à l'église où il est dit; cette heure où tout le monde dîne est décidément la plus agréable pour aller au bois de Boulogne. Qu'en-tu donc dit, toi ? l'empêcher de trouver loi.

— J'ai dit avec mon sœur.

— Et avec sa femme ? dit-elle en me regardant avec ses yeux singuliers. Sais-tu qu'il te trompe, ton sœur, et qu'il n'est pas marié du tout ?

— C'est tout comme, répondis-je. Il est peut-être plus marié que s'il était marié.

— Marié est le mot, et je vois que tu y mets de la franchise.

— Je ne sais ce que tu veux dire.

— Si ce que tu dis, ma bonne Pauline, tu l'embrouilles, tu n'y es plus; mais moi je suis toute la vérité.

— Quel ? que sais-tu ?

— Écoute : avant d'être au bois faire mes réflexions, j'avais dû faire connaissance avec la belle Marguerite.

— Tu raïles ?

— Tu vas voir. Je savais que tous les soirs M. Paul quittait son bureau pour aller passer la nuit rue d'Anjou chez une madame Firon qui y avait un qui était venu y louer un appartement. Je savais encore que ton sœur ne s'y rendait que très rarement dans la jour; or, comme il était quatre heures et que j'étais allée à examiner la vérité aujour'hui.

— Pourquoi aujourd'hui ?

— Parce que M. Sébaste, ce noble Italien qui me suit partout et que ma tante Sébastien protège, m'a-
vait fait hier à l'Opéra une déclaration assez pres-
sante pendant le ballet de la *Maria*. Il est très-bon,
ce descendant d'Andréoni. Il a de l'esprit, de la poésie
et un petit accent agréable. Il me plaît, et je pou-
rais l'aimer ; mais j'ai encore pensé à tes notes et
j'ai promis de répondre clairement le lendemain,
c'est-à-dire demain. Il me fallait donc savoir ajour-
d'hui si tu ne m'envis pas fais un petit cœur pour
m'excuser. J'ai donc demandé au portier madame
Féron, et on m'a fait monter dans un taxi avec
poignées, où un gros bébé plaçait ses jambes d'une
si belle crinière. Bertrand était assis avec moi,
et, comme il n'y a pas d'antichambre dans ces loge-
ments-là, il a dû m'attendre sur le carrel. Je suis en-
trée avec épouvante, j'ai demandé madame Paul Gilbert
à madame Féron qui m'ouvrait la porte et qui était
très laide et très vieille pour me faire supposer que
ce fut elle. Elle a paru touchée de cette demande, et
comme elle hésitait à répondre, Marguerite s'est levée
avec ses marmots dans les bras, et me disant avec
effronterie :

— Madame Paul Gilbert, c'est moi. Qu'est-ce qu'il
y a pour votre service ?

« — Je croyais trouver toi, si-je réponds, la tante
de M. Gilbert, mademoiselle de Bernant.

« — Elle est sortie avec Paul. Il n'y a pas un quart
d'heure.

— Tant pis, je venais le chercher pour faire une course dans le quartier; elle m'a fait deux rendez-vous ici.

« — Alors c'est qu'elle va peut-être revenir ? Si vous voulez l'attendre ?

« — Volontiers, si vous voulez bien le permettre.

« Et elle va dire avec toute la courtoisie d'une bienchimonnette est capable :

« — Comment donc, ma petite dans l'acte interrompu. Filou, prends donc le petit, fais-lui manger un coup dans le couloir. Il ne mange pas bien proprement ni bien agement encore, le pauvre chéri, et madame ne serait pas bien contente de l'entendre faire ses besoins. Feras-tu partie, qu'on ne l'entende pas trop ?

« — Voilà un bel enfant ! lui dis-je en feignant d'admirer le bébé qu'on apportait à ma grande satisfaction. Quel âge a-t-il donc ?

« — Un an et six mois, il est un peu gras, il met ses dents,

« — Il est bien frais, — toi-joli !

« — N'est-ce pas qu'il ressemble à son père ?

« — A M. Paul Gilbert ?

« — Exact !

« — Je ne sais pas, je le connais très-peu. Je trouve que c'est à vous que l'enfant ressemble.

« — Oui ? Tant pis ! J'aimerais mieux qu'il ressemble à Paul.

« — C'est-à-dire que vous aimez votre mari plus que vous-même ?

« — Oh ça, c'est sûr ! Il est si bon ! Vous connaissez donc sa tante et son oncle ? »

« — Je l'ai vu une ou deux fois, j'en doute. »

« — C'est peut-être vous qui êtes... Eh non ! que je sois bête ! mademoiselle Dietrich ne sortirait pas comme ça toute seule. »

« — Vous avez entendu parler de mademoiselle Dietrich ? »

« — Oui, c'est la tante à Paul qui est si... comment dire-je ? si gentille bonne, c'est elle qui l'a élevée. »

« — Je l'en demande bien pardon, ma Pauline, mais voilà les notions défectueuses et diluées de mademoiselle Marguerite sur son compte. Je suis forcé par mon implacable mémoire de te redire tout pour moi mes aimables discours. »

« — C'est, après-je, mademoiselle de Herment qui vous a parlé de mademoiselle Dietrich ? »

« — Non, c'est Paul, un jour qu'il avait été malade la veille chez son père. Il paraît que c'est des gens riches, et que la demoiselle avait des perles et des diamants peut-être pour des millions. »

« — Ça qui était bien ridicule, n'est-ce pas ? »

« — Vous dites comme Paul ; mais moi, je ne dis pas ça. Chacun se pare de ce qu'il a. Moi, je n'ai rien, je me pare de mon enfant, et, quand on me le ramène du Luxembourg ou du square, on me dit que tout le monde l'a trouvé beau, donc ! Je suis sûr et je me parais comme si j'avais tous les diamants d'une reine sur le corps. » Cette gentille naïveté me réconcilia bien vite avec Mar-

garçonn. Je ne le crois pas normale ni perverse, cette fille, et ne le trouverai ni coquette et ni expansive; je ne me sentais plus aucune aversion contre elle. C'est une de ces compagnes de rencontre qu'un homme pauvre doit prendre par-dessus et sous par-dessus. Quand il arrive au enfant, on s'y attache par bonté; mais on ne les épouse pas, on démaient, et un moment vient où on ne les garde pas.

— Tu gardes de tout cela, ma chère, comme un atout des enfants. Tu ne peux pas appeler...

— Je te demande pardon, ton élève est dévouée, et tout ce que tu as fait bien fait de lui laisser ignorer quand elle était une fille, — peu curieuse d'ailleurs, — elle a dû comprendre à l'apprendre en voyant le monde, en observant ce qui s'y passait, en comprenant ce que l'on dit, en devinant ce que l'on fait. Tu sais fort bien que je porte sur la liaison de M. Paul un jugement très-sévère, car cela s'appelle une liaison, pas autrement; c'est un terme décent et poli pour ne pas dire une adultère. Tu trouves que le vrai mot est grossier dans ses bouches? Je le trouve aussi; mais tu m'es attrapée en appelant cela un mariage, et j'ai dû faire d'instinct dans l'instant des faits grossiers qu'on appelle la réalité. Soupe-à-pourteau j'étais avec l'anglais pour croire à un bon mariage; mais Marguerite me regardait et m'admonestrait. Comme je lui témoignais de l'incertitude, elle s'est troublée, et, quand j'ai pu de lui apporter de vieilles nouvelles à remettre à son, elle m'a tout à coup écrit une sincérité assez touchante.

« — Non, m'a-t-elle dit, ne croies pas vous-même, car je sais bien que vous êtes une grande dame, et peut-être que vous sentez le besoin d'être si bonne pour moi quand vous saurez que je ne suis pas ce que vous croyez. »

Et, là-dessus, des accompagnements de ma part, une ou deux paroles aimables qui ont amené un déluge de pleurs et d'aveux. Je suis donc tout, l'aveugle avec M. Jules l'étouffé, le voyade, le serviteur aimé par ses servs, l'âme donnée par lui chez la Fierge, et puis la naissance de l'enfant après des relations étouffées sans crime (elle me prenait pour une ducasse), cette l'espérance qui lui était venue d'être épousée en se voyant aimé, la résistance invincible de Paul aggraviée par moi, les petits chagrins domestiques, ses colères à elle, sa patience à lui. Le tout a fini par un mélange arithmétique et comique de Paul, de toi et d'elle-même, car elle est très-droite, cette villageoise. C'est un mélange d'orgueil innocent et d'humilité poétique. Elle se vante de l'emporter sur tout le monde par l'amour et le dévouement dont elle est capable... Elle se ritime en disant :

— C'est moi la coupable (la fautive); mais j'ai quelque chose pour moi, c'est que j'aime comme les autres n'aiment pas. Paul, vers bien qu'il croie d'en aimer une autre ! »

C'est après m'être ainsi vanté son cœur qu'elle a commencé à se demander qui je pouvais bien être.

« — Ne vous en inquiétez pas, lui ai-je répondu, elle non ne vous apprendrait rien. Je m'intéresse à

vous et je vous plains, que cela vous milles. Vous parlez de me mander des pas. Seulement vous avez tort de prendre le nom de M. Gilbert. Savez-vous qu'il vous y a un certain ?

« — Non, il ne l'a dit ni au contraire. Comme il ne veut recevoir ici aucun de ses amis, il cache son petit visage, et l'appartement s'est mis à son nom et au sien. Je dois me cacher aussi à cause de ma mère, qui me reprocherait. Je suis encore mineure, et je ne sors que le soir au lieu de Paul, dans les rues où il ne fait pas bien clair. Quand vous avez demandé madame Paul Gilbert, j'ai eu un moment de honte au de l'air ; mais personne ne me connaît sous ce nom-là. Je vais dire, personne ne me connaît. Je ne me souviens pas. C'est madame Fierce qui achète tout, qui fait les commissions, qui porte l'ouvrage, qui prend le pain. Moi, je m'occupe bien un peu d'être malade comme ça, mais je travaille de mes mains, et je tiens que ma pauvre tête ne travaille pas trop... »

Je lui ai promis d'aller le voir, et je t'en disais parole, car je veux encore rester avec elle. J'avais peur de la voir recevoir, bien que j'eusse un prétexte tout prêt pour m'excuser devant Marguerite ma prisonnière chez elle. Je lui ai dit que l'œuvre du vendredi-matin que tu m'as donné était passée, et que j'étais forcée de m'en aller.

« — Tout ça, a-t-elle dit en me baisant les mains ; je vous aime bien, vous, et je voudrais rester avec vous toute la journée. Et, au lieu de me prendre d'aller pour Paul, j'en ai encore une jolote et

bonne dans comme vous, qui m'aurait pris avec elle, je serais plus heureuse, et, sans me vanter, pour croquer, manger vos affaires, vous blâmer, vous servir et vous faire la conversation, j'aurais été bonne fille de chambre.

« — Ça prouve aussi, lui ai-je répondu en riant : qui sait ! Si M. Gilbert vous reconquiert, je vous prendrais volontiers à mon service. »

Le mot reconquiert a frappé un peu plus fort que je ne l'avais voulu. Elle s'est récriée, et en faisant l'air que notre amié s'était en danger en amour. Elle est violente, la chère petite ; mais j'ai eu droit l'explosion en lui disant :

« — Je vois bien que vous n'êtes pas de ces personnes qu'on reconquiert ; mais il y a manière d'indiquer les personnes sûres : quelquefois un mot blessant suffit.

« — Vous êtes sûre ; mais jamais Paul ne me dira ce mot-là. Il a le cœur trop grand. Il n'aime qu'une manière de me punir, comme vous dites : c'est de me faire voir qu'il serait malheureux avec moi ; alors je n'attendais pas votre coup, je le prendais.

« — Et l'autre, qu'en feriez-vous ?

« — Oh ! l'autre, il ne voudrait pas me le laisser, il l'aime trop !

« — Est-ce qu'il l'a reconnu ?

« — Bien sûr qu'il l'a reconnu, même qu'il l'a dit à notre fils de notre inconnu, afin que ma fille, qui est sensible, n'ait jamais de doute sur lui.

« — Alors vous n'en avez pas non plus sur votre en-

tant? Vous la perdriez en vous séparant de M. Gilbert?

— C'est cela qui me retienndrait auprès de lui, si je n'y trouvais malheur, mais s'il doit malheur à lui, mon pauvre Paul, je lui laisserai ses Pierre,... et je n'irai pas vous trouver, ma petite dame, je n'aurai plus besoin de rien. Je m'en irai mourir de chagrin dans un coin... »

Voilà sur quelles conclusions vous vous-êtes séparées.

— Fort bien, et après cela tu es dû réfléchir au lieu de Bordeaux ; peut-on servir la conclusion, à toi ?

— La voici : Paul ne voulait tout à fait, je l'aime, et c'est le mari qu'il me faut.

— Saut à faire mourir de chagrin la pauvre Marguerite ? Cela ne compte pas ?

— Cela compterait, mais cela n'arrive pas. Je serai très-bonne pour elle, je lui ferai comprendre ce qu'elle est, ce qu'elle veut, ce qu'elle pèse, ce qu'elle doit accepter pour conserver l'amour de Paul et son bien-être, que je ne compte pas lui épargner.

— Et l'enfant ?

— Son père, marié avec moi, sera le moyen de l'élever, et je lui serai très-maternelle ; je n'ai pas de misère pour la faire, cet innocent ! Marguerite pourra le voir ; on les enverra à la campagne, ils n'auront jamais été si heureux.

— Avec quelle merveilleuse facilité tu arranges tout cela !

— Il n'y a rien de difficile dans la vie quand on est riche, dévouable et d'un caractère décidé. Je suis plus énergique et plus déterminée que toi, ma Pauline, parce que je suis plus franche, moins méfiant. Ce qu'il te faut des années pour savoir et apprécier, moi à ce rien conclure pour l'avenir de ton avenir, je l'ai eu, je l'ai jugé. J'y ai trouvé ramené en deux heures. Tu me diras que je ne veux pas tenir compte de l'attachement de Paul pour sa maîtresse et de l'espoir d'union qu'il m'a témoigné ; je te répondrai que je ne crains ni l'union pour moi ni l'attachement pour elle. J'ai vu clair dans la rencontre unique et mémorable qui a décidé du sort de ce jeune homme et de moi ; je vois plus clair encore aujourd'hui. Il se croyait lié à un devoir, et ce devoir éprouvé était celui d'un homme qui s'arrache le cœur. Aujourd'hui il souffre horriblement, tu ne vois pas cela ; moi, je le sais par les yeux ingrats et les réticences maladroites de sa maîtresse. Il n'aspire pas du tout, il accepte la triste destinée qu'il s'est faite. C'est un stoïque, je ne l'oublie pas, et toutes les manifestations de cette force d'âme s'attachent à lui de plus en plus. Oui, cette fille délicate et vulgaire qu'il aime, ce marionnettiste qu'il aime tendrement (les vrais stoïques sont tendres, c'est la pitié), cet insouciant sans bien-être et sans poins, ce travail acharné pour servir une famille qui le déteste et qu'il est forcé de traiter comme une honte, cette certitude de finir le bœuf en milieu de tout cela, c'est très-grand, très-bien, très-chaste en

comme un être noble. Ton cœur est un lac, et c'est une femme comme moi qu'il lui faut pour occuper sa situation et l'en arracher sans-délicatement, sans remords et sans crime. Marguerite pleure et crie, peut-être même un peu, cela ne s'effraye pas. La me charge d'elle; c'est une enfant un peu sauvage et très-faible. Sans un an d'ici elle me laisse, et Paul, mon mari, sera le plus heureux des hommes.

— *En mieux ou mieux ! C'est réglé ainsi pour l'année prochaine ! Quel mois, quel jour le mariage ?*

— *En tant que tu voudras, ma Pauline, je suis plus forte que toi, te dis-je; je n'ai pas les petites scrupules, les inquiétudes poitrines. J'ai la puissance dans la décision; tu verras, petite tante ! Et sur ce embrasse-moi; je suis lasse, mais mon cœur est pais, et je vais dormir tranquille comme un enfant de six mois.*

Elle me laisse en proie au vertige, comme si, abaissée par un guide évanouissant sur une cime isolée, j'eusse perdu la notion du rocher.

N'avait-elle pas remué en effet ? N'était-elle pas plus forte que moi, que Marguerite, que Paul lui-même ? Trop absorbé par l'étude, il ne pouvait pas, comme elle, analyser les faits de la vie poétique et en résoudre les conclusions déguisées. Qui sait si elle n'était pas la femme qu'elle se vantait d'être, la seule qu'il pût aimer, la seule où il verrait la loyauté et la sincérité qui étaient toujours au fond de ses calculs les plus personnels ? Une tête si active, une âme tellement au-dessus de la vengeance et des meurtres

instincts, une si franche acceptation des choses complètes, une telle intelligence et tant de courage pour surmonter ses entrainements les plus irrésistibles à bonne fin, n'était-ce pas assez pour rassurer sur les caprices et pardonner la coquetterie?

Je me trouvais revenue au point où Césarine m'avait amenée lorsque les moments du mariage de Bernadine m'étaient fait revivre d'affres. Où était-il, le mariage? que devenait-il? avait-il existé? était-il absent? Si l'on eût pu me rassurer à cet égard, la roman de Césarine ne m'était plus tombé ni inquiétant et si irrésistiblement.

Je risais de savoir quelques choses, et en réfléchissant je me dis que Bernard devait être à même de me renseigner.

C'était un singulier personnage que ce valet de pied, sorte de fonctionnaire mixte entre le groom et le valet de chambre. Valet de chambre, il ne pouvait pas l'être, ne sachant ni lire ni écrire, ne qui, par une lacune de son intelligence, ne s'exprimait pas de s'exprimer aussi bien qu'un homme du monde. C'était un garçon de trente-cinq ans, sérieux, froid, distingué, très-actif de sa taille élancée, portant avec aisance et dignité son habit noir relevé d'une ceinture de soie à l'espagnole, avec les aiguillettes penchées à la bretonnaise, toujours rasé et coiffé de blanc impeccable, discret, sobre, silencieux, ayant l'air de ne rien savoir, de ne rien entendre, comprenant tout et sachant tout, interrompable d'ailleurs, dévoué à Césarine et à moi à cause d'elle, un peu

délégation de tout le reste de la famille et de la maison.

Il n'était que onze heures, et, M. Diezels s'étant pas rendu, Bertand devait être dans la galerie des objets d'art, au res-de-chaussée; c'est là qu'il se plaçait à l'attentive, étudiant avec pénétration la régularité des branches du chandelier de cristal, la marche des pendules ou la suite des plantes d'ornement.

Le descendant et le travail le en effet. Il vint au-devant de moi.

— Bertand, j'ai à vous demander un renseignement, mon cher.

— J'aurais aussi l'intention d'en donner un à mademoiselle.

— À moi ? se sole ?

— À vous, ce soir, quand monsieur serait resté. Je sais que mademoiselle se couche tard.

— En bien ! parlez le premier, Bertand.

— C'est à propos de M. le marquis de Rivendère.

— Ah ! précisément je voulais vous demander si vous aviez de ses nouvelles.

— Pas et. Mademoiselle Gharina, qui n'a pas de secrets pour mademoiselle, a dû lui dire tout ce qu'elle a fait aujourd'hui.

— Je le sais, Elle a été avec vous res d'hiver et au bois de Boulogne nardis.

— Mademoiselle de Nemont sait-elle que M. de Rivendère prend des délégations pour élire mademoiselle Gharina ?

— Non ! *Chérine* le suit-elle ?

— Je ne crois pas.

— Vous auriez dû l'en avertir.

— Je n'étais pas assez sûr, et puis mademoiselle *Chérine*, un jour que je lui remisais une lettre de M. le marquis, m'avait dit :

« — Ne me remettez plus rien de lui ; que je n'entende donc plus jamais parler de lui ! » Mais aujourd'hui j'ai si bien reconnu M. de Brézillac au costume d'ouvrier dans la rue d'Aum., que je me suis permis d'en avertir mademoiselle de Hermon.

— Saviez-vous bien qui allait *Chérine* dans la rue d'Aum. ?

— Oui, mademoiselle, c'est moi qui ai été chargé par elle de suivre la personne qui y va tous les soirs en sortant de la demeure de M. Lebois.

— Avez-vous bien reconnu, Bernard, d'épier vous-même ?...

— Je crois toujours avoir raison quand j'indique les autres de mademoiselle *Chérine*.

— Même en cachette de son père et de moi ?

— M. Dietrich n'a pas de volonté avec elle, et moi, mademoiselle, vous savez toujours à vouloir ce qu'elle veut.

— C'est vrai, parce qu'elle veut toujours le bien, et cette fois comme les autres il y avait une bonne action au bout de sa curiosité.

— Je le pense bien. D'ailleurs, comme je suis toujours si partant à deux pas de mademoiselle avec

il.

se résoudre et se contenta poliment sur moi, je ne crus pas qu'on l'insulte.

— Certes vous la défendiez avec courage.

— Avec sang-froid, mademoiselle, beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit; c'est mon devoir. Mademoiselle Clémence me l'a expliqué le jour où elle m'a dit : le vous pouvez aller partout avec vous.

— C'est bien, mon ami; dites-moi maintenant si M. de Rimonville a vu Clémence entrer chez la personne que vous savez fréquenter.

— Il l'a vue sortir, il était sur la porte quand elle est remontée dans sa voiture.

— Il sera sans doute question de porter de cette maison?

— Bien certainement, car il regardait mademoiselle d'un air moqueur, et on savait dit qu'il avait l'air d'être reconnu; mais mademoiselle était polie-égale et n'a pas fait attention à lui.

— Pourquoi poliment-vous qu'il avait envie de se moquer?

— Parce qu'il est fou de jalousie et qu'il croit que mademoiselle cherche à rencontrer quelqu'un. Certes, mais il a été à côté de moi une autre-fois, comme on dit. Il a dit avoir vu que j'étais chargé de Mécène, et sans doute il sait maintenant que mon-
sieur... votre tante a cette chose en tête que de se tromper avec mademoiselle Clémence. Il est bon que vous sachiez la chose, c'est à vous d'arrêter, mada-

moiselle; c'est à moi d'écouter vos ordres, et vous m'avez à me donner pour femme.

— Je m'entendais avec mademoiselle Clémence; merci et bonsoir, Bertrand.

Ainsi, malgré le temps écoulé, trois semaines environ depuis ses menaces, le marquis ne s'était pas dévié de ses projets de vengeance. Il n'avait dit la vérité au moment qu'il était capable de garder sa colère jusqu'à ce qu'elle lui eussent, comme il gardait son amour sans espérance. C'était dans un homme redoutable, si fier et méchant peut-être, mais incapable de gouverner ses passions. Il avait parlé de mort à sans provocation contre d'une chose de droit, et il avait malicieusement de qui Clémence était dépeint le recommencement à maudire la terrible espèce qu'elle avait été prise de me faire accepter. Je réchauffai d'avertir M. Dietrich, et j'attendis qu'il fut rentré pour l'arrêter au passage et lui dire tout ce qui s'était passé, sans oublier le rapport que m'avait fait Bertrand.

— Il faut, lui dis-je en terminant, que vous interveniez dans tout ceci. Non, je ne peux rien; je ne puis dissimuler mon amour; son travail le donne à Paris; et d'ailleurs, et je lui disais qu'on le menace, il s'achèverait d'enfant plus à braver une haine qu'il jugeait dédaigneuse, mais que je crois très-sérieuse. Je n'ai plus aucun empire sur Clémence. Vous êtes au plus, vous pouvez l'empêcher; moi, je vais avertir la police pour qu'on surveille les déplacements et les démarches de M. de Brémont.

— Ce serait bien grave, répondit M. Dietrich, et il pourrait en résulter un scandale dont je dois préserver ma fille. Je l'emmènerai s'il le faut; mais d'abord je feroi une démarche auprès du marquis. C'est à moi qu'il aura affaire, s'il comprend Clarine par sa fille jalouse et ses agissements. Mais vous, je surveillerai, je surveillerai et j'ajurerai; mais je crois que, pour le moment, nous n'avons point à nous inquiéter de lui. Il croit que Clarine a déprécié aujourd'hui une réputation qui le venge, et qu'elle ne pourra plus au civil dont elle a vu la femme et l'enfant, car il ne doit rien ignorer de ce qui concerne votre avenir.

— C'est fort bien, monsieur Dietrich, mais demain ou dans huit jours au plus il saura que Clarine persiste à aimer Paul, car elle n'est pas femme à cacher ses démarches et à renoncer à ses décisions, vous le savez bien.

— J'ajure, domine; dormez en paix.

Dès le lendemain en effet, et de très-bonne heure, il se rendit chez le marquis, il ne le trouva pas; il était, disait-on, en voyage depuis plusieurs jours, on ne savait quand il comptait revenir. Charlier dans l'attente d'un homme qui se cache s'est possible qu'il le police. J'allais, sans dire ma résolution, écrire pour demander une audience au prélat lorsque Hector, de son air impassible et digne, mais avec un regard qui semblait me dire : — Faites attention ! s'adressa le marquis de Rivaroles.

III

Le marquis se pencha vers lui, vers courtisane que si l'on se fit qu'on le verra dans les meilleurs termes. M. de la Roche lui vint le matin comme de son- taine, se réservant de l'observer; mais Clémence, dont le secret s'était brisé, et qui était vraiment lasse de ses hommages, lui dit d'un ton glacé :

— Je ne m'attendais pas à vous revoir, monsieur de la Roche.

— Je ne me croyais pas l'homme à perpétuité, répon- dit-il avec sa douceur dont l'usage avait frappé Ber- trand, et qui était comme le secret sur son visage pâle et sévère.

— Vous n'avez pas été l'homme de tout, reprit Clémence. Il se peut que je vous aie remarqué de mécon- naissance quand vous n'avez voulu manquer de savoir-vivre; mais en pardonnez beaucoup à un vieil ami, et je ne songeais pas à vous disputer. Vous êtes devenu bon de disparaitre. Ce n'est pas la première fois que vous l'avez fait, mais ordinairement vous pré- fériez le pain de motiver votre absence. C'était sou-

savoir le droit de servir. Cette fois vous avez négligé une formalité dont je ne dispois pas; vous avez cessé de vous voir parce que cela vous plaisait; vous revenez parce que cela vous plaît. Moi, mes leçons-là me déplaissent. Prime à servir et les gens que je reçois ne sont tous en amitié; c'est tout dans le dernier cas, je ne les aime qu'en me tenant sur mes gardes; veuillez donc dire sur quel pied je dois être avec vous; m'enfermer du courage et de la franchise, mais ne compter en aucun cas que je tolérerais le plus petit manque d'égards.

Écoudé de cette remontrance, le marquis essaya de se justifier; il prétendit qu'il s'était absenté réellement, qu'il avait envoyé une carte P. P. G., ce qui n'était pas vrai, et, comme il ne savait pas mentir, se ridiculisa intérieurement en changeant en confusion et en dépit.

M. Dietrich, qui avait gardé le silence, prit alors la parole.

— Monsieur le marquis, lui dit-il après avoir regardé pour débiter d'introduire d'autres visites, vous êtes venu chercher une explication que j'allais vous demander ce matin. Vous vous êtes fait passer pour absent, et vous n'avez pas quitté Paris. Autant que ma fille, j'ai le droit de trouver étrange que vous n'ayez voulu vous donner au préalable de votre disparition; mais mon étonnement est encore plus profond et plus sincère que le sien, car je sais ce qu'elle ignore : vous vous êtes conduit non seulement, je ne veux pas me servir d'un mot plus juste peut-être, mais trop cruel. Votre excuse est manducquée dans une

pendre ou dans un dépit qui méritait votre conduite à vos propres yeux, mais qu'il est temps de recommencer, et vous ne voulez l'accepter franchement.

— Eh bien ! je l'accepte franchement, répondit le marguillier, poussé à bout par le sang-froid imperturbable de M. Dietrich. Je me suis conduit comme un simple, comme un misérable. J'ai eu toute la honte du monde, puisque mon volot dévoté ; mais ce n'est pas à monsieur Dietrich de me le reprocher si durement. J'ai fait ce qu'il me faisait pas, j'ai rempli envers sa fille un devoir que me suggérait mon dévouement pour elle, et que lui ne pouvait remplir parce qu'il ignorait le péché.

M. Dietrich s'interrompit.

— Vous vous trompez, monsieur ; j'ai été mieux renseigné que vous ; je savais que dans certains dé-marches de ma fille il n'y avait péché pour elle. Je suis maintenant sûr ; c'est que vous étiez la prétention de l'empêcher à tout prix de faire choix d'un autre que vous pour son mari ; ce choix, elle ne l'a pas fait, mais elle a le droit de le faire. Ma volot pour la maintenir et la faire respecter. Vous savez que j'ai d'ailleurs regretté de vous voir dédaigner l'appel d'elle ; mais aujourd'hui je ne le regrette plus, voyant que vous manquez de sagesse et de dignité. Je vous le déclare avec l'intention de ne me rétracter en aucune façon, soit que vous me répondiez par des excuses ou par des menaces.

— Vous n'avez de moi ni l'un ni l'autre, répliqua le marguillier ; je mets le respect que je dois à vous et à

moi-même. Je me retire pour attendre chez moi les ordres qu'il vous plaira de me donner.

— C'est bien fait ! s'écria Charles dès qu'il fut sorti. Merci, mon père ! tu me fais respecter ta fille !

— Malheureux enfant ! lui dis-je avec une vivacité que je ne pouvais contenir, tu ne sanges qu'à toi. Tu ne vois pas qu'il y a un duel au bout de cette explication, et que tu fais pleurer ton père en face de l'épée d'un homme exemplé par toi ?

Charles pâlit, et se jeta sur son bras de son père :

— Ce n'est pas vrai, cela ! s'écria-t-elle ; dis que ce n'est pas vrai, ou je meurs !

— Ce n'est pas vrai, répondit M. Dietrich. Notre amie s'excuse mes paroles et mes intentions. Et M. de Rivonnière se le tient pour dit, l'insolent est vidé ; s'en va...

— Ah ! oui, voilà ! s'écria-t-elle ! Mon père, tu me mets au désespoir, tu me rends folle !

— Il faut être calme, ma fille ; je suis jeune encore et, dans une question d'honneur, un homme se veut un être. L'honneur maternel grâce à mes plaintes de te conduire, puisque je n'ai pas eu l'honneur personnel de te servir et te lever à la propreté. Je dois accepter les conséquences de ma tendresse pour toi ; je les accepte.

Elle se dégagea doucement de son bras et sortit. Elle fut visiblement suffoquée par les pleurs, et me jurai qu'elle ne sortirait plus jamais seule pour ne pas exposer son père à porter la peine de son emmêlement.

Eile lui parla pendant quelques jours. Je parlai à Bertrand pour l'engager à ne porter aucune lettre d'elle sans la montrer à M. Dietrich ou à moi. Il hésita beaucoup à prendre cet engagement. Pour lui, Cléopâtre était la meilleure tête de la maison. Si quelqu'un pouvait diriger l'usage qui s'en faisait autour de nous, et dont il comprenait fort bien la gravité, car il savait ce qu'on ne lui disait pas, c'était Cléopâtre et moi-même. Pourtant il fut vaincu par mon insistance et j'eus. Trois jours après, il m'apporta une lettre de Cléopâtre adressée à M. de Mousménil, mais on ne put se décider de demander son compte à M. Dietrich.

— Je n'ai jamais tenu les bons maîtres, disait-il, et vous m'avez forcé de faire une mauvaise promesse. Mademoiselle Cléopâtre n'a plus de confiance en moi. Je ne puis pas rester dans une maison où je ne sois pas estimé.

Je tenais plus que faire. Cet homme avait raison. Il était trop tard pour retenir Cléopâtre; lui dire son agiot le plus fidèle et le plus dévoué, c'était la pousser à commettre plus d'imprudences encore. Je rendis la lettre à Bertrand et j'ajoutai que Cléopâtre n'en raconterait ce qu'elle contenait, car il était rare qu'elle ne demandât pas conseil aussitôt après avoir agi à sa tête.

Eile ne vint pas, et nos inquiétudes recommencèrent. Cette fois je ne craignais plus pour mon avenir. J'étais sûr que Cléopâtre ne ferait pas erreur; mais je craignais pour M. Dietrich, que la conduite du mar-

qu'il avait fort tort, et qui ne paraissait nullement disposé à lui pardonner.

Le lendemain, Charles entra chez moi en me disant :

— Je sors, veux-tu venir avec moi ?

— Certainement, répondis-je, et je ne comprendrais pas que tu ne fusses sorti avec moi dans les circonstances où tu es placé toi-même.

— Ne me gâche plus, reprit-elle, j'ai résolu de signer une lettre, quoi qu'il m'en coûte; tu vas venir !

— Où allons-nous ?

— Je te le dirai quand nous serons parties.

Les ordres étaient donnés d'avance au cocher par Bertand, et nous descendîmes les Champs-Élysées sans que Charles veuille s'expliquer. Enfin, sur la place de la Concorde, elle me dit :

— Vous allez acheter des fleurs, rue des Truandouilles, chez Lantier.

En effet, nous descendîmes dans les jardins de cet horticulteur et parcourûmes ses serres, où Charles choisit quelques plantes fort chères; à 3 heures elle regarda sa montre, et tout aussitôt nous vîmes entrer le marquis de Biranville.

— Voilà justement ce de moi sœur, dit Charles à l'employé qui nous accompagnait, dans ce voiture et dans la mienne, nous transporter les plantes. Veuillez faire remplir les voitures sans que rien soit brisé, et faites faire la note, que je vous payerai tout de suite.

Il est évident que dans la zone aux cavités, où la charge est plus élevée, les déformations sont plus importantes.

— Merci, mon ami, lui dit-elle en lui tendant la main. Vous êtes venu à mon rendez-vous; vous avez compris que je ne pouvais plus, jusqu'à nouvel ordre, vous mettre en présence de mon père. Amusez-vous sur ce banc, nous sommes très-bien ici pour nous.

Monsieur de Rivarolo, j'ai réfléchi, j'ai vu clair dans ma conscience, je l'ai condamné, et d'est à vous que je vais me confondre. Je ne vous ai pas trahi, puisque je n'ai jamais eu d'amour pour vous, et je ne vous ai pas trompés en faisant mon refus si en compte d'une vocation particulière pour le mariage. L'état ecclésiastique, m'obligeait personnellement, et je croyais que l'amour de ma liberté ne serait jamais accordé. Il y eut bien plus vite que je ne pensais. Le monde m'a enlevé, la liberté m'a dépossédé. J'ai vu quelques-uns qui m'ont plu, que je n'appréhendais peut-être pas, qui probablement ne m'auraient jamais que je n'aime, mais qui m'ont empêché de ne pas mourir. Que voulez-vous que je vous dise? Je ne croyais une femme terrible, je ne suis qu'une enfant terrible, et d'autant plus folle que je ne croyais pas à l'amour et ne m'en méfiais pas. Je lui appartenais entièrement et l'amour de la liberté et de l'obéissance, principe ma passion n'ont point partagé. Si vous souhaitez une vengeance, ayez-en une. Je suis venu pour en avoir l'être d'avoir prouvé un instant à un ami dévoué, mais vous n'êtes ni cruel ni dévoué, ni vindicteux, et, si vous avez eu l'immense courtoisie de m'en parler,

perdre l'affection de mon père, la haine en est à moi, à moi seule. Je ne vous ai pas compris, je vous ai mal jugé. Je ne suis ni l'un ni l'autre. Vous tortez tout mon courage, je vous ai compris, après, j'ai dans une sorte de délire. J'aurais dû vous dire dès le premier jour ce que je vous dis maintenant : Non, non, plaignez-moi, je suis malheureuse ; voyez, non, après pitié de moi ?

En parlant ainsi avec une émotion qui la rendait plus belle que jamais, Charles se fût et se pencha comme si elle allait s'agenouiller devant M. de Birceville. Celui-ci, égaré et comme étonné, l'en empêcha en s'écriant :

— Que faites-vous là ? C'est vous qui êtes folle et cruelle ! Vous voulez donc me tuer ? Que me demandez-vous, qu'espérez-vous de moi ? Ai-je compris ? Je croyais à un caprice, vous me dites pour me consoler que c'est une passion ! et vous voulez... Non, non, non, Dieu, qu'est-ce que vous voulez ?

— Ce que votre cœur et votre conscience vous ordonnent, non, non, répondit-elle, toujours penchée vers lui et relevant ses mains tremblantes dans les cheveux ; je veux que vous me pardonniez mes erreurs d'enfance, mon ingratitude, mon silence. Quand vous m'avez dit : « Arrêtez votre amour pour un autre, je suis votre ami, » — car vous m'avez dit cela ! J'aurais dû vous croire ; c'est votre droiture, c'est votre honnêteté qui parlait spontanément. J'ai cru à un piège, c'est là mon crime et la cause de votre colère. Ma méfiance vous a trahi. Vous êtes en à

un caprice, disiez-vous? Cela devait être. Mais m'a-vez-vous traité comme une fille unique enfant que l'on veut protéger et sauver au dépit d'elle-même. Vous avez pris cela pour un devoir, et vous avez employé tous les moyens pour vous en acquiescer. A présent vous désavouez, vous voyez que c'est une passion et que l'on souffre affreusement; vous devez changer; il faut me consoler, me plaindre, me consoler, s'il se peut, il faut m'aimer surtout! il faut m'aimer comme une sœur, vous devez le moi comme un tendre frère. Ne me cachez pas cette douleur sirois de perdre mon meilleur ami au moment où j'en ai le plus besoin.

Et elle lui jeta ses bras au cou en l'embrassant comme elle embrassait M. Darrich quand elle voulait le valser. Elle se pouvait pas se pas résister avec la marquis; il était déjà vaincu.

— Vous me tuez! lui dit-elle, et je brise le cœur qui me batte. Ah! que vous connaissez bien votre empire sur moi, et comme vous en abusez! Allez, vous triomphez; que faut-il faire? Allez-vous me demander d'aimer à vos genoux l'ingrat qui vous dédaigne?

— Ah! grand Dieu, d'horrible! il n'est rien de cela! Si je doutais de ma passion, je mourrais de douleur et de honte. Non, vous n'avez rien à faire que de m'accepter depuis d'un autre et de m'aimer sans pour demander pardon à mon père des torts qu'il vous a faits. Il a cru que vous vouliez me perdre par un délit, faire croire que vous aviez des droits sur moi. Mais lui la vérité, accusé-moi, ex-

plégera-tous. Mais-là que vous n'avez d'autre ambition que celle de jouer avec moi le rôle d'ange gardien, laissez-moi, donnez-moi votre parole pour l'avenir et laissez-moi vous reconquérir. Ce ne sera pas difficile; il vous aime tant, mon pauvre père! Il est si malheureux d'être brouillé avec vous!

Le marquis hésitait à prendre des engagements avec M. Dietrich. Charles pleura tant et si bien qu'il prit de venir à l'heure au soir même, et qu'il y vint.

Elle avait saisi son silence sur cette entrevue si rapidement menée, et elle voulait que le marquis vint chez elle comme de lui-même.

Il hésitait à tromper M. Dietrich.

— Fais-tu mal à ton père? s'écria-t-elle. Tout ce que j'ai imaginé pour préserver la vie de mon père de- vait te rendre ses tristes soucis, que j'ai combinés avec despiés et mépris à bien aux adresses et dévouement. Si j'avais suivi ton conseil de me tenir tranquille, de ne rien dire, de ne plus faire ce que tu appelles mes imprudences, le renouvellement de ces deux larmes s'éterniserait et amènerait tôt ou tard un déshonneur à moi, à toi, à nous d'aimer plus que jamais, et tu serais à jamais tranquille pour ton père. M. de Bréville n'est pas si charitablement et si généreux que je le lui ai dit. Il a les instincts d'un tigre sous ses air charmant; mais j'arriverai à le rendre tel qu'il doit être, et je lui aurai rendu un grand service dont il me saura gré plus tard. Quand on ne peut pas combattre une tête dure, on la séduit et l'apprivoise. J'ai fait une grande faute le jour où j'ai perdu

patience avec lui. Je n'y pense ni mal, à présent je le tiens!

M. Dietrich, surpris par la visite du marquis, accepta l'explication de son impatience aussi franchement que Charles l'avait prise. Le pauvre Rimonsaire était d'une patience navrante. On voyait qu'il avait souffert autant dans cette terrible journée que s'il eût eu à subir la torture. Son attachement donnait un grand poids au serment qu'il fit de respecter la liberté de Charles et de rester son ami dévoué. M. Dietrich l'embrassa. Charles lui tendit ses deux mains à la fois, après quoi elle se mit au piano et lui joua délicieusement les airs qu'il préférait. Ses notes se détachèrent. Le marquis pleura comme un enfant et s'en alla béni et brisé.

— En bien, mademoiselle! me dit Bernard, que je rencontrai dans la galerie après que les portes se furent refermées sur M. de Rimonsaire, vous avez eu raison de me laisser porter la lettre. Je vois le diable bleu, qu'il n'y avait que mademoiselle Charles pour arranger les affaires. Elle y a pensé, elle l'a voulu, elle a écrit, elle a parlé, et le tour est fait. Pardieu de l'explication! elle est un peu familière, mais je n'en ai encore pas d'autre pour le moment.

Il n'y en avait pas d'autre en effet: le tour était joué. Charles était-elle donc profonde en amour et en amitié? Non, elle était simple en expédients et habile à s'en servir. Elle ne pouvait de ses rêves au point de ressentir toutes les émotions qu'elle comportait. Elle croquait légèrement à son inspiration, à son

plais de femme, et se permettait opérer le mariage des autres en les voyant pour se faire place.

Elle était dans l'attente de la situation comme toujours. Elle avait accordé ses pères à tout excepté, elle avait pardonné la vengeance du marquis, elle n'avait excepté et travaillé au point que je ne trouvais plus de bon sens raison pour la rémission. Il ne lui restait qu'à valoir celle de Paul, et, comme elle le savait, l'action était simplifiée. Les fautes de sa volonté, n'ayant plus que sa loi à étudier, étaient décomposées.

— Que comptes-tu faire ? lui disait-je ; vas-tu encore le provoquer malgré le mauvais résultat de tes premières tentatives ?

— J'ai fait une école, répondait-elle, je ne la recommencerai pas. Je m'y prendrai autrement ; je ne sais pas encore comment. Fais-le-moi et j'attendrai l'occasion ; elle se présentera, n'en doute pas. Les choses humaines apprennent toujours leur contingent de secours impéris à la volonté qui gesticule pour un être parti.

Cette école occasion vint en effet, mais en même de circonstances assez compliquées, qu'il faut reprendre de plus haut.

Marquise n'avait pas caché à Paul la visite de Charles, et elle lui avait sans lui décrit la personne pour qu'il lui fût aisé de la reconnaître. Il n'avait fait part de cette démarche haine, et je la lui avais expliquée. Il n'était plus possible de lui cacher la vérité. Par la suite, il apprit tout ; mais

mon vieux grand oncle de m'en pas parler devant Marguerite, dont la jalousie se fit allumée.

Paisi en monco, dans cette digne délicate, redonne de tout s'écouter. Comme il avait coutume d'en rire quand je l'interrogeais, je lui dis, en lui que je l'avais souvent pressenti au Luxembourg, de me répondre sincèrement une fois pour toutes.

— Est-ce que ce n'est pas déjà fait? me dit-il avec surprise; pourquoi supposez-vous que je pourrais changer de sentiment et de volonté?

— Parce que les circonstances se modifient à leur heure au sujet de cette situation, parce que M. Dietrich consentirait, parce que je serais forcé de consentir, parce que M. de Bismarck se résoudrait, parce qu'elle ne s'en pas bien heureux avec Marguerite, et que tu n'es pas là à elle par un devoir réel. Son sort est celui de l'enfant marié, rien ne te condamne à sacrifier à une femme que tu n'aimes pas le sort le plus brillant et la conquête la plus flatteuse.

— Ma tante, répondit-il, vous jouez sur la mot d'aim. L'aim Marguerite comme j'aim mon enfant, d'abord parce qu'elle m'a donné cet enfant, et puis parce qu'elle est une enfant elle-même. Cette indulgence tendre que la sagesse inspire naturellement à Thomas est un sentiment très-p profond et très-sain. Il ne donne pas les disputes violentes de l'amour romantique, mais il remplit les cœurs honnêtes, et n'y laisse pas de place pour le besoin des passions excitables. Je suis une nature sobre et constante. Ce besoin, impétueux chez d'autres, est très-

modifié chez moi. Je ne suis pas effrayé par le plaisir dévot. Mes nerfs ne sont pas entamés aux paroxysmes, mon cerveau n'est guère poétique, un idéal n'est pour moi qu'une chimère, c'est-à-dire un monstre à bon visage trompeur. Pour moi, le charme de la femme n'est pas dans le développement extraordinaire de sa volonté, au contraire il est dans l'abandon tendre et glorieux de sa force. Le bonheur parfait n'est nielle part, car je n'appelle pas bonheur l'ivresse passagère de certaines situations courtes, j'ai goûté le mien à ma portée, je l'ai fait à ma taille, je tiens à le garder, et je dis à mademoiselle Dietrich de me persuader qu'elle en ait un plus délectable à m'offrir. Si elle résistait à m'écarter en agissant sur mes sens ou sur mon imagination, sur la partie folle ou brutale de mon être, je saurais résister à la tentation, et, si je sentais le danger d'y succomber, je prendrais un grand parti : j'épouserai Marguerite.

— Épouser Marguerite ! ce n'est pas possible, mon enfant !

— Ce n'est pas facile, je le sais, mais ce n'est pas impossible. Cette union blessait votre jeune cœur ; c'est pourquoi je ne m'y risquerais qu'à la dernière extrémité.

— Qu'appelles-tu la dernière extrémité ?

— Le danger de tomber dans une humiliation pire que celle d'abandonner le point d'une fille déçue, le danger de voir la domination d'une femme altière et impérieuse, Marguerite ne en fera jamais un jour

de me jeter. Elle a ce grand avantage de ne pouvoir m'en inspirer aucune. Je suis sûr du présent. Le passé ne m'appartient pas, je n'ai pas à en souffrir ni à le lui reprocher. L'homme qui l'a créée n'existe plus pour elle ni pour moi ; elle l'a oublié à jamais en refusant ses amours et en voulant ignorer ce qu'il est devenu. Jamais ni elle ni moi n'en avons entendu parler. Il est probablement mort. Je peux donc parfaitement oublier que je ne suis pas son premier amour, puisque je suis certain d'être le dernier.

Quelques jours après cette conversation, je trouvai Marguerite très-joyeuse. Je n'eus pas grand plaisir à causer avec elle ; mais, comme je voyais toutes les semaines une vieille amie dans son voisinage, j'allais m'entretenir du petit Pierre en passant. Marguerite avait un peu l'air de gélusées à recommander, et je raconte tout de suite un anecdotte de Cécilie.

— C'est cette jeune dame, votre amie, qui m'a apporté ça, me dit-elle. Elle est venue ce matin, à pied, par le Luxembourg, suivie de son domestique à gilet de soie. Elle est venue à causer avec moi pendant plus d'une heure. Elle m'a donné de bons conseils pour la santé du petit, qui souffre un peu de ses dents. Elle s'est informée de tout ce que me regarde avec une bonté... Voyez-vous, c'est un ange pour moi, et je l'aime tant que je me jeterais au feu pour elle. Elle n'a pas encore voulu me dire son nom ; est-ce que vous ne me le direz pas ?

— Non, puisque elle ne le veut pas.

— Est-ce que Paul le sait ?

— Je figure.

— C'est drôle qu'elle se fasse un métier; c'est quelques doses de charité qui rend le bien qu'elle fait.

— Avez-vous réellement besoin de cet ouvrage, Marguerite ?

— Oui, nous en manquons depuis quelques temps. Madame Néve, qui est saine, se soufre, et fait quelques semblants de s'être pas saine pour s'être pas à charge à Paul; mais elle supporte bien des privations, et l'indigent nous dérange beaucoup de notre travail. Paul fait pour nous tout ce qu'il peut, peut-être plus qu'il ne peut, car il est un vieux habitué jusqu'ici tout, et quelquefois j'ai eu chagrin de voir les documents qu'il fait.

— Acceptez de moi, ma chère enfant, et vous ne lui reprenez plus rien.

— Vous l'a délégué, et j'ai juré de ne pas déléguer. D'ailleurs nous voilà tranquilles; ma joie dans nous fournie de l'ouvrage. En voilà pour longtemps, Dieu merci ! Elle nous paye très-cher, le double de ce que nous lui aurions demandé. Vous comme d'habitude ! toute une garniture de chambre à coucher au vieux point ! Quand ce sera doublé de rose...

— Mais cette quantité d'ouvrage et ce gros prix, cela ressemble bien à une escroquerie; ne craignez-vous pas que Paul ne soit mécontent de vous la voir accorder ?

— On ne le lui dit pas. La charité, s'il y en a, est

étaient au profit de madame Firon, qui en a bien besoin, et c'est pour elle que j'ai accepté. Vous ne voudriez pas empêcher cette brave femme de gagner sa vie? Peut-être auriez-vous le droit, d'ailleurs!

Je crus devoir me taire; mais je vis bien que la loi était sur moi et que Charles d'empêcher de Marguerite pour épouser son chemin mystérieux.

Le lendemain, je fus frappé d'une nouvelle surprise. Je trouvai Marguerite dans l'antichambre de Clémence. Elle avait reçu d'elle ce billet qu'elle me montra :

« Ma chère enfant, j'ai oublié un détail important pour la coupe des dentelles. Il faut que vous preniez vous-même la mesure de la taille. Je vous envoie ma voiture, montez-y et venez.

« La dame aux perles. »

— Est-ce que Paul a consenti? lui demandai-je.

— Paul était parti pour ses bureaux. Mais! il n'y avait pas à réfléchir, et puis j'étais si contente de monter dans la belle voiture, toute doublée de satin comme une robe de princesse! et des chevaux domestiques devant, derrière! qu'il était si vite que j'aurais pour d'écarter les passants. J'avais envie de leur crier : — Rangez-vous donc! Ah! je peux dire que je n'ai jamais été à pareille fête!

Charles, qui s'habillait, fit peiner Marguerite d'attendre. Je le suivis.

— Ah! la ténébreuse à nos petites affaires! me

dit-elle avec un malicieux sourire. Il n'y a pas moyen de le rien cacher! Moi qui voulais te surprendre en retrouvant mon appartement d'après tes idées! Chère petite, dit-elle à Marguerite, vous êtes la femme de cette toilette pour rebattre les cartes sans confondre appartement; vous du papier, des clefs. Toutes les pièces bien exact.

— Mais enfin, madame, s'écria Marguerite en relevant les clefs d'or et en jetant un regard ébloui sur la toilette chargée de bijoux, diriez-vous donc où je suis, et si vous êtes reine ou princesse!

— Si l'une, si l'autre, répondit Charras. Je ne suis guère plus noble que vous, mon enfant. Mes parents ont payé de la fortune en travaillant; c'est pourquoi je m'intéresse aux personnes qui vivent de leur travail; mais il est bien inutile que je vous lise un mystère que madame de Bernost trahit! Je me souviens Charras dit-elle, une personne — M. Paul n'était guère.

— Il a tort, bien tort, vous êtes si aimable et si bonne!

— Il vous avait dit la contraire, n'est-il pas vrai?

— Mais non, il ne m'avait rien dit. Ah si! il vous trouvait trop grande en lui, voilà tout; mais il vous trouvait si peu, il faut lui pardonner.

— Il en vous a peu chargée, dis-je à Marguerite un peu sévèrement, de demander pardon pour lui.

Elle me regarda avec étonnement. Charras la prit par la main et lui fit voir tout son appartement et toute

la partie de l'hôtel qu'elle habitait. Elle s'amusait de ses vers, de ses questions naïves, de ses notions quelconques justes, quelconques fautes sur toutes choses. En la promenant ainsi, elle disparaissait à son contrôle, elle l'occupait, elle le grisait, elle faisait relâche l'un et les joyeux devaient être, elle jouait le rôle de Néphelée auprès de cette Marguerite, aussi femme que celle de la légende.

voyant que Clotilde était résolue à me mettre de côté pour le moment, je quittai sa chambre, où elle ramena Marguerite et l'y garda assez longtemps; puis elle vint la reconduire jusqu'à sa voiture, qui devait la ramener, et se trouvant le salon elle m'y trouva avec le marquis de Rivandière; c'est là qu'eut lieu une scène intéressante qui devait avoir des suites bien graves.

— Bonjour, marquise, dit Clotilde, qui entrait la première, je vous attendais. Vous venez dîner avec nous?

En ce moment, et comme M. de Rivandière s'avançait pour lui-même, mais de sa servante, il se trouva vis-à-vis de Marguerite, qui le salua. Il eut une seconde comme paralysé, et Marguerite, qui se serait bien cachée, bien contenue, fit un grand saut et recula.

— Qu'est-ce donc? dit Clotilde.

— Jules! s'écria Marguerite en montrant le marquis d'un air effaré, comme si elle eût vu un spectre.

M. de Rivandière eut une posture de bal-les-mes, il dit en rougissant :

— Quel, Jules? que veut dire cette jolie personne?

— Vous ne vous appelez pas Jules ? repart-elle toute confuse.

— Non, dit Charles, vous êtes trompée par quelque ressemblance, il s'appelle Jacques de Rivonnière. Tenez, mon oncle, Marquis, je reviens.

Elle l'emmena.

— C'est la votre pauvre sœur morte ? dit-je à M. de Rivonnière, convenez-en.

— Oui, c'est elle. Vous la connaissiez ?

— Sans doute, c'est la maîtresse de mon oncle. Comment ne le sachiez-vous pas, vous qui avez tant rôlé autour de son domicile ?

— Je le savais depuis peu ; mais comment pourrais-je m'attendre à la reconnaître ici ? à son nom de ciel, ne dites pas à Charles que je suis sa sœur...

— Et vous espérez le tromper...

Charles rougit. Son premier mot fut :

— Ah, ça ! dites-moi donc, marquis, pourquoi elle vous appelle Jules ? Elle n'a donc jamais vu qui vous ditte ? Elle jure que c'était un étudiant, qu'il se nommait Louis, et qu'il jouissait, malgré votre grand air et votre belle tenue, vous êtes un faux marquis. Il y a là-dessous un roman qui va vous divertir. Voyons, contez-nous ça bien vite avant d'ôter.

— Vous voulez vous moquer de moi ?

— Non, car je crains d'avoir à vous trouver indiscrètement et à vous blâmer.

— Alors permettez-moi de me taire.

— Non, lui dis-je, il faut vous confesser tout à fait. Mon oncle a été à l'épouse, cette Marquise. Je

deux servir et elle est pardonnable, et si elle ne s'est pas sentie en position d'avoir refusé ses devoirs. Conscience-rien, il y va de l'honneur.

— Alors finissez, puisqu'elle a eu l'imprudence de parler.

Et il raconte comme quoi, dans un moment où il voulait parler de son amour pour mademoiselle Thérèse, il avait été comme un lion, un héros, aux environs de Paris, sur les bords de la Seine, avec de grandes velléités de suicide. Là, il avait rencontré cette fille, dont le hasard l'avait frappé, et qui, maltraitée chez sa mère, s'était isolée entière. Pour ne pas se compromettre, il s'était donné le premier nom venu, et, pour lui inspirer de la confiance, il s'était fait passer pour un pauvre étudiant en situation de l'épouser. Il l'avait logée dans une petite maison de campagne de la banlieue où il était le soir en secret, dans une terre appropriée à son mariage, et où elle ne se montrait à personne. Elle était modeste, et sans autre ambition que celle de se marier avec lui, quelques pécunes qu'il pût être. Ce commerce avait duré quelques semaines. Des affaires ayant appelé le marquis dans ses terres de Normandie, il avait appris que Clémence était à Trouville. Il s'était repaî de passion pour elle en la revoyant. Il avait envoyé Dubou, son homme de confiance à Marguerite, pour lui annoncer le mariage de John Marie, et lui remettre un portefeuille de cinquante mille francs qu'elle avait jetés au feu de peur qu'il ne fût en danger :

— Il m'a trompée, puisque'il est riche. Je le méprise,

dites-lui que je ne l'aime plus et ne le reverrai jamais. Deloia avait cru ne pas devoir se hâter de transmettre la réponse à son maître, d'autant plus que celui-ci avait écrit Clémence à Biogan. C'est au bout de trois mois seulement que, de retour à Paris, il avait appris la chute et la disparition de Marguerite. Il avait essayé alors de se venger, elle y était parvenue en effet ; mais, après une tentative de suicide, elle avait disparu de nouveau, et pendant un certain temps dans le village qu'elle ne se fit appeler, puisque, disait-on, c'était son père. Le marquis ajouta :

— Je ne dissimule pas ma haine et j'en rougis. C'est ce remords qui m'a rendu furieux naguère...

— Ne parlons plus de cela, dit Clémence, j'ai eu assez vous des torts qui ne me paraissent pas d'être trop sévères aujourd'hui.

— Il n'est plus, reprit-il, que vous êtes la cause... involontaire...

— Et tel innocent de votre mauvaise action ; je n'accepte pas cette condition comme un reproche mérité, mon cher ami. Si toutes les femmes dont le refus d'aimer a eu pour conséquence des événements de ce genre devaient se les reprocher, la moitié du monde serait pendue ; mais tout cela n'est pas si grave, puisque Marguerite s'est vengée.

— Et puisque'elle a réparé son déshonneur, ajouta-je, par une conduite sage et digne ; je suis bien sûr de savoir que la haine de M. de Biogan n'est certainement conforme au plan, et que mon ardeur peut même se partager et lui pardonner.

— Et même il le doit, répliqua vivement Clémence ; mais lui, donner son nom, comme cela, aux malheureux de marque, tu n'y songes pas, Pauline ! Je voudrais voir la figure que tu ferais, s'il arrivait que madame Paul Gilbert, au lieu de son mari, s'arrêtât encore en rencontrant M. de Bismarck :

— Voilà ! bien !

— Certain elle en ferait plus, dit le marquis. Pourquoi M. Paul Gilbert serait-il informé !

— Il le sera ! répondit Clémence.

— Par lui ? s'écria-t-elle.

— Oui, par elle, reprit le marquis avec douleur ; vous savez bien qu'elle veut empêcher ce mariage !

— Vous savez tout cela, dit Clémence, qui n'avait jamais écrit au marquis que Paul fut l'objet de sa préférence, et qui déjouait ses soupçons quand elle voyait repaître sa jalousie ; que m'importe à moi !... Si j'avais l'indignation que vous me supposez, comment supporterai-je la présence de cette Marguerite autour de moi ? C'est moi qui l'ai mariée aujourd'hui. Je la fais travailler. Je m'occupe d'elle. Je m'intéresse à son enfant, qui est malade par parenté. J'ai peut-être le voir d'habitude. Vous voyez cela surprenant et merveilleux, vous autres ? Pourquoi je peux juger cette pauvre fille tout-digne d'être aimée par un pauvre homme, mais je ne suis pas forcée de voir en elle la même bien convenable de mademoiselle de Bernant. Je dis même que c'est un devoir pour Pauline de ne pas laisser ignorer à

son service la reconnaissance d'aujourd'hui et le vrai nom du séducteur de Marguerite.

— Soit! c'était la marquis ou se levant comme frappé d'une idée nouvelle. Si M. Paul Gilbert aime réellement sa compagne, il reconnaîtra qu'il a eu compte à régler avec moi, il me cherchera quand il...

— Et vous vous battez! dit Charles en se levant aussi, mais en affectant un air dédaigné. Vous en menez d'aride, marquis, et voilà votre fiocité qui se penche; mais, moi, je n'aime pas les dadas qui s'ont pas la tête comme ça, et je jure que M. Gilbert ne saura rien. Ce n'est pas Marguerite qui lui a montré à lui d'avoir retrouvé son amour. Ce n'est pas Pauline qui a poussé son nez chéri à son nez et ses mains à elle. Ce n'est pas vous qui le provoquez par une déclaration d'idéalité qui ne vous fait pas pour le bon côté. À moins qu'il ne vous passe par la tête de lui disputer Marguerite, je ne vois pas pourquoi vous seriez la crainte d'enlever à votre victime son protecteur allemand. Voyons, nous de même, allons déjeuner et ne parlons plus de ces commodes qu'il ne faut pas faire tourner au tragique.

Si Charles avait des expédients prodigieux au service de son obstination, elle avait aussi les aveuglements de l'orgueil et une confiance complète dans son pouvoir de fascination. C'est à l'échelle de ces sortes de caractères. Un tel profond, une passion vraie, ne sont pas les motifs de leur ambition. C'est

s'attachent à la poursuite d'un idéal, on s'est pas fidèle par habitude qui les entraîne, d'est surtout l'amour de la lutte et l'indéfectible du combat. Si mon serveu est décliné à persévérer et à valence, elle l'est dédaigné; elle n'y est jamais lue attention.

Elle croyait avoir trouvé dans le marquis l'homme idéal, mais l'idéal, qu'en se voir de cela elle devait à jamais déserter; elle se trompait. Elle avait, sans le savoir, aimé la dévotion de cet homme d'un jour glorieux, mais d'une nature médiocre. Depuis plusieurs années, elle le traitait à sa guise, l'entraînant du côté d'un, abouissant de sa renommée, et lui consacrant, dans ses heures de vacance, les théories de haute diplomatie qui lui avaient servi pour gouverner son procès, ses amis et lui-même. D'abord le marquis avait été étonné de ce qui lui semblait une persévérance précieuse, et il avait voulu s'y soumettre; ensuite il avait vu Christine s'employer que des moyens avouables et se travailler à dompter les autres qu'en les rendant heureux. Telle était du moins sa prétention, une illusion, la mission qu'elle prétendait donner, comme font tous les despotes, à ses collaborateurs, et dont elle était la première digne. Le marquis n'était payé de ses sagesse, il était revenu à elle avec enthousiasme; mais il recommençait à souffrir, à se méfier et à retourner dans son coin, qui était de l'acier contre elle et contre le rival prétendu, quel qu'il fût.

Elle ne le savait donc pas si bien attaché qu'elle croyait. Il avait étudié à son école l'art de ne pas

obéir, et il n'était pas, comme elle, la dévouée finaliste dans le choix des moyens. Il lui passa donc par la tête, à la suite de l'explication que je viens de rapporter, d'éveiller le jaloux du Paul et de l'Amour sur le terrain du duel en réglant des prétensions de Césarine. Il avait donné sa parole, il ne pouvait plus la tenir, et il s'en croyait dispensé parce que Césarine manquait à la donne et lui cachait le nom de son rival en mépris de la confiance absolue qu'elle lui avait promise. C'est du moins ce qu'il m'expliqua par la suite après avoir agi comme je vais le dire.

Il nous quitta aussitôt après le déjeuner pour écrire à Marguerite la lettre suivante, qu'il lui fit tenir par Dubois :

« Si j'ai fait semblant en matière de ne pas vous reconnaître, c'est pour ne pas vous compromettre ; mais les personnes chez qui nous vous sommes rencontrés étaient au courant de tout, et j'ai appris d'elles que vous n'étiez pas l'impératrice d'épouser votre nouveau protecteur. La honte en est à moi, et votre malheur est mon crime. Je vous réparer autant que possible le mal que je vous ai fait. J'ai compris et admis votre fierté à mon égard ; mais à présent vous êtes libre, vous n'avez pas le droit de refuser le sort que je vous offre. Acceptez une jolie maison de campagne et une petite propriété qui vous mettront pour toujours à l'abri du besoin. Vous ne me reverrez jamais, et vous garderez vos relations avec le père de votre enfant, tant qu'elles vous seront utiles. Le jour où elles deviendraient pénibles,

vous serez fière de les rendre sans danger pour l'avenir de votre fils et sans crainte pour vous-même. Peut-être aussi, en vous voyant dans l'aisance, M. Paul Gilbert se décidera-t-il à vous épouser. Acceptez, Marguerite, acceptez la réputation d'indifférence que je vous offre. C'est votre droit, c'est votre devoir de mère.

• Si vous voulez de plus amples renseignements, écrivez-moi.

• Marquis de Breuille. »

Marguerite lut d'abord la lettre avec mépris sans la bien comprendre : mais madame Férus, qui avait mieux les et qui était plus pratique, le relut et lui en expliqua tous les termes. Madame Férus était tri-honorable, tri-dévote à Paul et à son père, mais elle voyait de près les déchirements de leur intimité et les difficultés de leur existence. Il lui sembla que le devoir de Marguerite envers son fils était d'accepter des moyens d'existence et des gages de liberté. Marguerite, qui voulait être épousée pour garder le respect de son père de mère, tomba dans cette monstrueuse inconséquence de vouloir accepter, pour l'enfant de Paul, le prix de sa première chute. Elle envoya sur l'heure madame Férus chez le marquis. Il s'expliqua en rédigeant une donation dont le chiffre dépassait les aspirations des deux femmes. Marguerite n'eut plus qu'à le signer. Il lui donnait quit-tance d'une petite ferme en Normandie, qu'elle était

consentait lui-même, et dont elle pouvait prendre possession sur-le-champ.

Quand Marguerite vit ce papier devant elle, elle l'épela avec attention pour s'assurer de la validité de l'acte et de la forme réglementaire et délicate dans laquelle il était conçu. À mesure que la Férce lui en lisait toutes les expressions, elle subissait du doigt et de l'œil, le cœur palpitant et le sang au front.

— Allons, lui dit sa compagne, signe vite et tout sera dit. Voici deux copies semblables, garde-en une; je reporte moi-même l'autre au marguillier. Je serai rentrée avant Paul; j'ai deux heures devant moi. Il ne se doutera de rien, pourvu que tu n'en parles ni à sa tante, ni à mademoiselle Dietrich, ni à personne au monde. J'ai dit au marguillier que tu n'acceptais qu'à la condition d'un secret absolu.

Marguerite tremblait de tous ses membres.

— Non Dieu ! disait-elle, je ne sais pas pourquoi je me figure signer ces lettres. Je donne ma démission de femme honnête.

— Tu es une bête saine, ma pauvre Marguerite, reprit la Férce, tu ne seras jamais regardée comme quelconque honnête parcequ'on ne t'épouse pas, et pourtant Paul t'aime beaucoup, j'en suis sûre; mais sa tante ne consentira jamais à votre mariage. Dans le monde de ces gens-là, on ne pardonne jamais rien. D'ailleurs cette signature ne t'engage à rien. Tu n'es pas forcée d'aller demeurer au Normandie et de dire à Paul que tu y es propriétaire. Fais taquer tes vêtements mais qu'il le sache. En une petite journée, le chemin de fer sera

moins et vous saluez, le marquis ne l'a dit. Si quelque jour Paul se bécote avec toi, — ça peut arriver, tu le verras beaucoup quelquefois, — eh bien ! tu lui vires un bonsoir tendre à la campagne avec ton fils, qu'il te laisse vagabonder pour son bonheur et sa santé. Je suppose d'ailleurs que ce pauvre Paul, qui se fatigue et se prive pour vous donner le nécessaire, meure à la peine ; que deviendrez-vous avec son enfant ? Feras-tu des enfants de sa suite et de mademoiselle Dintich ? Ces bonshommes n'ont qu'un temps. Tu sais bien que le travail de deux hommes ne vaut guère pour élever un jeune homme de famille. Ton Pierre aura donc un métier, sachant à peine lire et écrire ! Avec ça qu'il sera heureux, les ouvriers, avec leurs gilets, leurs pantalons et les soldats ! Pierre est un enfant bien né ; il est petit-fils d'un médecin et va être par sa grand'mère. Tu lui auras fait un bourgeois et du poids lui payer le collège ; autrement il se reprocherait son malheur.

— Mais s'il me reproche son bonheur !...

. — Est-ce qu'il n'aura d'où il vient ? Les enfants ne souffrent jamais ces choses-là. En prenant le bonheur où ils le trouvent, et on doit sacrifier sa fierté à leurs intérêts.

Marguerite signe ; le père s'était sans lui donner le temps de la réflexion.

Le marquis n'avait pas compté que Paul pourrait ignorer longtemps ce contrat, qu'il aurait dû poser chez ses notaires, et qu'il lui recommanda de régulariser au plus vite. Il connaissait Marguerite, il le sa-

est incapable de garder un secret. Une petite circonstance, qui ne lui paraît pas probable, devint sauter vite en équilibre. En passant occupé de madame Firon, il lui remit pour Marguerite un petit dessin, en lui disant que c'était le pot-de-rin d'unige. À ce mot de pot-de-rin qu'elle ne comprenait pas, Marguerite, que madame Firon retenait tout en pleurs, se prit à rire avec la facilité qu'eut les enfants de passer d'une crise à la crise contraire.

— Il est donc bien bon, ma sœur, dit-elle, qu'il se donne si peu à la folie !

Elle avait l'air et y trouva une lague de diables d'un prix assez notable. La veille encore, elle s'était peut-être épousée ; mais elle avait vu, le matin même, les bijoux de Charles, et, bien qu'elle eût l'air de ne pas le savoir, elle en avait gardé l'illusion. Elle passa la lague à son doigt, jura à la Firon qu'elle allait la remettre dans l'air et le cacher.

— Non, lui dit l'autre, il faut la vendre, cela se vendrait. Donne-moi ce tout de suite, je te rapporterai de l'argent. L'argent n'est pas signé, et Paul ne regarde pas où nous mettons le nôtre. Il ne sait jamais ce qui nous avens ; il se contente de nous demander de quel nous avons besoin. À présent nous lui disons qu'il ne nous fait rien, et, s'il est donné, nous lui montrons nos gajettes. Il ne peut pas trouver mauvais que mademoiselle Dietrich nous fasse travailler.

Marguerite cacha la lague ; il était trop tard pour

la faire drainer, Paul allait rentrer. Il conta en effet à ses deux amis l'incident du soir, de bonne heure, pour aller le présenter à son bureau. Il n'avait donc qu'il était un peu inquiet de l'indisposition de son fils.

C'est ce qu'il avait dit de grave. L'écrit raconté à Paul, chemin faisant, la visite de Marguerite à Charles, l'engagement à ne pas laisser Marguerite de sa confiance, de crainte d'éveiller ses soupçons. Il était fort satisfait de voir les Mandels de mademoiselle Dietrich se glisser dans son petit ménage.

— Si c'est par là qu'elle prend ses premières, elle n'y prend mal, dit-il; elle est tout à fait malade, la grande diplomate !

Je lui répondis que j'avais peur que le malheur de sa petite fille n'apportât de ce qui se passait chez lui. Il me le prouva. Nous ne nous devions guère des choses plus graves qui venaient de s'y passer.

Rassuré sur la santé de l'enfant, j'allais me retirer lorsque Paul me dit qu'il se passait chez lui des choses étranges. Si Marguerite, si madame Péron n'étaient d'accord, elles mangeraient en cachette dans la cuisine et se parlaient à voix basse, se tenant soigneusement de chaise quand elles s'entretenaient murmurant dans l'appartement.

— Elles me semblent un peu folles, lui dis-je, je l'ai remarqué. C'est l'effet de la course de Marguerite en voiture de maître et la vue des merveilles de l'hôtel Dietrich qu'elle aura méritées à sa compagnie, en

Mes secours c'est la joie d'avoir un tel ouvrage à entreprendre.

Paul fuyait de ses crises, mais son attention était droite. Il se retournait en bas en me disant :

— Mademoiselle Dietrich commence à m'ennuyer, ma tante ! Elle introduit son esprit de suite et d'agitation dans mon intérieur, elle me force à m'occuper d'elle, à me méfier de tout, à surveiller mes pauvres Marguerite, qui n'étaient encore jamais sortie sans sa permission, et que je vais être forcé de garder au noir.

— Ne la gronde pas, accepte quelques centaines de francs qui te rassurent et rassure-t-ils tout de suite à ta compagnie.

— Eh ! mademoiselle Dietrich, grâce à M. Bertrand, nous nous déplaçons dans deux jours ! Il faut que je reste aux environs de Paris ou que je parte de mon bon fils, que ces deux femmes ne soient pas seigner. Je ne vois qu'un remède, c'est de faire savoir très-lentement à mademoiselle Dietrich que je ne veux pas plus de ces secours à ma famille que je n'ai voulu de la protection de mes pères pour moi.

Paul était agité en me quittant. Le nom de Clémence irritait son image Trébuchet ; je le voyais avec effort venir à la surface, l'angoisse en et priait et je ne pouvais rien pour conjurer le danger.

Paul, se sentant pris de crises, voulait attendre un lendemain pour notifier Marguerite de ne plus sortir sans sa permission. Il se retira de bonne heure dans son cabinet de travail, mais il ne put travailler, un

regard offert le droit-lui. Il se jeta sur son lit de copes et ne put dormir. Vers minuit, il entendit remuer dans la chambre à coucher, et, pour savoir si l'enfant dormait, il approcha sans bruit de la porte entr'ouverte. Il vit Marguerite assise devant une table et faisant briller quelque chose d'éclatant à la lueur de sa petite lampe. Le pauvre enfant n'avait pu dormir son plus, la fin des diamants brülait son cerveau. Elle avait voulu servir l'hôtel de sa bagne avant de s'en aller, elle lui disait salement adieu, au moment de la renfermer dans l'étole, quand Paul, qui était arrivé après d'elle sans qu'elle l'eût vu, la lui arracha des mains pour la regarder.

Elle jeta un cri d'épouvante.

— Tais-toi, lui dit Paul à voix basse, ne réveille pas l'enfant! Sais-tu dans le cabinet; s'il remue, nous l'entendrons. Silence, lui dit-il quand il l'eut rassurée, stupéfaite et glacée, dans la pièce voisine, je ne veux pas te gronder. Tu es aussi saine qu'une petite fille de sept ans, tu ne réponds pas, n'écoutes pas la voix. Il faut avant tout que notre enfant dorme. Pourquoi es-tu si mécontente? Ce que tu as fait n'est pas si grave, je me charge de remettre ce bilet à la personne qui te l'a donné. Tu serais bien bête que tu ne devais rien recevoir que de moi, et tu ne le feras plus, à moins que tu ne veuilles me quitter.

— Tu quittes, moi? dit-elle en sanglotant, jamais! C'est donc toi qui veux me chasser? Alors rends-moi ma bagne; tu ne veux pas que je meure de faim?

— Marguerite, tu es folle. Je ne veux pas te quitter,

et.

mais je veux que tu fasses respecter la protection que je t'ai mise. Je ne veux pas que tu reçoives de poison; je ne veux pas surtout que tu en ailles chercher.

— Je n'ai pas été chez toi, je te le jure! s'écria Marguerite, qui avait perdu la tête et ne s'apercevait pas de la surprise de Paul.

— Chez toi? dit-il avec surprise; qui, toi?

— Mademoiselle Martine! répondit-elle, s'arrivant trop tard du mensonge qui pouvait la sauver.

— Pourquoi n'as-tu dit toi? je vais le savoir.

— Je n'ai pas dit toi... ou c'est que tu me rends folle avec ton air fier.

— Marguerite, tu ne sais pas mentir, tu n'es jamais mentie; ton seul chagrin, ton chagrin immense, m'a fait à toi pour la vie, ta sincérité. Ne joue pas avec cela, ou nous sommes perdus tous deux. Pourquoi as-tu dit toi au lieu d'elle? réponds, je le veux.

Marguerite ne sut pas résister à ce regard suppliant. Elle tomba aux pieds de Paul; elle confessa tout, elle raconta tous les détails, elle montra la lettre du marquis, l'acte de vente simulé, l'arrêté-dun de donation; elle voulut la déchirer. Paul l'en empêcha. Il s'empara des papiers et de l'écrit, et, voyant qu'elle se tordait dans des convulsions de douleur, il la releva et lui parla doucement.

— Calme-toi, lui dit-il, et console-toi. Je te pardonne. Tu as mal compris l'amour maternel; tu n'as pas compris l'honneur que tu me faisais. C'est la pre-

autres fois que j'ai un reproche à te faire, ce sera la dernière, s'entend pas !

— Oh oui par exemple, j'ai même mieux aimé...

— Si tu parles pas de mariage, tu ne l'appartiens pas; tu disais, disais, nous causerons plus tranquillement.

Paul se remit à son bureau, et il s'écrivit la lettre suivante :

« Demain, quand tu recevras cette lettre, ma tante chérie, j'aurai tué le prétendu Jules Herin ou il m'aura tué, — tu sais qui il est et où Marguerite l'a rencontré ce matin; mais ce que tu ignores, c'est qu'il avait fait accepter tantôt à Marguerite deux millions d'existence, avec la provision, émise par écrit, que cette considération lui dédierait à l'épouser. J'ignore si c'est une provocation ou une impertinence légitime, et si mademoiselle Dietrich est pour quelque chose dans cette intrigue. Je crois volontiers qu'elle n'y est pas dans quel doute, pourquoi la rencontre de Marguerite avec son séducteur. Quel qu'il en soit, si Dieu me vient en aide, car ma cause est juste, j'aurai bientôt privé mademoiselle Dietrich de son cavalier servant, et j'aurai levé la tâche qu'il s'imposait à ma pauvre compagne. Lui vivant, je ne pourrais l'adopter légitimement sans la faire rougir devant lui; mort, il te semblera, comme à moi, qu'il n'a jamais existé, et j'aurai purgé l'hypothèque qu'il avait prise sur mon honneur. Si la chance est contre moi, tu recevras cette lettre qui est mon testament. Je te légue et te confie mon fils; remets-le lui peu

que je possède. Laisse-le à sa mère sans permission qu'elle n'éloigne de toi de manière à échapper à ta surveillance. Elle est bonne et dévouée, mais elle est bête. Quand il sera en âge de raison, avertis-le en temps. Je n'ai pas dissipé le même héritage de mon père. Je sais qu'il ne suffit pas; mais toi, ma promesse, tu feras pour lui ce que tu as fait pour moi. Tu vois, j'ai bien fait de refuser la supériorité que tu voulais me procurer; il sera le nécessaire pour son enfant. — J'espère faire une petite fortune avant cette époque et te rendre, au lieu de te prendre encore; mais la vie a ses accidents qu'il faut toujours être prêt à recevoir. Je n'ai du reste aucun mauvais pressentiment, la vie est pour moi un devoir bien plutôt qu'un plaisir. Je vais avec confiance où je dois aller. Tu ne recevras cette lettre qu'en cas de malheur, alors je te la remettrai moi-même pour te montrer qu'à l'heure du danger ma plus chère pensée a été pour toi. »

Elle écrivit à Marguerite une lettre encore plus touchante pour lui pardonner sa faiblesse et le remercier du bonheur intime qu'elle lui avait donné.

« Un jour d'entraînement, lui disait-elle, ne doit pas me faire oublier tant de jours de courage et de dévouement que tu es mis dans notre vie commune. Parle de moi à mon Père, conserve-toi pour lui. Ne t'occupe pas de ma mort, tu n'aurais pas prévu les conséquences de ta faiblesse; c'est pour les dissuader que je vais me battre, c'est pour préserver à jamais mon fils et toi de l'outrage de certaines faiblesses. Le

pire s'expose pour que la robe soit rangée et repassée. Je vous baise tous deux. »

Il pensa aussi à la Pierre et lui écrivit ce qu'il put. Il s'habilla, mit sur lui ses deux lettres et sortit avec le jour sans éveiller personne. Il alla prendre pour témoin son ami, le fils du baron, et au autre jeune homme d'un esprit adroit. A sept heures du matin, il faisait réveiller M. de Mironville et l'attendait dans son fauteuil.

Il n'avait pas même soupçonné à ses deux compagnons qu'il exigeait d'en deux immédiat. Il avait une explication à demander, il voulait qu'elle lui fût entendue et répétée au moins par des personnes sûres.

Il s'était nommé en demandant audience. Le marquis se leva de s'habiller et se présenta, presque joyeux de tenir enfin sa vengeance et de pouvoir dire à Étienne qu'il avait été protégé. Il alla même se dresser de l'explication en disant à Paul :

— Vous venez ici avec vos hommes, monseigneur, ce n'est pas l'usage; mais vous ne connaissez pas les règles, et cela c'est tout à fait indifférent. Je suis pourquoi vous venez; il n'est pas nécessaire d'insister à nos affaires les personnes que je vois ici. Vous croyez avoir à vous plaindre de moi. Je ne compte pas me justifier. Mes jour et mes heures seront les mêmes.

— Parlez-moi, monseigneur, répondit Paul; je ne compte pas procéder selon les règles, et il faut que vous acceptiez mes maximes. Je veux que mes amis sachent pourquoi j'expose ma vie ou la sienne. Je ne suis pas dans une position à m'intéresser de mystère.

Les personnes qui veulent bien m'excuser savent que j'ai pris pour femme, pour maîtresse, je ne puis en point à mots couverts, une jeune fille élevée à quinze ans par un homme qui n'avait eu aucun l'attention de l'épouser. Je m'abstiens de qualifier le caractère de cet homme. Je ne le connaissais pas, elle l'avait aimé. Je n'étais pas jaloux du passé, j'étais heureux, car j'étais plus, et, quel que fut le lien qui devait nous unir pour toujours, fidélité jurée ou volontairement gardée, je considérais votre union comme mon bien, comme mon devoir, comme mon droit. Je suis pauvre, je vis de mon travail; elle acceptait ma peine et ma pauvreté. Hier, cet homme a écrit à ma compagne la lettre que voici :

Et Paul lut tout haut la lettre du marquis à Marguerite; puis il montra la bagne et la pose, et, tel que l'écrit de dévotion, sur la table, avec le plus grand calme, après quoi, et sans permettre au marquis de l'interrompre, il repart :

— Cet homme qui m'a fait l'outrage de supposer, et d'écrire à ma maîtresse que ses présents me décident sans doute au mariage, d'un côté, monsieur le marquis de Livronnière, d'autre que vous reconnaîtrez votre signature ?

— Parfaitement, monsieur.

— Pour cette insulte gratuite, vous reconnaîtrez aussi que vous me devez une réparation ?

— Oui, monsieur, je la reconnais et suis prêt à vous la donner.

— Voilà !

— Je ne vous demande qu'une heure pour aviser mes proches.

— Vâtes, monsieur.

Le marquis souleva ses cheveux, seleva sa toilette, se revêtit d'un habit à Paul qu'il le pria de faire ses adieux avec ses amis se l'attendant. Il y avait tant de courtoisie et de dignité dans son maintien qu'aucun d'eux ne put le jeune Latour de parler en sa faveur. Il trouva tout juste le moment et le détachement de Paul, mais il pensa que les choses seraient pas se passer autrement. Si Paul eût engagé le marquis à expliquer le passage de sa lettre, peut-être qu'il se fût-il défendu d'avoir une intention blessante contre lui. L'autre eût, plus réfléchi et plus sûr, jugea que la tentative de glissement envers Marguerite et l'appel à ses sentiments maternels étaient tout aussi blessants pour Paul que l'attention maladroite et peut-être irrévérencieuse sur laquelle il méritait sa provocation.

— J'ai suivi cette allusion, répondit Paul, pour désigner et pour être les conditions du duel d'une manière précise. Je crois avoir été compris par M. de Luvassière que son action se justifiait ainsi que ses paroles.

Le jeune Latour se rendit, mais avec l'assurance que les tentatives du marquis s'adressaient à provoquer un arrangement.

Cela-ci ne se fit pas attendre. Il fut à croire que le marquis les avait prévus la veille qu'il comptait sur une affaire d'honneur au premier jour. L'heure

n'était pas décidé que des dix personnes se trouveraient en présence.

M. de Moncelière avait tout expliqué à ses deux amis. Ils connaissaient ses intentions. Il se retira dans une appartenance, et Paul passa dans une autre pièce. Les quatre hommes d'attendirent en dix minutes. C'est de Paul maintenant son droit, qui ne fit pas défaut. Le vicomte de Valthausen, qui aimait le marquis autant que le point d'honneur, fut un instant l'air d'expliquer au duc de Jean-Léon au parfait d'engager l'entente de la lettre à préciser la valeur d'une certaine phrase; mais l'autre témoins, M. Campbell, lui fit observer avec une sorte de sécheresse que le marquis s'était prononcé devant eux très-énergiquement sur la volonté de ne rien expliquer et de ne pas révéler la valeur d'un seul mot écrit et signé de sa main.

Une heure après, les deux adversaires étaient en face l'un de l'autre. Une heure encore et Chéarles recevait le billet suivant, de l'homme de confiance du marquis.

« M. le marquis est frappé à mort; mademoiselle Dierich et mademoiselle de Normont refusent-elles de recevoir son dernier soupir? Il a encore la force de me donner l'ordre de leur exprimer ce dernier vœu.

« P. S. M. Paul Gilbert est près de lui, mort et souffrant.

« Dites-moi. »

Projetés comme de la foudre et ne comprenant rien, sous deux regards sans pouvoir parler. C'é-

même courut à la sonnette, demanda un voiture, et nous partîmes sans échanger une parole.

Le marquis d'ail, quand nous arrivâmes, entre les mains du chirurgien, qui, assisté de Paul et du vicomte de Velleuse, opéra l'extirpation de la tumeur. Eulcia, qui nous attendait à la porte de l'hôtel, nous fit entrer dans un salon, où la jeune Lécour me raconta tout ce qui avait amené et provoqué le duel.

— *Félicie fut inquiète, me dit-elle, bien que Paul se fût contenté depuis longtemps à se servir du pistolet et de l'épée. Il m'avait dit souvent :*

« — *J'aurai probablement un homme à tuer dans ma vie, s'il n'est pas déjà mort.*

« *Je voulais qu'il fût prêt à mourir en premier avant de se marier, car j'aurais dû me confier à lui le début de leur liaison. Je lui avais même fait conseil de l'épouser quand même, à cause de l'argent, qu'il aime avec passion. C'est de cette la seule pensée que je lui ais jamais eue. Aussi c'est pour son fils, bien plus que pour la mère et pour lui-même, qu'il s'est battu. Il avait dit naïf qu'il tuerait le premier. Il a vécu vite et bien. Il ne prend jamais de demi-mesure quand il a risqué d'opie ; mais, quand il a vu son adversaire étendu par terre et lui tendant la main, il est redevenu homme et s'est dit qu'il lui les deux parties.*

— « *Vous m'avez tué, lui a dit le blessé, vous avez fait votre devoir. Vous êtes un galant homme, je suis le coupable, j'opie !*

« *Depuis ce moment, Paul ne s'a pas quitté. Il m'a*

défenda d'avenir Marguerite, qui ne se douta de rien et ne put rien apprendre ; mais il n'avait rien eu d'officiellement une lettre d'adieu pour vous, dit-elle la nuit dernière. Comme il n'a même pas eu à marquer le fin de son adversaire, cette lettre ne peut plus vous clamer. Pendant que vous le lirez, je vais chercher des nouvelles du pauvre margite. On s'espérait pas tout à l'heure, peut-être tout est-il fini !

— Je vous le voit, dit-elle Célestine.

Eulens qui était debout, allant avec équilibre d'une porte à l'autre, l'accrocha. H. Néhème ne veut pas, lui dit-il ; c'est impossible à présent ! restez-là, ne vous en allez pas, malheureuse blanchie ! Il n'a dit tout cela :

— La voir et mourir !

— Pauvre homme ! pauvre ami ! dit Célestine, revenant étonnée par les angles. Il mourir de ma main, on peut dire ! Certes il n'a pas eu l'attention de provoquer son adversaire, il ne s'aurait pas manqué de parole. Il a été si simple en voulant épargner le tort qu'il avait fait à Marguerite... il s'y est mal pris, voilà tout. C'est mon blême qui l'aure poussé à cette riposte que'il paye de sa vie...

— Dis-moi, Célestine, est-ce par l'effet du hasard qu'il a rencontré hier Marguerite chez toi ?

— Qu'est-ce que cela te fait ? Tu-tes-tu gronder ! ne suis-je pas assez malheureuse, assez punie ?

— Je veux tout savoir, repren-je avec fermeté. Mon adversaire pourrait être le blême, le mourant, à l'heure qu'il est, et j'ai le droit de t'interroger. Tu comprends

te cris que tu es provoqué le diable. Tu sais la vérité, avoue-le; tu es venu en leur parti pour comploter le mariage Paul et Marguerite.

— Pour empêcher ton union de l'épouser, moi, j'en conviens, pour le punir d'une folie, pour te le faire juger insupportable; mais qui pouvait prévoir les conséquences de la rencontre d'hier? N'aurais-je pas d'avis de le cacher à M. d'Alfort? N'ai-je pas donné toutes les raisons qui nous commandaient le silence? Pourquoi es-tu si sûre que le marquis bruit de si déplaisables malades?

— Ainsi tu as précédé la rencontre, tu l'as voulu!

— Je ne voulais vraiment rien, je me doutais seulement. Le marquis d'Alfort connaît à fond, il y a longtemps, d'une merveilleuse façon. Le nom de Marguerite lui était échappé et n'était pas sorti de sa mémoire. J'ai voulu tester l'aventure... mais lui dont la lettre qu'on vient de te donner; tu sauras ce qu'il faut penser de ce diable.

Je lui la lettre de Paul et la lui l'aimé lire, exprimant que la durée avec laquelle il s'exprimait sur son compte la révélerait définitivement. Il n'en fut rien. Elle parut ne pas prendre garde à ce qui la concernait, et tous avec plaisir la forme, les idées et les sentiments de cette lettre.

— C'est un homme, celui-là, disait-elle à chaque phrase en regardant ses yeux humides, n'est vraiment un grand cœur, un héros doublé d'un saint!

L'arrivée de Dubois mit fin à cet enthousiasme. Le duc avait supporté l'opération. Mathieu était

parti content de son succès; mais le médecin ne répondait pas que le blessé vivait vingt-quatre heures. M. de Valbonne vint nous chercher un instant après.

— On doit connaître, nous dit-il, à ce qu'il vous vait toutes deux. Il s'agit parce que je n'hésite pas sur celui qu'il m'avait dit, mais aussi le doul. Il s'agit de lui, son médecin a compris qu'il ne fallait pas contraindre la volonté d'un homme qui, dans un instant peut-être, n'aura plus de volonté.

Nous suivîmes le vicomte dans la chambre du marquis. À terre, le blessé de la mort, il sourit faiblement à Clémence, et son regard était exprime la reconnaissance. Paul, qui était assis au chevet du maribond, s'en désigna sans paraître voir Clémence.

Je compris que m'occuper de mon avenir en cet instant, c'était être le féliciter d'avoir échappé au sort cruel que subissait son adversaire. Clémence s'approcha de lui et baisa le front glacé de son malheureux vassal. Le médecin, voyant qu'il s'agissait de choses intimes, passa dans une autre pièce, et M. de Valbonne fit entrer dans celle où nous étions l'autre témoin du mariage et les deux témoins de Paul, qu'il avait pris de rester. Alors, nous levâmes à nous rapprocher du lit du blessé, M. de Valbonne nous parla ainsi à voix basse, mais distincte :

— Avant de me mettre, avec M. Comptel, en présence des témoins de M. Gilbert, Jacques de Rivencourt m'avait dit :

« Je ne veux pas d'ennemi, car je ne puis savoir que je n'aie pas en d'intentions hostiles et

introductions à l'égard de M. Gilbert. J'avais contre lui de fortes préventions et une sorte de haine personnelle. La démarche qu'il a faite en venant me demander raison et le manière dont il l'a faite m'ont prouvé qu'il était homme de cœur, homme d'honneur et même homme de bon caractère, car jamais on n'a reproché aux injures avec plus de fermeté et de modération. Aucune parole blessante n'a été échangée entre nous dans cette entrevue. J'ai senti qu'il ne méritait pas mon aversion et que j'avais tort les torts. Je ne sais pas si j'ai offert à un homme qui avait tant fait pour moi qu'une plume, mais j'ai le pressentiment qu'il aura la chance pour lui. Je sentis donc un bien si je réussais d'une amende. Vous rigoleriez sur mes discussions, et, si le sort m'est défavorable, vous ferez mes excuses à M. Paul Gilbert. Vous lui direz qu'après avoir essayé son feu, je ne l'envisage pas vain, ayant, pour respecter sa vie, des raisons particulières qu'il comprendra fort bien. Vous lui direz ces choses en mon nom, si je suis mort ou sans d'état de parler; vous lui direz en présence de ses témoins et de toutes les personnes sages qui se trouvaient autour de moi à mon heure dernière.

Enfin, ajoute M. de Valbonne, que cette lettre n'est pas venue, et que Jacques de Biréonville vivra; mais j'ai cru devoir remplir ma intention pour lui rendre la tranquillité, et je crois voir qu'il approuve l'existence des termes dont je me suis servi.

Tous les regards se tournaient vers le marquis,

dont les yeux étaient ouverts, et qui fit un faible mouvement pour approcher et remuer. Nous comprîmes tous que nous devions lui laisser un repos étendu, et nous sortîmes de la chambre, où Paul resta avec M. de Valbonne et la médecin. Tel était le désir du marquis, qui s'exprimait par des signes inappreciables.

Charlotte ne voulait pas quitter la maison; elle dut à ses pères pour lui annoncer cette malheureuse affaire et le prier de venir la rejoindre. Dès qu'il fut arrivé, je courus chez Marguerite afin de la préparer à ce qui venait de se passer. Paul m'aurait bien dit par le jeune lauréat de vouloir bien prendre ce soin tout-même et de remettre au même temps à Marguerite, lorsqu'elle serait bien rassurée sur son compte, la lettre de pardon et d'amitié qu'il lui avait écrite durant la nuit.

Pour la première fois, je vis Marguerite comprendre la grandeur du caractère de Paul et se rendre compte de toute sa conduite envers elle. La vérité entra dans son esprit au même temps que le regret et la douleur s'exaltaient de son âme. Je lui dissimulai la gravité de la blessure de marquis. Je le ignorais bien assez moi-même, bien assez éperuvée. La lettre de Paul adoucit cette irritation d'une manière d'autant aux vœux secrets de la femme. Elle me la fit lire trois ou quatre fois, puis elle la prit, et, la genoux contre mon flanc, elle la consulta de balais en l'arrosant de larmes. Je dus rester deux heures après d'elle pour l'apaiser, pour la rassurer et

naul pour l'enseigner, car elle m'écoutait de question en question sans me conduire ailleurs.

— Mais-moi bien tout, s'écriait-elle. Je ne dois plus recevoir de lettres, je ne dois plus voir personne sans que Paul le sache et y consente, même s'il s'agit de mademoiselle Dietrich !

— C'est sur tout avec mademoiselle Dietrich que vous devez rompre dès aujourd'hui d'une manière absolue. Envoyez-lui ses dentelles. Je me charge de vous procurer un ouvrage aussi important et aussi lucratif. D'ailleurs il faut que Paul sache que votre travail ne vous suffit pas. Pourquoi le lui cacher ?

— Pour qu'il ne se tue pas à force de travailler lui-même.

— Je ne le laisserai pas se tuer. Il reconnaîtra que, dans certaines circonstances comme celle-ci, il doit me laisser contribuer aux dépenses de son ménage.

— Non, il ne veut pas; il a raison. Je ne veux pas non plus. C'est même à moi de vouloir être bien quand il se console et peut-être mal. J'avais accepté sa pauvreté avec joie, mon bonheur est de me trouver heureux comme cela. Il m'a gâté; je suis deux fois mieux avec lui, même dans mes moments de gêne, que je ne l'étais dit sans lui, à moins de m'aider. Je n'écoute plus les plaintes de la filon. Si elle ne se trouve plus heureuse avec nous, qu'elle s'en aille ! Je suffise à tout. Qu'est-ce que de vouloir un peu quand on est ce que je suis ? Mais dis-moi donc pourquoi Paul est mécontent des loques que mademoiselle Dietrich avait pour moi ? Voilà

une chose que je ne comprends pas, et que je ne pourrai pas deviner, moi.

Je fus bien tentée d'écarter Marguerite sur les dangers personnels que lui faisait courir la protection de Chantale; cependant pourrions-nous être à la discrétion et à la disposition d'une personne si égotiste et si avare de soi-même? Sa jalouse éveilée pouvait susciter des complications imprévues. Elle faisait en imagination les rôles que son imagination lui créait. En apprenant le nom de la seule qui accourût à lui défendre son amour, elle ne se fit peut-être pas difficulté de lui exprimer sa colère. Il faillit en taire, et je me tais. Je lui rappelai que Paul ne voulait l'intercession de qui que ce soit dans ses moyens d'existence, puisqu'il refusait même la sienne. Malheureusement Victorine était une étrangère pour lui; il ne pouvait souffrir qu'une étrangère pénétrât dans son intérieur et fit comprendre Marguerite dans le sien pour lui dicter ses ordres.

— Donnez-moi les gajettes, ajoutai-je, et l'argent que vous avez reçu d'elle; je me charge de les reporter. Donnez-vous aussi la commande que je vous ai promise, et qui passera par mes mains sans qu'on vienne chez vous.

Elle fit résolument le sacrifice que j'exigeais. Je dois dire que, pour la suite, elle dut vraiment braver et comme soulager de sa rien dans sa carrière; elle approuvait la sévérité de Paul, et, si elle regrettait au secret quelque chose, car il fallait

l'air que l'archer repartit en elle, s'était planté la vue de la lagune que la prospérité de la terre.

En redescendant l'escalier, je rencontrai Paul, qui semblait pour voir un instant sa famille, se promettait de retourner vite auprès du marquis. Célestine était revenue chez elle avec son père. M. de Bismarck n'était pas mieux. à chaque instant, on craignait de le voir s'élancer. M. Dietrich ne voulait pas laisser sa fille assister à cette agonie.

Je retrouvai Célestine fort agitée. Opélie dans ses douleurs (parfois en dépit d'elle-même), elle s'était occupée une nuit d'émotions avec Paul au chevet du mourant. Rien ne le détournait de son but, et cependant elle pleurait violemment la mort. Elle lui donnait ses soins, disait-elle, jusqu'à la dernière heure. Elle ne pouvait pas être comprise par cette affliction. Les amis et les parents qui à cette heure entouraient le lit, avaient tous le regard de son anxiété pour lui, et ne pouvaient trouver étrange qu'elle ait à leur service son activité, sa présence d'esprit, son habileté reconnue à soigner les malades.

— Et quand même on se glissait, disait-elle, s'est en présence d'un devoir à remplir qu'il ne faut pas se soucier de l'opinion, à moins qu'on ne soit égoïste et lâche. Je ne comprends pas que mon père ne m'ait pas permis de rester, mais à rester avec moi, ce qui est contre toute présomption malveillante. On sait bien qu'il châtiait M. de Bismarck; on n'a pas eu lieu d'être en de quelques jours. Je le guérissais, et

si, comme je le pense, il y retournera, il faudra bien qu'il me laisse l'accompagner ou le rejoindre à quelques heures qui en vaudra.

Ella l'eût fait, si Dubois ne lui avait voulu dire dans la soirée que le blessé avait éprouvé un accès terrible. Il avait dormi, le poids n'était plus si tolérable, et, s'il ne survenait pas un trop fort accès de fièvre, il pourrait être sauvé. Après avoir retenu M. de Valhonnas et M. Gilbert jusqu'à huit heures, il les avait priés de le laisser seul avec son malade et sa famille, qui se composait d'une tante, d'une sœur et d'un beau-frère, évitée par ingénuité et arrivée aussitôt de la campagne. Le médecin avait quelques espoirs, mais à la condition d'un repos long et absolu. Le marquis remerciait tous ceux qui l'avaient aidé et visité, mais il sentait le besoin de ne plus voir personne. Dubois nous promit des nouvelles trois fois par jour, et prit l'engagement de nous avertir, si quelques accidents survenaient durant la nuit.

Le soir ne vint, mais tout annonçait que la guérison serait très-longue. Le poissard avait été blessé, et le malade devait rester inconvalescent, absolument mort, prisonnier de la plus légère émotion durant plusieurs semaines, durant plusieurs mois peut-être.

Célestine, voyant que la destinée se chargeait d'écarter indifféremment un des principaux obstacles à sa vengeance, reprit son œuvre impitoyable, et toute un jour à l'improviste dans le ménage de Paul. Il y était, elle le savait. Elle entra résolument sans se faire pressentir.

— à présent que notre malade est presque guéri, dit-elle aussitôt à Paul sans autre préambule que celui de d'insister après avoir permis le maïs de Marguerite, il m'est permis de songer à maintenant et de venir trouver mon cousin personnel pour avoir raison de sa haine ou pour au moins en rendre la raison. Cet cousin, c'est vous, monsieur Gilbert, et votre hospitalité ne m'est pas nouvelle; mais elle a pris dans ces derniers temps des proportions effrayantes, et si vous vous rappelez les termes d'une lettre écrite à votre tante la veille du duel, vous devez comprendre que je ne les accepte pas sans discussion.

— Si vous me permettez de poser au rect, répondit Paul avec une douceur ironique, vous m'accordez aussi que je ne veuille pas rivaliser devant ma compagne des courtoisies qui lui sont pécuniaires et des fâtes dont elle ne doit excepté qu'à moi. Vous trouverez bon qu'elle aille harcer son enfant, et que je supporte seul le poids de votre courroux.

C'était tout ce que désirait Chérie, et Marguerite ne se méfiait pas; au contraire, elle souhaitait que la belle Estérick, comme elle l'appelait, disciplinât les préventions de Paul, afin de pouvoir l'aimer et la voir sans dissimulation.

— Puisque vous rendes notre explication plus facile, dit Chérie dès qu'elle fut seule avec Paul, elle sera plus nette et plus courte. Je sais quelle insupportable folie c'est d'espérer de ma chère Pauline, et il est probable qu'elle vous l'a insinué.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, mademoiselle Marich.

— Si fait ! Il est convenable que vous ne sachiez pas l'aveu, mais moi je vous épargnerai cette confusion, car je ne puis supporter longtemps l'horrible surprise dont j'eussais la victime. Mademoiselle de Nemours, qui est un ange pour vous et pour moi, s'en est pas moins, — vous devez vous en être souvenu après, vous en avez peut-être quelquefois souffert, — une personne malicieuse, inquiète, d'une sollicitude maladroite pour ceux qu'elle aime, et plus elle les aime, plus elle les tourmente, ceci est dans l'ordre. Elle d'agit et se range autour de moi depuis bientôt sept ans, désespérée de voir que je n'ai pas personne et ne veux pas en marier. Il n'a pas tenu à elle que mon père ne partageât ses anxiétés à cet égard. Si je n'eusse eu plus d'ascendant qu'elle sur son esprit, j'aurais été véritablement perdue. Comme il n'y a pas de perfection sans un léger inconvénient, j'ai aimé, j'aime ma Pauline avec son petit défaut, et jusqu'à ces derniers temps il n'avait point altéré ma quiétude ; mais, je vous l'ai dit, c'est un peu trop maintenant, et je commence à en être blessé, je l'ai même dit tout à fait en découvrant qu'elle vous avait communiqué sa chimère. A présent me comprenez-vous ?

— Pas encore.

— Pardon, monsieur Gilbert, vous ne comprenez, mais vous voulez que je vous dise avec autant le motif de mes inquiétudes. Ce n'est pas seulement de

voire part, je vous le disai donc, idée qui vous paraît une absurdité dans la bouche d'une femme parlant à l'homme qui se vante d'elle. Pourtant il est fort possible que, quand j'en ai parlé, je ne sois pas la plus coiffeuse de nos deux. Monsieur Gilbert, votre tante croit que j'ai peut-être une personne malheureuse, et vous le croyez aussi. Ah ! je ne rougis pas, moi, en vous le disant, et vous, vous parlez contenance ! J'étais fort ridicule à vos yeux tout à l'heure : si j'étais méchante, je me permettrais peut-être en ce moment de vous trouver ridicule tout seul.

Foul s'attendait si peu à ce nouveau genre d'insulte qu'il fut réellement troublé ; mais il se rendit vite et lui dit :

— Il me semble, mademoiselle Dietrich, que vous venez de plaider la cause pour servir la cause. Si ma tante avait commis l'erreur dont vous parlez et qu'elle me l'eût fait partager, je ne serais ridicule que dans le cas où j'en aurais tiré vanité. Si au contraire j'en avais été contrarié et avoué, je ne serais que sage ; mais tranquillisez-vous, si ma tante et moi n'avons jamais cru que nous fussions atteints d'une passion autre que celle de nuire et de dénigrer les hommes avec simplicité pour prouver à votre attention.

— Ceci est déjà un acte des commentateurs-romains vous vous livrez lui sur mon compte !

— Ici ? Mais tout à fait Marguerite de côté dans cette supposition : vous l'avez fasciné. La pauvre enfant lui peut-être en prise en ce moment pour

11.

que le ciel vous récompense. Quant à moi, je ne me défends en aucune façon d'avoir été fort intéressé contre vous, et il n'est pas admissible de me imputer une faiblesse stupide pour découvrir la cause de mon mécontentement. Je crois, d'après ma tante, que vous êtes serviable et libérale pour le plaisir de l'être ; mais ceci ne vous justifie pas à mes yeux d'un défaut que, pour ma part, je trouve insupportable : le besoin de servir les gens malgré eux et de leur imposer des obligations envers vous. Vous avez été élevée dans une atmosphère de bienfaisance facile et de satisfactions instantanées qui vous a sévies. C'est peut-être l'erreur d'une éducation déraisonnable ; mais quand ce déraisonnement veut s'imposer, la bonté devient une infirmité. Depuis que ma tante est près de vous, vous avez une chose toute de n'importe à vous depuis de la reconnaissance, et mon refus vous a surprise comme un acte de révolte. Vous me l'avez fait sentir en me retenant très-amicalement la seule fois que je me suis présenté chez vous, et c'est dans cette entrevue que je vous ai connue et jugée beaucoup plus et beaucoup mieux que ma tante ne vous juge et ne vous connaît. Vous avez tenté de me persuader que ma bonté vous causait un grand chagrin, vous avez joué une petite comédie d'un petit deuil, et vous avez même un peu souffert dans votre orgueil en voyant que je ne la prenais pas au sérieux. Vous avez voulu cette légère contrainte à la première connaissance, j'en suis bien certain ; mais vos caprices de reine ne vous quittaient jamais tout à fait.

Tout avec vous me doit à ma prosterner comme les autres, et vous avez travaillé à vous enlever de ma pauvre compagnie. Vous voulez résister, et de mon côté je n'en ai fait bonne garde, et maintenant je vous dis cela, mademoiselle Dietrich :

« Je ne vous donne jamais rien ; vous m'obligerez par mon travail, vous ne devez pas à manger à mon hôtel, vous ne servez pas son médecin, vous ne vous enquezrez pas de mon domicile, de mon secret, de ma conscience, de mes affections. Je ne rachèterai pas mon mal sur une autre blessure pour le préserver de son influence ; je vous les enverrai avec persistance, et, quand vous les apporterez en personne, je vous dirai ce que je vous dis maintenant :

« Si vous ne respectez pas les autres, respectez-vous au moins vous-même, et ce sera plus. »

Toutefois que Césarine eût été blessée ; mais elle avait mis tout au plus dans ses prisons. Elle était préparée au combat avec une vaillance extraordinaire. Au lieu de paraître humiliée, elle prit son air de surprise ingénue ; elle garda le silence un instant, mais elle n'en dit rien.

— Vous venez de me parler bien sérieusement, dit-elle avec cette merveilleuse douceur d'acrobate de regard qui était son arme la plus poignante ; mais je ne puis pas vous en vouloir, car vous m'avez rendu service. J'étais venue ici par dépit et très en colère. Je n'en suis plus si trié-dressée et trié-troublée. Voyez, n'est-ce bien vrai, tout cela ? Sais-je que celui qui par le bonheur de faire le bien ? Le dévouement peut-

Il n'est en nous un élément de corruption ! On a dit, il y a longtemps, que l'orgueil était la vertu des rois. Est-ce qu'on cherchant à surclasser ma vie par la charité jaurais perdu la modestie et la délicatesse ? Il faut qu'il y ait quelques choses comme cela, puisque je vous ai cruellement blessé. Entre l'orgueil qui offense et l'orgueil qui refuse, y a-t-il un milieu que ni vous ni moi n'avons su garder ? C'est possible, j'y songeai, monsieur Gilbert. Je vous suis prêt de m'en être fait cette lecture. Que voulez-vous ? on ne nous dit jamais la vérité à nous autres, les heureux du monde. Je comprends maintenant que j'ai dépensé mon droit en voulant m'intéresser au fils de mon amie malgré lui, j'ai cru que c'était par méfiance personnelle contre moi, et il est possible que j'aie pris ma vanité blessée pour un sentiment glorieux. Depuis quelques heures sur mon compte, je n'ajurai plus sans m'interroger sérieusement. Je n'aurai plus la coquetterie de ma vertu, je réviserai mes sympathies, j'apprendrai la discrétion. Pardonnerai-je les erreurs que je vous ai causés, monsieur Gilbert ; chargez-vous d'apaiser Pauline, qui m'en veut depuis qu'elle s'imagine.... Oh ! sur ce dernier point, différenciez-moi un peu, je vous prie ! Dites-lui de ne pas peindre ses songes pour des réalités. Dites à Marguerite que je désire sincèrement le succès de ses vœux les plus chers, car... vous m'avez donné une bonne et saine leçon, monsieur Paul ; mais vous devez reconnaître que vous portez aussi, à l'éducation, souvent un bon conseil. Voici le mien : épousez Mar-

partis, légitimes voire exaltés; vous en avez compris le droit les armes à la main, et tout doit impliquer un devoir.

— Et vous, mademoiselle Dietrich, répondit Paul, recevez aussi, pour que vous soyez quitte, un conseil qui s'adresse à vous. Je parle par les amis de M. de Rivencourt que vous l'avez rendu très-malheureux. Réparez toutes l'épouvante, puisqu'en éprouer la source.

— J'y songerai; merci encore, — répondit-elle avec grâce et cordialité.

Elle sortit et referma la porte sur elle, défendant à Paul de la reconduire, avec tout d'assurance et une si saine dignité qu'il resta frappé de surprise et d'indignation. Il n'était pas vaincu, il était apprivoisé. Il croyait au devoir plus la crainte et n'était pas déshabitué de l'observer davantage sous cette face nouvelle qu'elle venait de prendre.

Il parla d'elle avec douceur à Marguerite, et, sans lever le doigt qu'il lui avait imposé, il lui laissa espérer qu'elle reverrait dans l'occasion sa belle Dietrich. Il mit peut-être une certaine complaisance à prononcer ce mot, car pour la première fois Clémence, sage et douce, lui avait paru réellement belle.

Ce jour-là, Clémence avait frappé juste, elle s'était posée du ridicule attaché à l'homme non paré. Elle s'était relevée de cette humilité qui donne trop de force à la révolte de son antagoniste; elle avait doucement sa confiance en soi. Gilbert avait maintenant des doutes sur la bonté de son jugement. Il n'en voulait peut-être un peu d'avoir échappé de la main

se garde contre un péril lointain. Il se méfiait de sa sollicitude maternelle et croyait y reconnaître une certaine exploitation qui n'était pas sans danger pour lui. Aussi défendit-il à Marguerite de lui parler de la visite de Charras, afin de ne pas s'élever de nouveau.

Il, de Rivencourt, semblait qu'une correction quand un grave accident se produisit et mit encore sa vie en danger. C'est alors que Charras conçut un projet tout à fait inattendu, dont elle ne fit part quand la chose fut à peu près résolue.

— Tu sauras, me dit-elle, qu'étant deux semaines je serai probablement marquée de Rivencourt. Alors, n'aie pas d'attaque de nerfs! Ce n'est pas si surprenant que cela! C'est très-logique au contraire. Apprends ce qui s'est passé il y a trois jours.

Il, de Villeneuve, qui est le meilleur ami de Marguerite, lui vint au secours de sa part, et il m'a dit ceci :

« Il n'y a plus d'illusions à entretenir; une consultation des premiers chirurgiens et des premiers médecins de France a décidé ce matin que le mal était incurable. Jacques peut vivre trois mois au plus. On a caché l'arrêt à sa famille, on ne l'a communiqué qu'à moi et à Dubois, en nous consultant, et le malade avait des affaires à régler, du fy décider avec précaution.

« Les préparations étaient faites; Jacques s'était senti frappé à mort dès le premier jour, et il a dû leur surprendre au fin. prochain avec un courage stoïque. Aux premiers mots que j'ai hasardés, il m'a

pris la main et me l'a serrée d'une certaine manière qui signifiait : *Gut, je suis prêt*, car il lui dit que, sur des signes fort légers et un simple mouvement de ses lèvres ou de ses paupières, je suis arrivé à deviner toutes ses volontés et même à lire clairement dans sa pensée, de lui si demandât s'il avait des intentions particulières : il a dit oui avec les doigts, appuyant sur les autres, et il a prouvé mon diagnostic de suite :

« — Hé!... C'est...

« — Vous voulez, lui ai-je dit, insister pour votre héritière *Charine Dietrich*?

« Signe affirmatif très-net.

« — Elle n'a pas besoin de votre fortune, elle s'accepte pas.

« — Si; marriage la contraind.

« Je lui ai fait préciser sa résolution ou la tentative ainsi :

« — Vous pensez qu'elle acceptera votre nom et votre titre à votre heure d'arrivée?

« — Oui.

« — Belle science humaine ne peut affirmer que l'heure échoit le dernier pour un malade ou soit pas la première de son rétablissement. Mademoiselle Dietrich n'a pas voulu être votre compagne dans la vie : risquez-à-elle de s'engager à vous dans le cas d'un tel d'une mort toujours incertaine?

« Je parlais ainsi pour lui donner une explication dont il ne voulait pas et que je n'ai pas. Il m'a montré des yeux rivaux clignotant et la partie.

« — Vous voulez que j'aile le lui demander tout de suite ?

« Il a fait de la, mais un mal important, et me valet; mais, pour être votre espiègle dans cette situation difficile, je vous ai apporté la consolation digne des autorités de la science. Vous voyez que le malheureux est confondu, et qu'en acceptant l'hôte suprême du pauvre Jacques, vous ne risquez pas de devenir sa femme vraiment qui devant le loi.

« J'ai demandé à M. de Valbonne pourquoi Jacques avait ce désir étrange de me donner son nom. Quant à sa fortune, ajoutai-je, je n'en voulais pas braver sa famille, étant bien assez riche par moi-même, et le titre de madame et de marquis n'avait aucun lustre à mes yeux de fille émancipée, de bourgeoisie satisfaite de ses origines.

« — Vous êtes tout de dédaigner les avantages que le monde offre au premier chef, a repris l'ami de Jacques, vous aimez l'indépendance, l'écrit et le pouvoir. Votre importance sociale, qui est considérable, sera déçue par la position qui vous est offerte.

« — Ce n'est pas de cela qu'il faut me parler; c'est de bien que je peux faire à notre pauvre ami. Vous connaissez toutes ses pensées. Il prétendait devant moi n'être pas sensible au ridicule de sa position d'impair perpétuel; il me trompait peut-être?

« — Il y était cruellement sensible. La vivacité de sa souffrance vous montre la persistance de sa position. J'ai la certitude que sa mort serait adoucie par la ré-

passion qu'il est en votre pouvoir de lui donner de-
vant le monde.

« — En ce cas, j'accepte.

« — Cela est beau et grand de votre part! Vou-
lez-vous m'en dire plus ?

« — Allons-y ensemble, je suis sûr de son con-
sultement.

« Nous avons parlé à mon père. Il a réagi pour
d'autres motifs que les miens. Il croit que ma réputation
a souffert des assiduités trop évidentes du mar-
quis, et que ma complaisance à les supporter de pré-
férence à celles de beaucoup d'autres a fait dire de
moi que je voulais garder mon indépendance au prix
de ma vertu. Ceci n'a rien de sérieux pour moi. Il
n'est possible que la colonie des bas-fonds ne
veuille atteindre. Quand on est pauvre, on danse sur
des volutes de boue; mais mon père s'en horripile;
rien de plus pour que je sache. Voilà, ma Pauline;
puisque c'est une bonne action à faire, il ne faut pas
hésiter, n'est-ce pas ton avis ?

Ce n'était pas beaucoup mieux. Je trouvais dans
cette bonne action quelque chose de lâche, la même
idée pour Claudine de trembler et mouder mieux qui
se manifesterait dans l'état de son mari. Si, contre
toutes les prévisions, il guérissait, ne la haïssait-elle
pas, et si, sans guérir, il languissait durant des
années, ne regretterait-elle pas la tâche ingrate qui
lui aurait imposée ?

Elle s'efforça de meu douter et me répondit avec

honteux que je ne l'avais jamais connue, jamais entendue.

— C'est, me dit-elle, est la suite de certaines révoltes que j'ai eu le tort d'entretenir en toi pour la plaisir de discuter et de tergiverser. Tu es fini par te persuader que je voulais épouser monsieur ton oncle et à présent tu crois que si j'en épousais un autre, mon cœur sera déchiré de regrets. Ma bonne Pauline, ce n'est pas à moi l'excuser, tu aimes les romans ; mais celui-ci a trop duré, il m'ennuie. Il y a bien des faits pour te rassurer, je te permets d'admettre que j'ai toujours aimé M. de Rivarolère, et que j'ai eu le droit de le faire entendre.

Du moment qu'elle croyait avoir par une négociation tranquillement conduite tout ce qu'elle avait dit à son père et à moi, je n'avais rien à répliquer. Les larmes furent profitables. J'en informai Paul, qui me montra aucune surprise. Il voyait souvent M. de Rivarolère, qui n'était plus d'hostilité pour lui et lui témoignait une entière confiance. Il était dans un courant et il approuvait Clotilde. Il me raconta alors l'explication qu'elle était venue lui donner et me fit comprendre qu'il y avait eu un peu de ma faute dans la scène maladroite qu'il avait voulu jouer auprès d'elle. J'en fus rassuré au point de m'en vouloir à moi-même, de me persuader que Clotilde n'était capable de mes erreurs, qu'elle n'avait eu pour Paul qu'une velléité de coquetterie en passant, et qu'en fond elle avait toujours aimé plus que tout, le marquis de M. de Rivarolère.

Ainsi c'était pour elle victoire sur toute la ligne. Personne ne se méfiait plus d'elle, ni chez elle, ni chez Paul, ni dans le monde.

La sébécine extrême du marquis s'était dissipée du fait des délais obligatoires. Le mal avait changé de nature. Le poumon était guéri, on permettait au malade de parler un peu et de passer quelques heures dans un fauteuil. La maladie prenait un caractère végétatif qui dérivait la violence. Le sang se décomposait. Le site était parfaitement sain malgré une fièvre continue, mais l'hygiène s'emparait du bas du corps, l'estomac ne fonctionnait presque plus, les veines étaient sans sommeil. Il souffrait beaucoup d'impotence et d'agitation. On ne pouvait plus qu'à le déviner, à lui complaire, à satisfaire ses fantasmes. Sa famille avait perdu l'espérance et se cherchait plus à le gouverner.

Le mariage défilait, la sœur et le beau-frère, qui avaient compté sur l'hérédité pour leurs enfants, furent très-moribonds et dirent entre eux beaucoup de mal de Césarine. Elle s'en aperçut et les maîtres en firent stipuler au contrat de mariage qu'elle s'acquiesçait du marquis que son nom. Elle ne voulait être satisfaitière que de son hôtel dans le cas où il lui plairait de l'occuper après sa mort. Mais lors la famille apportait corps et âme à mademoiselle Dietrich. Le monde se remplît en un instant du bruit de ses malades et de sa gloire.

La veille de la signature de ce contrat, c'était au mois 1863, il y eut un autre contrat secret entre César

ries et le marquis, en présence de M. de Talbano, de M. Dietrich, de son frère Karl Dietrich, de M. Campbell et de moi, contracta mariage, lequel, et qui ne pouvait être garanti que par l'honneur du marquis, au respect de la parole jurée. D'une part, le marquis, avec une glorieuse rareté, exigeait que Clément ne cessât pas d'habiter avec son père. Il ne voulait pas l'envoyer pour jamais de ses confidences et de son agiotage. Il ne lui permettait qu'une courte visite journalière et un regard d'affection à l'heure de sa mort. D'autre part, dans le cas irrémédiable où il guérirait, il reconnaît au droit de contraindre sa femme à vivre avec lui et même à le voir chez elle, si elle n'y consentait pas. Les deux clauses furent lues, approuvées et signées. On se sépara aussitôt après. Le marquis mettait sa dernière espérance à ne pas être vu longtemps dans l'état de déplatement et d'infirmité où il se trouvait.

Comme il n'était pas transportable, il fut décidé que le mariage aurait lieu à son domicile; le maire du Arrondissement, avec qui l'on était en bonnes relations, promit de se rendre en personne à l'hôtel d'ivresse; le pasteur de la paroisse fit la même promesse. Ce fut le seul dépit de la sœur et de la tante du marquis. On avait espéré que Clément abjurerait le protestantisme. Le marquis n'était approuvé avec toute l'énergie dont il était encore capable à ce qu'on lui en fit seulement la proposition. Il avait déclaré qu'il n'était ni protestant ni catholique, et qu'il acceptait le mariage qui répondrait le mieux

ses idées religieuses de sa femme. À vrai dire, Charles en était au même point que lui; mais le mariage évangélique lui constituait un triomphe sur cette famille qu'elle voulait réduire par sa fermeté et dominer par son dévouement.

On n'avait que les plus intimes amis et les plus proches parents des deux parties à la cérémonie. Le marquis voulait que Paul fût son témoin avec le vicomte de Vallennes.

Elle devint nous rendre à midi à l'hôtel Brécagnon. Charles arriva un peu avant l'heure; elle était belle à voir dans une toilette aussi riche en détails que simple en apparence; elle s'était composé son maintien doux et charmant des grandes occasions. Elle n'avait pour bijou qu'un rang de grosses perles fines. Son fiancé lui avait offert la veille un magnifique écriin qu'elle tenait à la main. Quant à lui, il ne paraissait pas encore. Pour ne pas le fatiguer, le coiffeur avait exigé qu'il ne sortît de sa chambre qu'au dernier moment.

Charles alla droit à madame de Maetherne, sa future belle-sœur, qui était au même temps qu'elle; elle lui présenta l'écriin et lui dit :

— Prenez ceci pendant que nous sommes entre nous et cachez-le; ce sont les diamants de votre famille que je vous restitue. Vous savez que je ne veux rien de plus que votre amitié.

Quand Paul entra avec M. de Vallennes, l'observant Charles, et je surpris cette ininterrompue contraction des lèvres qui, pour moi, trahissait ses doutes

contenance. Elle était dans une ambassade de femme, seule avec moi. Paul vint nous saluer.

— À présent, lui dit-elle en souriant, votre essence n'est plus. Vous n'avez pas de raison pour en vouloir à la marquise de Rivemière. Voulez-vous que nous nous donnions la main ?

Et quand Paul eut touché cette main gantée de blanc, elle ajouta :

— Je vous donne le bon exemple, je me marie, moi ! J'épouse celui qui m'aime depuis longtemps. Je suis une personne à qui vous devez encore davantage...

Paul l'interrompit :

— Je vois bien, lui dit-il, que vous êtes encore mademoiselle Dietrich, car voilà que vous recommencez à vouloir faire le bonheur des gens malgré eux.

— Ce serait donc malgré vous ? Je ne vous croyais pas si éloigné de pousser une bonne réclamation.

— C'est encore, c'est toujours mademoiselle Dietrich qui parle ; mais l'heure de la transformation approche, la marquise de Rivemière ne sera pas curieuse.

— Alors si elle reçoit les leçons qu'on lui donne avec autant de douceur que mademoiselle Dietrich, elle sera parfaite ?

— Elle sera parfaite ; personne n'en doute plus.

Il la salua et s'éloigna de nous. Ce court dialogue avait été dicté d'un air de merveilleuse et de bonne humeur. Paul semblait tout réconcilié ; il disait, lui,

on ne demandait qu'à être. Quant à elle, on sût tout qu'elle n'avait rien dans le cœur de plus en de moins pour lui que pour ses amis de la troisième ou quatrième catégorie.

Celles des personnes polémiques qui n'avaient pas vu le marquis depuis quelques temps se le croyaient pas si généralement malade. Quelques-unes distinctes tout bas qu'il avait usé son mal au point de pour employer mademoiselle Dietrich et la faire conseiller à un mariage sans lendemain, qui serait au moins un mariage nul. On changea d'avis, et l'engagement qui régnait dans les conversations particulières finit par une sorte d'affrô quand le marquis parut avec une chaise longue que ses gens roulaient-à-vece poléman. Il eût pu se tenir quelques instants sur ses jambes, mais il lui en coûtait de montrer qu'elle étaient cassées, et il s'était fait défendre de marcher. Bien mal, bien vite et bien curé, il cachait la partie inférieure de son corps sous une riche draperie; sa figure était belle encore et son front avait grandi un, mais sa pâleur était effrayante; ses notions malades et ses yeux creusés changeaient l'apparence de sa physionomie, qui avait pris une sorte d'insolence menaçante. Clarine eut un mouvement d'épouvante en me serrant la main; elle l'avait vu plus faiblement dans sa phase de maladie; cette maladie de débilité n'était pas à un homme étalé sur son siège, et lui donnant un air de spectre. M. Dietrich conduisit sa fille auprès de lui, il lui baïsa la main, mais sans effort pour la porter à ses lèvres; ses

maître, à lui, étaient lourdes et comme à deux personnes.

Le maître prenait place et procédait aux formalités d'usage. Charlotte semblait gouverner ses émotions avec un calme olympien ; mais, quand il fallut prononcer le oui fatal, elle se troubla, et fut prise de cette sorte de légitimité auquel, dans l'émotion, elle était sujette. Le maître, qui avait fait tous les arrangements d'usage avec une sage lenteur, ne voulait point passer outre avant qu'elle se fût recalée. Il n'avait pas entendu le oui défectueux ; il était forcé de l'attendre. La future semblait indifférente, on pouvait lui donner quelques instants pour se recaler.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit-elle avec fermeté, je ne suis pas indifférente, je suis ébranlée. Je réponds oui, trois fois oui, s'il le faut.

Que s'était-il passé en elle ?

Pendant la courte allocution du magistrat, M. de Velbasse, debout derrière le fauteuil où Charlotte s'était hâtée recoucher, lui avait dit rapidement un mot à l'oreille, et ce mot avait agi sur elle comme le plus volage. Elle s'était relevée avec une sorte de colère, elle s'était faite irrévocablement comme par un coup de désespoir ; et puis, durant le reste de la formalité, elle avait retrouvé son maintien tranquille et son air doucement attendri.

Le pasteur procéda ensuite au mariage religieux, auquel quelques femmes du voisin hameau se voulurent joindre qu'en se tenant au fond de l'appartement et en regardant entre elles à demi-voix.

Chimère lui blâmait de cette résurgence poétique et pris le plaisir de réclamer la silence, ce qu'il fit avec modestie et mesure. Ce se fut, et cette fois se contenta le cas de Chimère bien épuisée et bien saine.

Que lui avait donc dit M. de Tallonne ? Ces trois mots : *Paul est marié* ! Il l'avait en effet. Pendant que les nouveaux époux recevaient les compliments de l'amitié, mon neveu d'approcha de moi et me dit :

— Ma bonne tante, tu es encore à me pardonner l'ai épousé Marguerite hier soir à la municipalité. Je te dirai pourquoi.

Il ne put s'expliquer davantage ; Chimère vint à son secours et presque radieuse.

— Encore une poignée de main, dit-elle à Paul. La marquise de Rivendun vous approuve et vous estime. Voulez-vous être son ami, et permettez-vous maintenant qu'elle voie votre femme ?

— Avec reconnaissance, répondit Paul en lui baisant la main.

— Eh bien ! me dit-il quand elle se fut tournée vers d'autres interlocuteurs, tu t'étais trompée, ma tante, et j'étais, moi, fort injuste. C'est une personne excellente et une femme de cœur.

— Parle-moi de ton mariage.

— Non, pas toi. J'ai vu voir ce soir.

— À l'hôtel Dietrich ?

— Pourquoi non ? Serons-nous dans votre appartement ?

— Oui, à nous heures.

Les invités, après d'innocentes par le salut, se retirèrent. Le marquis semblait si fatigué que M. Bachelot et sa fille lui témoignèrent quelque inquiétude de le quitter.

— Non, leur dit-il tout bas, il faut que vous parties à la vue de tout le monde, les convenances le veulent. Je vous rappellerai peut-être dans une heure pour mourir. — Et comme Clotilde trouva d'être :

— Ne me plaignez pas, lui dit-il de manière à n'être entendu que d'elle, je suis mortel heureux et fier, mais bien convaincu que ce qui paraît m'arriver de pire sera de mieux.

— Voici une parole plus cruelle que la mort, reprit Clotilde, vous ne soupçonnez toujours...

Et lui, parlant plus bas encore :

— Vous serez libre demain, Clotilde, ne m'en souvenez pas aujourd'hui.

C'est ainsi qu'elle se quittèrent, et, le soir venu, il ne mourut pas ; il dormit, et Dubois vint pour dire de ne pas venir dévotiser encore, parce qu'il n'était pas plus mal que le matin.

— Surtout, ajouta Dubois, il n'est voulu faire plaisir à sa sœur, il a reçu les sacrements de l'Eglise.

— Que les dires-vous M^r Dubois Clotilde, vous vous trompez, Dubois !

— Non, madame le marquis, mon maître est philosophe, il ne croit à rien ; mais il y a des devoirs de poète. Il n'aurait pas voulu qu'il cause de son

mariage ou le crut protestant; il a fait promesse à M. de Valbonne de mettre dans les journaux qu'il avait scélérats aux conventions religieuses.

— C'est bien, dit-elle, mais lui dire qu'il le fera fait.

— Quel homme dévoué et sans règle! me dit-elle dès que Thibaut fut sorti. Cette espèce de scélérat me remplissait de colère pour lui, s'il n'avait écrit au moment de l'absolution de ses vices encore plus qu'à celle du péché. Il ne suit plus ce qu'il fait.

— Mais bien, tu le vois, cet homme scélérat, il sera bien de mauvaise vie!

— Pourquoi? il peut vivre maintenant tant qu'il lui plaît. Je ne suis plus capable de haïr ni d'aimer, tout m'est indifférent. Ne crois pas que je regrette la vie que j'ai menée; tu sais très-bien qu'il n'engage ni mon cœur ni mes personnes. Si, contre toute prévision, le mariage revenait à la mode, je ne lui appartiendrais pas plus que par le passé.

— Amis-tu assez d'empire sur tes passions pour te tenir parole?

— La promesse qu'il a donnée a plus de valeur que la mienne, elle me serait très-utile pour obtenir une séparation.

— Tu es assez comédienne d'usage?

— Certainement.

Mais n'oublions pas un mot sur le compte de Paul. Elle reçoit des visites de famille, et s'alla passer dans une appartement le reste de la soirée avec son oncle, qui n'y attendait déjà.

— Voilà, me dit-il, ce qui s'est passé, ce que j'ai écrit depuis une quinzaine. Il est bon de résumer ici dans quels termes j'étais avec M. de Bironville au lendemain du duel. Il m'avait accusé en lui-même, et après de ses amis probablement, d'aspirer à la main de mademoiselle Dietrich. En me voyant défendre mon honneur au nom de ma maîtresse et de mon enfant, il s'était repenti de son injustice, et il m'excusait d'autant plus qu'il ne voyait plus en moi un duc. Pourtant il lui restait un peu d'inquiétude pour l'avenir, car il s'était à l'avance dressé les quelques jours où son duc s'est amoindri. Il m'a écrit M. de Tallonne qui m'a dit :

« — Vous m'avez presque tué mon meilleur ami, vous en avez du sang, je le sais, vous voudriez lui rendre la vie. Vous le pouvez peut-être. La femme qu'il aime passionnément aime un autre que lui. A tort ou à raison, il s'imagina que c'est vous. Si vous étiez marié, elle vous oublierait. Ne comptez-vous pas épouser celle pour qui vous avez si loyalement et si courageusement pris fait et cause ?

« J'ai répondu que cette fiancée de mademoiselle Dietrich pour moi m'avait toujours paru une pauvre provinciale, répète de bonne foi peut-être par les personnes que le marquis avait en la tent de mettre dans sa confidence.

« Mais si ces personnes ne s'étaient pas trompées ? reprit M. de Tallonne.

« — Je n'hésite qu'un mot à répondre : je ne suis

pas épousé de mademoiselle Dietrich, et je ne suis pas embêtané.

« — Cette simple réponse, venant de vous, nous suffit, repart le vicomte. À présent nous permettons de vous exprimer quelques sollicitudes à l'endroit de Marguerite ?

« — À présent que les fêtes sont si cruellement espérées, je permets toutes les questions. J'ai toujours eu l'intention d'épouser Marguerite le jour où je l'aurais vue. Je compte donc l'épouser dès que j'aurai vu mademoiselle de Norment, qui est ma tante et ma mère adoptive, à convenir à cette union. Elle y est un peu peignée, mais pas assez encore. Dans quelques jours probablement, elle me donnera son autorisation.

« — Le comte croit savoir qu'elle ne cédera pas facilement, à cause de la famille de Marguerite.

« — Oui, à cause de sa mère, qui était une infirme exécrée; mais cette mère est morte, j'en ai reçu ce matin la nouvelle, et le principal motif de répugnance n'existe plus pour ma tante et pour moi.

« — Alors, repart le vicomte, faites ce que votre conscience vous dictera. Vous voici en présence d'un homme que vous avez mis entre la mort et la vie, que le chagrin et l'inquiétude rongent presque plus que sa blessure, et qui aurait chance de vivre, s'il était assuré de deux choses qui ne dépendent que de vous : la réputation d'une et le bonheur assuré à la femme qui lui a infligé un profond remède; la liberté, le repos rendant à l'oplet trouble de la femme qu'il

aimé toujours malgré le mal qu'elle lui a fait. Ne répondez pas, réfléchissez. »

J'ai réfléchi en effet. Je me suis dit que je ne devais consulter personne, pas même toi, pour faire mon devoir. J'ai écrit le lendemain à M. de Tallbooms que mon premier bon dach affecté à la mairie de mon arrondissement. Il m'a conduit à mes bureaux, m'a entendu et m'a supplié de lui-même ignorer le fait à Charles. Pour cela, il faisait vous en faire un secret, ma bonne tante, car mademoiselle Dietrich m'a couronné et vous prend par surprise. Néanmoins, pardonnez-moi, approuvez-moi et dites que vous m'excusez, car ce n'est pas un coup de tête que j'ai fait : c'est un sacrifice au repos et à la dignité des autres, à commencer par mon enfant. Vous savez que je ne me suis pas laissé gouverner par la passion, et que je n'ai point de passion pour Marguerite. C'est aussi un sacrifice fait à un homme que j'ai eu raison de tuer, mais que je n'en suis pas moins malheureux d'avoir tué, car il s'en rendra pas, j'en suis certain, et je fusse un bien-être vous. Mais c'est aussi un peu un sacrifice à la dignité de mademoiselle Dietrich. Sa prétendue inclination pour moi, dont j'ai toujours ri, était pourtant un fait acquis dans l'intimité de M. de Bismarck, grâce à l'imprudence qu'il avait eue de confier sa jalousie à d'autres que M. de Tallbooms. Si je n'étais pas marié, on ne m'aurait pas dû dire que la belle marquise attend son vœux pour m'épouser. Les deux se regardent, et le vrai mariage lentement. J'en suis très-cruel envers cette

peut-être penserie, à qui j'avais dû pardonner un instant de coquetterie suivi de pudrifs efforts pour dissiper mes préoccupations. Tout cela est à jamais effacé par notre double mariage. J'ai reconnu que votre élève avait des qualités réelles qui font contre-poids à ses défauts; j'imaginais qu'elle eût raisoné pour toujours à me faire du bien. Elle en trouva tant d'autres qui s'y prêtèrent de bonne grâce ! Malheureusement je ne suis plus intéressé. Mon patron vient de s'occuper à une affaire qui ne valait rien et que j'ai rendue bonne. Mes ressources sont dans un parfait équilibre avec les besoins de ma petite famille. Marguerite est heureuse, la Pيرة est satisfaite et pardonneuse, Petit-Pierre a recouvré l'appétit; il a donc droit de plus. Endormez-moi, murrine, dis que tu es contente de moi, puisque je suis content de moi-même.

Je Tendremaai, je l'approuvai, je lui racontai le secret chargé que me causait son mariage avec une fille si peu faite pour lui, quelques détails qu'elle put dire. Je lui racontai également le plaisir que j'éprouvais de le voir délivré du malheur de plaire à Célestine. Il ne voulut plus croire à ce danger dans le passé. Je l'en croyais préservé dans l'avenir : nous nous trompions tous deux.

Elle le lendemain, un malin très-marié se manifesta chez le marquis, et sa sœur ne manqua pas d'attribuer ce miracle à la vertu du confesseur. Célestine et son père le virent au instant, comme il était convenu. Il refusa de les laisser protéger cette

crucité enterrées, après quoi il prit à part M. de Valbonne et lui exposa la situation de son esprit.

— Je crève assés que je vivrai, lui dit-il; mais ma guérison sera longue, et je ne veux pas être un objet d'effroi et de dégoût pour ma femme. Je voudrais en la revoir que quand j'aurai recovered tout à fait la santé. Pour cela il faudrait obtenir qu'elle passât l'hiv à la campagne.

— Mais vous encore jalous?

— Non, c'est fini. Clémence est trop saine pour songer à un homme malade, et cet homme est trop honnête pour se trahir. Je suis certain qu'elle m'aimerait si je n'étais pas un dentiste dont la vue l'épouvante quelque soit qu'elle prenne pour moi la pitié. Elle voudra se pas quitter Paris, si j'y reste; elle serait bête. Il faut donc que je m'en aille, moi, que je disparaisse pour un an ou deux; il faut qu'on me fasse voyager. Surtout à mes médecins que je le veux. Il vous objectera que je suis encore trop faible. Répondez-lui que je suis résolu à risquer le tout pour le tout.

Les médecins juges que l'idée de son client était bonne; la vue de sa femme le jetait dans une agitation folle, et l'absence, le changement d'air et d'idées leur paraissent seuls le sauver; mais le déplacement semblait impossible. Si on l'eût dit tout de suite, il ne répondait de rien.

M. de Valbonne était dévotique et regardait l'insolence comme la cause unique de tous les malheurs de la vie. Il insista; le départ fut résolu. On l'annonça bientôt à Clémence, qui offrit d'accompagner son mari,

Il refusa et le pauvre Alexandre, embêté avec son lit dans un wagon, partit pour Aix-les-Bains aux premiers jours de juillet. De là, il devait, en cas de mieux, aller plus loin; voyager jusqu'à guérison ou à la mort, telle était sa pensée. M. de Tallante l'accompagnait avec un intérêt particulier.

Charline passa encore quelques jours à Paris. Son père était impatient de retourner à Mireval; elle le fit attendre. Avant de quitter le monde pour six mois, il lui importait de dire à chacun quelques mots justes sur sa situation, qui semblait étrange et faisait beaucoup parler. Au fond, elle éprouvait, au milieu de ses secrets amertumes, un petit plaisir d'exister à ce voir poins en marquées et à montrer à l'aristocratie de naissance qu'elle flânait au lieu de le déparer. Elle s'était composé un rôle de veuve résignée et vaillante qu'elle jouait fort bien. Elle n'avait, disait-elle, que très-peu d'espoir de connaître son mari; elle avait fait tout ce qu'elle pouvait faire pour lui servir la vie. Ce n'était point un caprice de glorieux, un moment de compassion. Elle l'avait toujours consolé et traité comme son meilleur ami. Elle s'était toujours dit que, si elle se décidait au mariage, ce serait en faveur de lui seul. Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle eût accepté son mari; mais elle n'avait accepté que cela, elle tenait à le faire servir. Elle répétait ce thème sous toutes les formes à tous ces personnes au moins dans l'espace d'une semaine, et quand elle se trouva suffisamment bien poins, elle se dit :

— En voilà assez, je n'en peux plus. Toute l'Europe sait maintenant pourquoi je suis marquis de Ménézière. Il n'y a que moi qui ne le sache plus.

Je le comprenais à demi-mot, mais je n'étais de sa plus le comprendre. Je savais bien pourquoi elle avait consenti à ce mariage. Elle ne comptait pas sur celui de Paul, elle voulait le reverser, le ramener par la constance et l'amitié. Elle avait calculé que cela me le plus utilement à lui rendre sa liberté et à lui faire conquérir l'union. Elle avait tout préparé pour éloigner Paul de Marguerite en feignant de vouloir l'unir à elle. Paul avait lui la femme qui s'offrait; il s'agissait de celle qui se refusait jusqu'à lui en venir aux autres. Elle avait réussi à détourner sa tendresse, mais non à empêcher son mariage, et elle n'avait plus d'autre parti à prendre que de garder cherché de prix auquel elle avait obtenu ce résultat.

Mais que ce prix était grand, et comme elle le considérait sous son air royalement ferme! L'admiration, car moi seule pouvais surprendre ces moments de désespoir et ces larmes cachées. Son père ne se douta de rien. Il ne pouvait rien empêcher, rien racheter; il était désormais inutile de rien lui dire. Le reste de la famille ne rejoignait de la haute position acquise par Osvalde, et Helmina donnait vingt autres lectures par jour pour avoir la joie de dire:

— Préservez madame la marquise.

Ses jeunes cousines Estrich partageaient un peu cette vanité. L'élève était mariée, la cadette fiancée; la petite Anna disait:

— Mes sœurs épousent des bourgeois. Elles sont fortunées ! Moi, je veux un noble ou je ne me marie pas.

Bertrand ne disait absolument rien. Il avait trop son monde ; mais quand Clotilde, après avoir entendu qu'elle avait fait, reprenait son ailette sans y toucher, ou quand, après avoir commandé gaiement une promenade, elle demandait d'un air abattu l'ordre de dîner, il ne regardait, et ses yeux froids ne diminaient :

— Vous seriez de faire sa volonté ; elle mourra pour avoir fait celle des autres.

IV

Nous quittons cette Paris le 15 juillet, nous que *Glorious* est venu Paul et Marguerite. Miraval était, par le confort décent du château, la beauté des eaux et des ombrages, un lieu de délasse, à quelques heures de Paris. M. Dietrich faisait du grand train pour améliorer l'agriculture : il y dépensait beaucoup plus d'argent qu'il n'en recueillait, et il faisait du bon travail pour l'amour de la science et le progrès des habitants. Il était noblement le bienfaiteur du pays, et cependant, sans le charisme et l'habileté de sa fille il n'aurait point été ainsi. Son excessive modestie, son désintéressement absolu de toute ambition personnelle imprimaient à son langage et à ses manières une dignité froide qui pouvait passer aux yeux prévenus pour le colleur de Piquant. On l'avait lui d'abord estimé par cela que par jalousie et puis en droiture sceptique on avait dû respecter ; son dévouement aux bœufs commença le faisait malicieusement estimer ; mais il manquait d'expansion et n'était point sympathique à la fois. Il ne détestait pas

Elle ne cherchant aucun récompense, il trouvait la sienne dans la suite de ses efforts pour combattre l'ignorance et le préjugé. C'était vraiment un digne homme, d'un solide caractère et valet. Son manque de popularité en était la meilleure preuve.

Clairine s'efforçait pourtant de voir qu'en lui perdait des sympathies nombreuses ou intéressées. Elle l'avait beaucoup poussé à la députation, dont il ne se souciait pas, disant que certaines luttes valent tous les efforts d'une volonté virilement, mais que celles de l'amour-propre sont vaines et mesquines.

Cependant une question locale d'un grand intérêt pour le bien-être des agriculteurs du département s'était présentée à cette époque, il se laissa vaincre par le désir de combattre le mal, et, au risque d'échouer, il se laissa porter. Clairine se chargea d'avoir la volonté ardente qui lui manquait en cette circonstance. Elle avait peut-être besoin d'un combat pour se débarrasser de ses secrets vœux. Son mariage lui donnait droit à une initiative plus personnelle, et M. Distich, qui depuis longtemps s'était consacré à sa haute-pensée que dans la crainte de qu'en dirait-on, abandonna dès lors à la marquise de Bironville le gouvernement de la maison et des relations, qu'il avait cherché à rendre moins apparent dans les mains de madame de Clairine. Les nombreux clients qui peuplaient les terres du marquis, et qui avaient beaucoup à se louer de l'indulgence qu'on daignait leur témoigner, avaient eu peur de compromettre le mariage et l'indépendance de leur patron. Ils avaient craint de

tomber sous la coupe de M. Dietrich et d'être à rendre compte de beaucoup d'abus. Quand ils furent et quand ils virent que Cécile ne paraissait à rien, qu'elle n'était pas même venue les chercher et le château de son mari, il y eut un grand élan de reconnaissance et de joie. Dès ce moment, elle put disposer de leur vote comme de celui de ses propres membres.

Mirval avait été jusqu'à une extrême. M. Dietrich s'était retiré en coin de terre pour se recueillir et se repaître des bruits du monde. Cécile, respectant son élan, avait paru apprécier pour elle-même les utiles et salutaires loisirs de cette saison de retraite annuelle. Cette fois elle déclarait qu'il fallait se faire le sacrifice et suivre les parties toutes grandes à la fois des électeurs de tout rang et de toute opinion. M. Dietrich se plaignait en soupirant, la jeune marquisse organisait donc un système de réceptions incessantes. On ne donnait pas de fêtes, disait-on, à cause de l'absence et du triste état du marquis; et puis on se donnait qui semblait improvisées lorsque le courrier apportait de bonnes nouvelles de lui, ou à dire d'un air triste le lendemain que le mieux ne s'était pas soutenu.

L'absence beaucoup Mirval, je m'y repensais du temps perdu à Paris. Je ne l'ai plus lorsque je le vois assis comme un petit troussé couvert à l'orient. Dans toute agglomération humaine, la médiocrité domine. Ces diables journalistes de plumes couvertes, ces réjouissances dans le parc, cet endimanchement

perpétrés, me furent odieux. Je ne pouvais résister d'aimer indéfectiblement Helena dans ses fonctions de majordome ; son activité ne m'ennuyait plus à tout, les marquises de sa sillon lui avait porté au cerveau, elle ne trouvait plus rien d'aussi magnifique ou d'aussi ingratifiant pour soutenir la hante d'une position si haute. Je n'avais plus d'intimité avec Césarina. Depuis le mariage de Paul et le sien, ses liens étaient scellés, sa figure était devenue impénétrable. Elle ne se portait pas bien, c'était pour moi le seul indice d'une grande déception supportée avec courage. Je décidais que, durant cette période d'effort pour oublier sa blessure ou pour la cacher, elle lui rendrait la femme forte qu'elle se piquait d'être, et que, tout en l'aidant, je serais en mesure de lui rendre pour elle, la douceur que me causait sa souffrance, le dévouement qui me portait à l'aidier en lui sacrifiant mes goûts et ma liberté.

J'avais à peine le temps d'arriver à Paul. Il se débattait pour lui-même. Il avait un surcroît de travail pour se mettre au courant de ses nouvelles attributions. Sa femme était heureuse, son enfant se portait bien. Il n'avait, disait-il, rien de mieux à souhaiter. M. de Valbonne arrivait à M. Dietrich une fois par semaine pour le tenir au courant des alternances de nouveauté et de pire par lesquelles passait M. Le Révérend. Il supportait mieux les déplacements que le repos. Il parcourait la Suisse à petites journées. Césarina paraissait prendre beaucoup d'intérêt à ses lettres, mais M. Dietrich seul y répondait. La mar-

qu'on cachait avec peine l'incommensurable événement que lui inspirait désormais M. de Talleyrand.

Au bout de deux mois de loto, Clotilde l'emporta, et son père fut élu à une triomphante majorité. Elle avait déployé une activité dévouée et une habileté d'élite dont on parlait avec admiration. On vécut encore quelques jours de ce triomphe, qui n'indiquait pas M. Dietrich et qui commençait à déshabiller la marquise, car beaucoup de ceux qu'elle avait conquis avec tant de peine manœuvraient de reste qu'ils ne valaient pas cette peine-là et s'arrêtaient guère plus de voter que des chiffres. Elle se sentit alors très-fatiguée et très-accablée. M. Dietrich, qui ne l'avait jamais vue malade depuis son enfance, s'effraya beaucoup et la reconduisit à Paris pour consulter.

Seuls nous retrouvâmes donc à l'hôtel Dietrich tout à fait calme et à peu près seule; tout le Paris s'était écarté à la campagne ou à la mer. Sans exception à la mi-septembre, et il faisait encore très-chaud. Le marquis était désolement mieux. Clotilde voyait s'éloigner indéfiniment la reconquête de sa liberté; elle y était sans résigné, et son père espérait qu'elle aurait un jour quelques bonheurs au mariage. L'engagement qu'avait pris son grand-père de ne jamais la réclamer pour sa femme lui paraissait une délicatesse dont le marquis le tiendrait quitte en le recevant gai, soulé et toujours épris.

La consultation des médecins dissipa ses craintes. Clotilde n'avait que l'épouvement passager qui résulte d'une grande fatigue. On lui conseilla de passer le

reste de la belle saison, tantôt sur sa chaise longue, dans l'ombre fraîche de ses vastes appartements, tantôt en villégiature un peu avant le coucher du soleil, de prendre du thé, de quinquina, et de se coucher de bonne heure. Elle se souvient d'un air d'indifférence, si elle apportait beaucoup de livres et se plonge dans la lecture, comme une personne détachée de toutes les choses terrestres; puis elle prit des notes, quelques-uns de petits cahiers, et un beau matin elle me dit :

— Il y a des jours de loisir et de réflexion, tu ne sais pas ce que j'ai fait? J'ai fait un livre! Ce n'est pas un roman, ce n'est ni plus ni moins; c'est un résumé lourd et aride de quelques théories philosophiques à l'usage du jour. Cela ne vaut rien, mais cela s'est occupé et intéressé. Lire beaucoup, écrire un peu, voilà un dilemme pour moi, sentiment d'esprit; mais, pour que cela me fasse vraiment du bien, il faut que je sache si cela vaut la peine d'être dit et celle d'être lu; j'ai écrit à ton oncle pour le prier de me donner son avis, et je lui ai envoyé mon manuscrit, puisque sa spécialité est de juger ces sortes de choses. Je ne tiens pas à être imprimée, je tiens seulement à savoir si je peux continuer sans perdre mon temps.

— Et il t'a répondu?

— Rien, since qu'il avait peu connaissance de mon travail et qu'il n'avait guère le temps de s'en faire la critique dans une lettre, mais qu'en un quart d'heure de conversation il se rendait beaucoup

mieux, et qu'il se tenait à mes ordres pour le jour et l'heure que je lui fixerais.

— Et tu es sûr...

— Aujourd'hui, tout à l'heure ; je l'attends.

Comme de coutume, Clarine s'arrêtait à la dernière minute. Toute réflexion eût été superflue, deux heures s'écoulaient. Paul était très-ému ; on l'embrassa.

L'observateur vain la marquise, aucune direction ne se trahit ; elle ne lui reprocha point de n'avoir pas tenu sa promesse de venir le voir ; elle ne s'excusa point de n'avoir pas tenu celle qu'elle avait faite de venir Marguerite. Elle ne lui parla que littérature et philosophie, comme si elle représentait un entretien interrompu par un voyage. Quant à lui, calme comme un juge qui ne permet pas à l'homme d'exister en dehors de sa fonction, il lui rendit ainsi compte de son livre :

— Vous avez fait, sans penser vous en douter, un ouvrage remarquable, mais sans sans défauts ; au contraire ; les défauts abondent. Cependant, comme il y a une qualité essentielle, l'indépendance du point de vue et une appréciation plus qu'ingénieuse, une appréciation très-profonde de la question que vous traitez, je vous engage vivement à faire disparaître les détails un peu pénibles et à mettre en lumière le fond de votre pensée. L'examen des efforts est de la main d'un docteur et prend infiniment trop de place. Le jugement que vous portez sur les causes est d'un maître, et vous l'avez glissé là avec trop de modestie.

et de défendre de vous-même. Bâillez votre ouvrage, écrivez-en les trois quarts; mais du dernier quart composez un livre entier. Je vous réponds qu'il méritera d'être publié, et qu'il ne sera pas inutile. Quant à la forme, elle est convenable et claire, pourvu qu'elle ne soit pas trop sèche. J'y voudrais l'ouvrage broché, si vous voulez, mais polémoïque, d'une concision qui vous est chère.

— Aucune concision ne m'est chère, reprit Clémence, puisque j'ai fait ce travail avec indépendance.

— L'indépendance, reprit-il, est une passion qui mérite de prendre place parmi les passions les plus nobles. C'est même la passion dominante des esprits élevés de notre époque. C'est, sous une forme nouvelle, la passion de la liberté de conscience qui a soulevé les grandes luttes de vos plus protestants, rendant la marque.

— Vous avez raison, dit-elle, vous réservez la finisse, et le jour paraître en moi. Je vous remercie, je suivrai votre conseil; je relisai mon livre, j'ai compris, vous verrez.

Il allait se retirer, elle le retint.

— Vous avez peut-être à causer avec votre tante, lui dit-elle. Restez, j'ai affaire dans la maison. Et je ne vous retiens pas lui, s'il est, et merci encore.

Elle lui tendit la main avec une grâce chaste et affectueuse en ajoutant :

— Je ne vous ai pas demandé des nouvelles de deux vous, j'en ai; Princes vous dire que je lui en demande souvent.

Je trouve facile de dire à Paul qu'elle ne s'en demandait jamais. Non, elle n'était plus de la partie contre les dangers que l'avait cru devoir lui signaler l'amie précédente. Je devais en convaincre lui laisser croire qu'ils étaient imaginaires et accepter pour moi le résultat de cette entreprise. Je pensai devoir seulement lui demander s'il ne craignait pas d'éveiller la jalousie du marquis en venant voir sa femme.

— Je suis si désigné de vouloir lui en inspirer, répondit-il, que je n'ai même pas songé à lui; mais, si vous craignez quelques choses, je puis fort bien ne pas venir et vous passer pour interrompée des communications qui s'établissent entre madame de Bréville et moi à propos de son livre.

— Tu devais aussi paraître d'en écrire à M. de La Roche pour le consoler.

— Je trouvais cela bien puéril! Me pour un homme redoutable quand je suis mariée me semblerait fort ridicule au même temps que fort injuste pour cette pauvre marquée, que vous jugez un peu sévèrement. Supposons que vous ne vous soyez pas trompée, ma tante, et qu'elle ait en réellement, dans un jour de rêverie extravagante, la pensée de s'appeler madame Gilbert; elle est à coup sûr fort enchantée maintenant d'avoir une position plus convenable à ses goûts et à ses habitudes. Faudrait-il servir le souvenir d'une fantaisie d'enfant, et, si l'on fouillait dans le passé de toutes les femmes, n'y trouverait-on pas des milliers de particularités aussi

dirigeables qu'insensiblement les peines, les honte, les larmes-moi oublier tout cela et rendre justice à la femme intelligente et bonne qui rachète, par le travail ardu, et la peine sans arrêt, les méfaits ou les rêveries de la jeune fille.

Devais-je insister? devais-je avertir M. Dietrich, alors absent pour six semaines? devais-je inquiéter Marguerite pour l'engager à se tenir sur ses gardes? Évidemment je ne pouvais et ne devais rien faire de tout cela. Perds depuis longtemps perds l'expérience de diriger Clarine; je n'étais plus un gouverneur. Elle s'appartenait, et je ne m'étais pas engagé avec son mari à veiller sur elle. Il n'y avait pas d'apparence qu'il fit jamais au cas de tirer vengeance d'un rival, et Paul avait dûment admis avec d'acquiescement lui pour détruire ses soupçons. D'ailleurs Paul voyait peut-être plus clair que moi; Clarine, après de graves recherches et peut-être amitiieuses de reconnaissance, ne soupçonnait peut-être plus à lui.

Il la revit plusieurs fois, et peu à peu ils se virent souvent. M. Dietrich les retrouva sur un pied de relations courtoises et amicales si discrètes et si tranquilles, qu'il n'en conçut aucune inquiétude et ne jugea pas convenable d'en instruire M. de Valbonne dans ses lettres. L'unionnaire arrivait, il se proposait de faire voyager un peu sa fille; mais elle était parfaitement guérie et travaillait à Paris la semaine dont elle avait besoin pour travailler. Elle paraissait si calme et si heureuse qu'il consentit à attendre à Paris après d'elle l'ouverture de la saison paris-

certaines. Charles n'était plus le monde, et il avait de son goût qu'elle vivait dans la retraite. Son cortège de profondément l'aurait naturellement abandonné. Elle recherchait parmi ses anciens amis les personnes graves occupées de sciences ou de politique. Aucun beau jeune homme, aucun femme à la mode ne reparut à l'hôtel Dietrich. Paul, avec sa mise soignée et son attitude sérieuse, ne déparait pas cet entourage de gens même convergés autour des discussions littéraires et philosophiques de la belle marquisse. Il prenait plaisir aux discussions intéressantes que Charles avait l'art de conduire et d'entretenir. Il y faisait très-bonne figure quand on le lançait à y prendre part. Il avait déjà dans ce monde-là des relations qui devenaient plus intimes. On y faisait grand cas de lui; on en fit davantage en le voyant plus souvent et moins confiné par ses diacritiques naturelles. Charles revenait à le faire briller malgré lui et sans qu'il s'aperçût de l'effet qu'elle lui donnait.

À la fin de l'hiver, leur amitié établie sans crise et sans érection, elle l'engagea à lui amener Marguerite. Il refusa et lui dit pourquoi. Marguerite était trop impressionnable, trop peu défendue par l'expérience et le mariage, pour sortir de la sphère où elle était heureuse et sage.

Au printemps, Paul, dans la position s'améliorait chaque jour, avait pu louer, à une demi-heure de Paris, une petite maison de campagne où sa femme et son enfant vivaient avec madame Nyon, sans qu'elle fassent l'œuvre de beaucoup travailler. Il

avait chaque soir les retrouvées, et chaque matin? avant de partir, il arrosait lui-même un quart de plante qu'il avait le jugement de voir croître et fleurir. Il n'avait jamais eu d'autres amusements que de posséder un hectare de bonne terre, et il comptait acheter l'année suivante celle qui lui était louée. Il pensait désormais quitter son bureau à cinq heures; il dit naïf à Paris et venait aujourd'hui voir après. Dès que les pendules marquaient neuf heures, quelques instants que fit la conversation, il disparaissait pour aller prendre le dîner au train et rejoindre sa famille. Quelquefois il acceptait de dîner avec nous et quelques-unes des notabilités dont s'entourait le marquis.

Un jour que nous l'attendions, je reçus un billet de lui.

« Je suis effrayé, ma tante, disait-il; Marguerite me fait dire que Pierre est très-malade; j'y cours. Excusez-moi auprès de madame de Kersaintre. »

— Prends ton voiture et cours chez mon médecin, me dit Clément, rassure-le avec ton sergent. Je t'accompagnerai si j'étais libre; je te donne Bertrand, qui les aide les pharmaciens et vous portera ce qu'il faut.

Je me hâtai de trouver le pauvre enfant très-mal, Paul au désespoir, Marguerite à peu près folle. Le médecin de l'endroit qu'on avait appelé s'entendait avec celui que j'aimais. L'un et l'autre, mal renseignés, avait la petite vérole. Ils prescrivaient les remèdes d'usage et se retiraient sans donner grand espoir, la maladie

avait une intensité effrayante. Nous restions comparses autour du lit du pauvre père, quand Claude se leva vers dix heures du soir, encore vêtue comme elle l'était dans une robe, belle et apportant l'espoir dans son sourire. Elle s'installa près de nous, puis elle soigna que Marguerite et Paul nous laissent dans deux vaines inquiétudes. La chambre était trop petite pour qu'il fût prudent d'emménager l'immortelle. Elle se débattilla, jeta une robe de chambre qu'elle avait apportée dans un baluchon, s'habilla après du lit, et resta là toute la nuit, tout le lendemain, toutes les nuits et les jours qui suivirent, jusqu'à ce que l'enfant fût hors de danger. Elle fut vraiment admirable, et Paul dut, comme les autres, excepter aveuglément son existence. Elle avait comme de soigner les malades à Miraval, et elle y portait un rare courage moral et physique. Les parents le croyaient magique, car elle opéra le miracle de renouer la volonté et de rendre l'espérance. Ce miracle, elle le fit sur nous deux autour du pauvre enfant. Elle était entrée dans cette petite maison débile de douleur et d'affliction, comme un rayon de soleil au milieu de la nuit. Elle nous avait rendu la présence d'esprit, le sens de l'impres, la confiance de conjurer le mal, toutes conditions essentielles pour le succès des meilleures médications; elle nous quitta, nous laissant dans la joie et bénoissant son intervention providentielle.

Je dus rester quelques jours encore pour soigner Marguerite, que le danger et l'inquiétude avaient rendue malade aussi. Claude restait pour elle, re-

ainsi son esprit troublé, lui témoignait un intérêt dont elle fut très-fière, tant qu'il égarait Paul, qui, à peine remis d'une terreur, retombait dans une autre, et si aimer de madame Pirou, avec qui elle causait des choses les plus vulgaires dans un langage si simple que la femme supérieure s'efforçait étroitement pour se mettre au niveau des plus humbles. Cette séduction charmante ne put s'enlever, car, dans ses intentions, elle ne demandait plus de dévouement confidentiel à sa conduite extérieure. Je me persuadai qu'elle était charitablement guidée de son regard et de sa passion. Je ne craignais plus d'influencer Paul en partageant l'admiration qu'il avait pour elle. Sa reconnaissance et son affection devenaient choses sacrées; une privation de danger m'eût semblé une injure pour tous deux.

Et pourtant le marquis avait réussi là où avait échoué Césarine. Elle avait amélioré le sort de Paul, car, sans qu'il pût s'en douter, elle avait pué, par l'intermédiaire de son père, sur les résolutions de M. Latour. Celui-ci, ayant éprouvé quelques pertes, voulait restreindre ses spéculations. En lui prêtant une somme importante, M. Heinrich Pavulz avait su faire tout le contraire et le charger Paul d'une affaire aussi considérable. Elle avait ainsi donné du pain à l'enfant et du repos à la mère; elle avait été le médecin de l'une et de l'autre; elle s'était occupée de la conscience, de l'affection, voire des secrets de la famille. Tout ce que Paul avait juré de consacrer à sa solititude, elle le tenait, et, loin de s'en plaindre, il était heureux qu'elle fût venue.

Une seule personne, celle qui jusqu'ici avait été la plus constante, Marjorie, une jeune fille qui non seulement, devant ou plutôt contre la fatalité qui l'enveloppait; elle le sentit d'autant plus douloureusement qu'elle adorait la belle marquisse et se raccrochait de rien. Sa jeunesse détestait d'être rendue tout opposée à celle que considéraient redoutée. Un jour, je la trouvai en larmes, et, bien que j'aussé quelques années à écouter ses plaintes, je fus forcé de les entendre.

— Toque-toi, me dit-elle, vous me croyez haïr; eh bien! je le suis moins qu'avant ce mariage tout détesté. Je m'entraîne un peu. Peut-être un peu plus de temps pour s'occuper de moi, et il croit me faire grand bien en m'apprenant à raisonner. Cela me tue au contraire, car voilà que je comprends en me de choses dont je n'eusse douté pas, et toutes ces choses sont tristes, toutes me condamnent ou me condamnent. Il ne peut pas me parler de ce qui est bien ou mal sans que je me rappelle le mal que j'ai fait et la responsabilité qu'il doit avoir pour mon passé. Il me dit bien que je dois l'oublier, puisque tout est réparé; mais qu'est-ce qui a réparé? C'est lui, au risque de sa vie, en prenant la vie d'un autre et en se faisant un honneur avec du sang. Il est bon, il s'est mis à pleurer cela qu'il déteste, et la pitié qu'il a pour son cousin le rend triste quand il entend dire qu'il mourra, s'il n'aimait encore pour s'en consoler! Mais voilà ce qui ne se peut pas. Ce n'est pas le tout d'être jeune femme et d'aimer à la fille; il faut encore avoir

de l'esprit et de l'instruction pour ne pas laisser un homme qui est à toi ! Mais, quand je demandais le mariage, je ne savais pas ça. Je croyais qu'il devait se plaire avec moi et mes enfants, et je lui disais toujours :

« — Ça va-tu plus aisé et plus content qu'avec nous ? »

Il m'a jamais dit contre, car il me répondait :

« — Tu vois bien que je ne me trouve pas mieux ailleurs, puisque je ne veux qu'être jamais que je n'y suis forcé. » Aujourd'hui pourtant il pourrait dire avec nous tous les jours, et c'est bien rare qu'il refuse lui-même neuf heures et demie du soir. Il ne voit plus Pierre s'endormir. Il le regarde bien dans son petit lit, et le matin il le porte dans le jardin et le débarras de carottes ; mais je le regarde à travers le rideau de ma fenêtre, et je lui vois des air tristes tout d'un coup. Je me figure même qu'il a des larmes dans les yeux. Si j'essaie de le questionner, il me répond toujours avec sa même douceur et me regarde avec sa même bonté ; cependant il a l'air sévère malgré lui, et je vois qu'il a de la peine à se résigner de me dire que je suis une ingrate. Alors je lui demande pardon et ne lui dis plus rien ; j'ai trop peur de le tourmenter, mais il me reste un poir sur le cœur. Je chante, je ris, je travaille, je refuse point ma distraction. Ça va bien tant que l'enfant est éveillé et que je m'écarte de lui ; quand il ferme ses yeux bleus, le ciel se cache. Madame Neron d'un va dormir aussi tout de suite. Paul n'a défendu de lui faire des

confidences ; elle aime à conter, et non silence l'ennuie. Je reste seule, j'attends que mon mari soit rentré ; je prends mon ouvrage et je me dis :

« — Deux heures, ça n'est pas bien long... »

Cela me paraît deux ans. Je ne sais pas pourquoi ces deux heures-là, qu'il pourrait nous donner si qu'il ne nous donne presque plus, me rendent si triste, injuste, méchante. Je rêve des malheurs, des déceptions ; et je ne compte pas d'être avec mon petit, je crains, tant je souffre. Je regarde à la fenêtre comme si je pourrais voir par-dessus la campagne ce que Paul fait à Paris... Et pourtant, je le sais, il ne fait pas de mal ; il ne peut faire que du bien, lui ! Je sais qu'il va souvent chez vous, c'est bien naturel ; vous êtes pour lui comme sa mère. Quand il rentre, je lui demande toujours s'il vous a vus. Il répond oui, il ne ment jamais... S'il a vu la belle marquisse, s'il y avait du grand monde chez elle, s'il est content d'être revenu après de moi ; il sourit en disant toujours oui. Il me fait raconter tout ce que la chère a fait et dit dans la journée, à quels jeux. Il s'est amusé, ce qu'il a lu et mangé ; enfin il paraît heureux de parler de lui, et je n'ose pas parler de moi. Je me cache d'avoir souffert. Quelquefois je suis bien pâle et bien triste, il ne s'en aperçoit pas, car, s'il y prend garde, il ne devine pas pourquoi. Je voudrais lui tout dire pourtant, lui confesser que je m'ennuie de vivre, que par moments je regrette qu'il m'ait enlevée de mon lit. J'ai peur de lui faire de la peine, d'empêcher celle qu'il a, car il en a beaucoup, je le vois

bien, et peut-être est-il plus à plaindre que moi...

Ce jour-là, Marguerite ne me laissa retourner aucune parole contre le marquis; mais une autre fois ce fut à Césarine elle-même qu'elle se vengea.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis le malin de l'indignation. Césarine vint le voir tous les dimanches et passa ainsi avec Paul et moi une partie de cette journée, que Paul consacrait toujours à sa famille. Dans la semaine, il avait repris l'habitude de dîner à l'hôtel Bristol le mardi et le samedi, et d'y venir passer une heure le soir presque tous les jours. C'était là le gros chagrin de Marguerite, je le trouvais injuste. Je n'en avais point parlé à Paul, sachant qu'elle prendrait le sage parti de ne pas vouloir l'embêter et d'attendre; il était bien avec elle de son côté. Un peu de temps cependant n'était-il pas permis à cet homme d'intelligence accablé à la société d'une femme si dévouée?

Pourtant je commençai à m'indigner de son air confiant et de l'abattement où il s'arrêtait souvent de la surprendre. La marquise s'en apercevait fort bien, et si elle ne le questionnait pas, c'est qu'elle savait mieux qu'elle-même la cause de son chagrin. Marguerite avait besoin d'être questionnée; comme tous les enfants, elle ne savait que devenir quand on ne s'occupait pas d'elle. Parler d'elle-même, se plaindre, se répondre, se vanter ou s'accusant, se faire juger, se repaître, promettre et recommencer, telle était sa vie, et depuis que le filon n'était plus si confiant, depuis que Paul, marié avec elle, lui im-

plutôt aux vœux de sa mère, elle amassa des bouquets dans son coin.

Comme vous étiez toutes les trois dans son petit jardin, Paul se trouvant occupé dehors, elle remplit la digne que lui imposait votre absence de curiosité.

— Paul s'est donc bien amusé hier soir chez vous, nous dit-elle d'un ton assez sûr, qu'il a manqué le train et s'est retenu qu'à deux heures, à pied, par les sentiers ?

— En vérité, lui dit Gisèle, est-ce que vous avez été inquiète ?

— Bien sûr que je l'ai été. Un homme seul comme ça sur des chemins où on ne rencontre que des gens qui rient et ne sait pourquoi ! Vous devriez bien me le renvoyer plus tôt. Quand il s'arrête pas à l'heure, je compte les minutes ; c'est ça qui me fait du mal !

— Chère enfant, repart Gisèle avec une douceur infinie, nous nous arrangerons pour que cela s'arrête plus. Vous gronderez Bertrand quand les poudres retentiront.

— Vous pouvez bien les attendre d'une heure, car il prend tout d'émusement chez vous qu'il m'en oublie.

— On ne s'attend pas chez nous, Marguerite ; on est très-sérieux au contraire.

— Jamais ; c'est un maître de s'attendre, à lui ; mais vous ne me ferez pas croire que vous ne sachiez pas quantité de belles dames !

— C'est ce qui vous trompe. Il ne vient plus de belles dames chez moi.

— Il y a vous toujours, et vous en êtes cont.

— Fort aimable; mais vous ne pouvez pas être jaloux de moi ?

Marquise regarda la marquise en face avec une sorte de terreur; puis elle se contra sous le regard simple et profond qu'elle interrogeait. Elle se mit aux genoux de Charles, prit ses mains et les baisa.

— Ma belle marquise, lui dit-elle, vous savez que vous êtes mon bon dieu sur la terre. Vous m'avez fait marier, car c'est à vous que je dois ça, l'un des vôtres. Je vous dois la vie de mon enfant et aussi sa beauté, car sans vous il aurait été défiguré. Quand je pense quelle soeur vous êtes j'ai de lui sans être dégoûté de ce mal abominable, sans crainte de le prendre, sans me permettre d'y toucher, sans vous mouler de vous-même à force de vous soucier des autres ! Oui, bien sûr, vous êtes l'ange gardien, et je ne pourrai jamais vous dire comme je vous aime; mais tout ça ne m'empêche pas d'être jaloux de vous. Est-ce que ça peut être raisonnable ? Vous êtes tout pour vous, et je n'ai rien. Vous êtes toute belle comme à seize ans, et moi, plus jeune que vous, me voilà déjà laid; je sens que je me coule comme une rivière, tandis que vous vous redressez comme un peuplier au printemps. Vous avez, pour vous, toutes les fleurs plus jolies, des toilettes qui ne me serviraient de rien, à moi ! Quand même je les aurais, je ne saurais pas les porter. Quand je mets un pantalon tout de même dans mes cheveux pour paraître mieux coiffé, Paul me lève en me disant :

« — Ça ne te va pas, tu es plus belle avec tes cheveux. »

Mais ils tombent, mes cheveux. Voyez ! j'en ai déjà perdu plus de la moitié, et, quand je n'en aurai presque plus, si je m'achète un bon chignon, Paul se moquera de moi. Il me dira :

« — Reste donc comme tu es ! Ça n'est pas tes cheveux qui jalousent, c'est ton cœur. »

C'est bien joli, cela, et c'est vrai, c'est trop vrai. Il aime mon cœur, et il ne fait plus cas de ma figure ; il y est trop habitué. L'amitié ne compte pas les cheveux blancs quand ils ne mettent à pousser. Il m'aimeur vieille, il m'aimeur laide, je le sais, j'en suis sûre ; mais c'est toujours de l'amitié, et je n'en contesterai, si j'étais bien sûre qu'il n'est pas capable de connaître l'amour. Il le dit. Il jure qu'il ne sait pas ce que c'est que de s'attacher à une femme parce qu'elle a de beaux yeux ou de belles robes...

— Je crois, dit Célestine en souriant d'une façon singulière, qu'il vous dit la vérité.

— Orl, ma marquisse ; mais quand, avec les belles robes et les beaux yeux, et toute la personne magnétique et aimable, il y a le grand esprit, le grand savoir, la grande bonté, tout ce qu'un homme doit adorer... Vous ! il n'est pas possible qu'il ne vous aime pas d'amour, voilà ce que je me dis tous les soirs quand il est chez vous et que je l'attends.

— Ce que vous vous dites là est très-mal, répondit Célestine sans montrer aucune autre émotion qu'un

peu de mécontentement. Vapora, ma pauvre Marguerite, dis-tu sans conviction et sans respect des choses les plus saintes! Crois-tu que, si votre mari avait la haine d'être après de moi, je ne m'en apercevrais pas?

— Peut-être, ma marguerite! Ne me grandes pas, qui peut savoir? Peut-être si d'ailleurs, si différents des autres! de cela bien, moi, que tout le monde n'est pas comme lui. Il y en a qui ne savent rien cacher : des gens qui ne le voient pas, mais qui sont plus curieux, plus pénétrants, dont on connaît vite le bon et le mauvais côté. On n'est pas longtemps trompé par eux : ils vont où le vent les pousse; mais faut avec sa raison, son courage, sa patience, on ne peut rien savoir de lui!

— Il est sensible, repit Charles avec une terreur dont Marguerite ne sentit pas toute la portée, que vous faites lui une étrange situation. au passé, il semblait que, tout en pardonnant votre mari beaucoup au-dessus de ce que, vous êtes au fond de cœur quelque regret d'une passion moins pure, mais plus vive que l'amitié.

Marguerite rougit jusqu'aux yeux, mais sans réussir à s'empêcher sur un sujet trop délicat pour elle. Le voyage se présentait les deux natures les plus opposées : l'une obéissant en elle tout l'empire qu'une femme est capable d'exercer sur les actions et sur elle-même; l'autre absolument dépourvue de volonté, capable de résister et de réfléchir jusqu'à un cer-

tain point, mais facile, par la nature de ses impressions, de tout oublier et de tout revivre.

— Vous avez raison de vous enquerir de moi, repart-elle; on n'est pas fâché de se souvenance d'un vieux parent, quand on a le présent meilleur qu'on se méritait; mais à vous, est-ce que je ne puis pas parler de tout? Vous savez si je n'ai pas sujet d'être jalouse de vous! Pour qui est-ce que j'ai été trompée et quittée? Vous pouvez bien que je le sois à présent. Quelque Paul ne m'en ait jamais voulu parler, il a bien fallu que quelques paroles lui échappât. Votre mari que vous aimiez depuis longtemps; n'est pas dépit qu'il m'a recherché, n'est pour retourner à vous qu'il m'a planté là. Ce qui m'est arrivé une fois peut m'arriver encore. C'est peut-être mon sort que vous ne voulez tout le mal et tout le bien de ma vie.

— Vous déraisonnez tout à fait, Marguerite, balança-t-elle. Vous oubliez que le mariage de Séverin ne s'appartient plus; vous lui manquez de respect, vous outragez votre mari! Faisons la paix avec laquelle nous nous vous écorchie et vous répond, je ne demande ce que Paul pensait de vous, s'il pouvait vous entendre.

— Ah! s'écria-t-elle éperonnée, si vous le lui répétez, je suis perdue.

— Je ne veux pas vous perdre, je ne veux pas surtout le rendre malheureux en le forçant à regretter son mariage.

Marguerite pleurait amèrement. Le mariage la consolait et l'apaisait avec ses douces maternités, au

me disant que j'avais tort de la prendre, qu'il fallait persuader et non braver les enfants malades. Marguerite courut à son père, le supplia de sa misère, lui demanda pardon, jura cent fois de ne plus être folle, et, attendant recevoir l'air, s'enfuit au fond du jardin pour qu'il ne vît pas ses larmes.

Mais si les vifs, d'un effroi et d'indécision le lendaient la lettre suivante :

« Ma pauvre Marguerite est malade, malade d'un petit vertige. Je lui confesse, je sais qu'elle a dit des choses horribles à madame de Biranville. Je sais aussi que madame de Biranville est très aimablement sage pour voir en elle autre chose qu'une pauvre enfant à plaindre, à soigner, à guérir. Je sais qu'elle y a mis toute sa sagesse, qu'elle en a fait la patience, et que sa pitié n'est insupportable; mais moi, qu'elle me le pardonne, me force ou plutôt me dissuade d'entretenir ce petit mal. Je ne dois imposer qu'à moi-même le soin de guérir ma malade. Je crois que ce sera très-bien. Il suffit que je m'abstienne pendant quelque temps de venir à Paris le soir. Je suis sûr de vous présenter quelquefois mes respects vers cinq heures, lorsque on vous trouve à cette heure-là, et je me priverai des bonnes caresses de l'époux-dieu. Puis madame de Biranville d'être malade, d'être à dire d'être un peu triste et de vouloir de boucher ses compagnes pendant une semaine ou deux. Il va tout bien que l'on ait l'habitude à offenser impudiquement en qu'on finit de venir elle chère et respect. Ne vous inquiétez pas, ne

tante, je suis venu soigner les enfants et je ne me suis pas en vain souvenu des pénibles contrariétés de la vie. Mes respects très-profonds à votre tante, avec tendresse à vous.

« Paris. »

— Il sera bien triste pour la tante, me dit Célestine, à qui je communiquai cette lettre. Il est bien malheureux, ton Paul ! Il obéit, et ne sera rien. Il prend la patience pour la force. Cette pauvre femme ne changera pas ; elle ne croira jamais aux autres parce qu'elle a perdu le droit de croire à elle-même. Aucune femme, si pauvre qu'elle soit, ne se résigne jamais entièrement d'une chose, et, quand elle est faible, elle ne se relève pas du tout. Il y a au fond de ce malheureux cœur une amertume que rien ne peut en arracher. La fillette dont elle rougit, elle combatte ardemment de la connaître chez celle qui n'est point à rougir. Si elle pouvait la surprendre chez moi, au même temps que Fortunée et désemparée, elle serait triomphante d'une joie lâche et insérée. Je te le disais bien que Paul ne pourrait pas épouser cette fille, et tu le savais bien aussi ! Elle lui fera cruellement expier sa grandeur d'âme.

— Ne crains-tu pas qu'il ne t'en arrive autant ? Ne t'es-tu pas mariée sans amour, par un mouvement de générosité ?

— Je ne suis mariée avec un mort, ce n'est pas la même chose, et j'ai pu me présenter pour que ce mort ne revive pas avec moi. Je n'ai point fait

sois de sollicitude. J'ai cru taper un grand coup, et je l'ai cru frappé, et Paul n'est rien! mon ouvrage se démonte en maliceux!...

Je n'osais demander l'explication de ces paroles mystérieuses, tant je craignais de voir Géralde reconnaître la pitié dans lequel elle était renfermée; mais elle était lasse de sa tâche, l'expansion de la pauvre Marguerite avait rompu le charme; la violence de la défense était troublée par cet incident vulgaire. Géralde, tout comme Marguerite, avait besoin de parler, elle parla malgré tout.

— Tu ne veux pas comprendre? reprit-elle irritée de mon silence.

— Non, lui dis-je; j'ai une autre chose.

— Crois-tu, comme il y a longtemps que tu vis de châtiment que tu crois m'être infligé par le destin? Tu me crois vaincue et brisée, n'est-ce pas? Eh bien! tu te trompes, je ne le suis pas, je ne le serai jamais. J'ai voulu être aimé de Paul Gilbert; je le suis!

— Tu mens! m'écriai-je; son amour pour toi est aussi saint que tous les autres sentiments de sa vie.

— Et qui donc voudrait qu'il en fût autrement? répondit-elle en se dressant dans sa plus délicate fierté. Toi tu n'as jamais imaginé que je voulais le rendre esclave et descendre à l'être moi-même!

— Non, certes; mais tu crois peut-être troubler sa raison, torturer son cœur et ses sens...

— Je ne m'abaisse pas à croire qu'il a des sens et si mes images les trouble. Je vis dans une sphère d'idées et de sentiments où ces malheureux préoccupa-

laine ne pénétrant pas, le sole une nature charnue, je vis au-dessus de la réalité ; tu devrais le savoir, et je trouve qu'en l'oubliant tu te relâches plus que tu ne m'offenses. J'ai voulu dire la plus noble et la plus pure affection de l'âme en même temps que la plus vive. Crois-tu que j'aie tort ?

— Et tu n'es pas jaloux, tu accomplis mes vœux de malheur et de destruction, tu mettes à la place de la femme légitime dans le cœur et la pensée de l'époux, toi-même, à celui qu'on s'hérait, la place qu'il doit occuper dans le cœur et dans la pensée de sa femme, c'est commettre, dans la haine et l'envie rigides que tu prétends occuper, un double attentat qui n'a pas besoin du délice des sens pour être criminel. C'est se jouer froidement des liens de la famille, c'est renverser les notions les plus vraies et se créer un code de libres attractions au dehors de tous les devoirs. C'est un déshabillage de sophismes, de manœuvres à sa propre conscience, et tout cela prétendit, séduisant, irrésistible, me sembler odieux ; mais mon jugement, et si tu ne peux le supporter sans colère, quittons-nous. Tu l'es trop dévoué, je ne l'estime plus ; je m'efforcerais de ne plus l'aimer...

— Comme tu deviens terrible et intolérant ! répondit-elle froidement ; reposez-vous, calmez-vous, ne me disputez pas avec fureur, ne me laissez à la place les démons de sang-froid. Il se peut que je sois romanesque, mais je prétends l'être avec dignité, avec modestie, et faire triompher dans ma vie ces prétendues exigences dont je n'ai fait que des vœux ; toi, par-

verite, tu ne comprends rien ni à l'amour, ni au devoir, ni à la famille. N'ayes jamais des idées, tu as cru que toute la vertu consistait à s'hâter point; tu t'es en tirée avec dignité, je le reconnais; tu n'es donc à personne le droit de te trouver ridicule; c'est tout ce que tu pourrais dire. Quant à la science du cœur humain, tu ne pourrais pas l'acquiesce, n'ayant pas l'occasion de l'étudier sur toi-même. Tu as pu les notions dans les idées sociales, c'est-à-dire dans le sein du concert. Tu ne peux pas voir par-dessus ces vaines barrières, tu n'es pas assez grande! Il te semble que ce qui est arrangé est juste, que je dois à l'honneur à qui j'ai fait fidèlement dans tout ce que, de même que Paul, selon toi, doit tout son cœur, toute sa parole à Marguerite. Eh bien! cela est faux, pardonnez, il est faux, impossible. C'est la convention hypocrite du monde qui dit ces choses-là et ne les pense pas. On ne me trompe pas, moi! j'ai tellement compris qu'en m'engageant à M. de Birondelle, dont je ne veux pas être la femme, j'étais fait sans de charité, parce que je ne dois pas le forcer à donner son cœur aux enfants d'un autre. Il m'a compris aussi, puisqu'en s'engageant sur l'honneur à me respecter, il a fait acte de confiance absolue dans ma loyauté. Paul n'a pas non plus trompé Marguerite, bien que la convention lui tende entre, il lui a toujours refusé l'impossible cathartisme que la guerre seule voudrait lui imposer. Il lui a donné sa protection, qu'il lui devait, et son sang, dont je ne suis pas jalouse. Elle est un cadavre, un jouet, et ne peut rien que

cette. Elle n'est ni si femme parce qu'elle s'est pas soumise devant Dieu, ni son amant parce qu'elle n'a l'amour dans ses appréciations subversives. Il ne peut pas l'aimer. Ce que l'homme de bien ne peut pas faire, c'est le mal, et ce qui avilit l'âme, ce qui révéralise l'âme et l'âme, c'est l'amour mal placé. Tu veux qu'il aime cette femme ? Tu conçois la chose que tu veux, car elle te choque et te froisse toi-même ; tu le lui fais sentir plus durement que moi. Tu veux que j'aime ce demi-savage dégoûté au point que j'ai épousé pour montrer à Paul que je n'étais pas de son ? Si j'aime ce Kiroukine, qui, malgré ses belles manières et sa bonne éducation, est, à un autre échelon social, le pendant de l'émancipé Marguerite, je serais vraiment avili ; mais je n'ai pas le goût des choses basses : j'aime mon mari comme Paul aime sa femme. Ce sont deux personnes d'une vraie variété de l'âme humaine que la variété à laquelle nous appartenons. Des connaissances extérieures nous ont appris à nous les associer dans une certaine limite, lui pour avoir des enfants, moi pour n'en point avoir. Ce que nous leur devons, c'est la contrainte de l'amour ; Paul doit la paternité, moi la virginité. Pourquoi souffrirait-il de mon état de femme, quand il m'est indifférent qu'il soit propriétaire avec une autre ? Notre lien, c'est l'intelligence ; notre fraternité, c'est la pensée ; notre amour c'est l'idéal. Nous nous aimons, et tu n'y peux rien, va ! Dis-lui maintenant tout ce que la maladroite présence te suggère contre moi : il n'y croira plus, il ne le com-

prendre même pas; mais, je vous bien, qu'elle-mê-
me, vivre avec lui en lui disant que tu as honte de
sa pauvreté. Il te réserve à tous moments, mais tu
iras à tous les jours cette réflexion dans tes yeux
étranges : tu pourras tant en faire, cela me met sur
les bras deux mètres à l'épave !

N'ayant ainsi terminé, elle s'en alla tranquillement
dire à Paul qu'elle l'approuvait totalement de mé-
nager les souffrances de sa compagne, qu'elle res-
pectait son désir de ne pas le revoir de quelque
temps, mais qu'elle ne pouvait se résoudre à perdre
Nicolas, vu qu'elle perdrait tout à la suite de l'ad-
mirable petit Pierre. — Puis vint payer de Paul-arrêté
pour demander l'opinion de Paul sur quelques ar-
rangs à conseiller. — La correspondance était en-
tente. Ses réponses remplissaient tous les loisirs de Paul,
car elle lui faisait à lui-même tous les soirs où il
s'était condamné à ne plus aller chez elle.

Un matin, Marguerite tomba chez nous à l'impro-
vis. Paul l'avait amenée à Paris pour acheter quel-
ques objets nécessaires à leur enfant, et elle s'était
déshabillée pour voir sa marguerite; elle la suppliait de
ne pas le trahir.

— Je sais bien que je dirai tout, ajoutez-elle; mais
je ne peux pas vivre comme cela sans vous demander
pardon. Je sais que vous ne m'en voulez pas, mais je
m'en veux, moi, je me déteste d'avoir été si insolente
et si mauvaise avec vous. Je ne le serai plus, vous
serez grande et Paul sera bon ! Quand il a vu comme
je me tourmentais de vos lettres, il me les a montrées.

Je n'y ai rien compris, alors que vous l'appreniez de venir avec moi, et que vous m'aimiez bien toujours. A présent devriez. Je ne puis pas accepter le service qu'il me fait de travailler dans une petite chambre sans air aux heures où il pourrait vous dire tout ce qu'il vous dirait, dans vos beaux salons, avec vous pour lui répondre et faire sortir son grand esprit, qui travaille avec moi. Non, non, je ne veux pas le rendre malheureux et peiné; je le lui ai dit, il ne veut pas le croire, c'est à vous de le ramener chez vous. Expliquez-lui que vous avez besoin de lui, il n'a rien à vous refuser.

— Ça ne semble pas vrai, répondit Géraldine. Je n'ai pas besoin de le voir pour savoir mon travail. C'est peut-être l'opinion de ma conscience que je m'consulte : quand j'aurai fini, je lui communiquerai le tout; mais cela peut se communiquer par écrit.

— Non, non, ce n'est pas la même chose! Il a besoin de parler avec vous, il s'ennuie à la maison. Qu'est-ce que je peux lui dire pour l'amour! Non, je suis trop simple.

Marguerite avait l'habitude de s'arrêter elle qu'on lui fit des compléments pour la retenir à ses propres yeux. Elle était fort avide de ce genre de considération. Géraldine ne le lui épargna pas, mais avec une si polissante modestie au fond du cœur que la pauvre femme la trouva trop indulgente pour elle, et lui répondit :

— Vous dites tout cela par pitié! vous ne le pensez pas, vous êtes bonne jusqu'à mentir. Je sais bien que je vous aime et vous estime, je ne prétendrai plus;

mais vous pouvez me faire du bien de loin. Rappelez Paul à vos épreuves et à vos douleurs, voilà tout ce que je vous demande.

— Alors vous n'êtes plus jaloux, c'est fini ?

— Non, ce n'est pas fini, je suis jaloux toujours. Plus je vous regarde, plus je vois qu'il est impossible de ne pas vous aimer plus que tout; mais, quelque idiotie que je sois, j'ai plus de cœur et plus de force que vous ne pensez, plus que Paul lui-même ne le croit. Vous le voyez avec le temps, je suis capable d'aimer jusqu'à me faire un devoir, une vertu et peut-être un bonheur de me jalouser.

— C'est très-profond ce qu'elle dit là, observe Christine dès qu'elle se retrouve seule avec moi. Elle espère à se montrer un sentiment qui le ferait très-grande, si elle était capable de l'être. Aimer Paul jusqu'à me faire de lui l'unique l'homme qu'il ne peut avoir pour elle, ce serait un sacrifice sublime de sa personnalité égoïste; mais elle aime à se vanter, le pauvre créateur, et si par moments elle est capable de concevoir une noble ambition, il ne dépend pas d'elle de la réaliser. Ce ne sont point là travaux de villageoise, et ce n'est pas en faisant le bonnet qu'on apprend à tordre son cœur comme un lingot pour l'épurer et le blanchir.

— Qui sait, grande Christine ! il y a une chose que savent quelquefois ces natures primitives, et que nos savants métaphysiques et autres ne vous apprendront jamais...

— Et cette chose, c'est...

— C'est l'indignation.

— Qu'est-ce que tu vas donc faire si tu n'arrives pas à faire autre chose que de mourir tous mes premiers mouvements...

— À quoi ? la volonté de résister en vue de toi même. La volonté d'échouer pour qu'un autre triomphe, tu ne l'auras jamais. Cela est bien plus au-dessus de toi que de Marguerite.

— Tu vas faire d'elle une martyre, une sainte ? Nouveau point de vue !

— Ce qu'elle vient de faire en te priant de lui garder son mari tous les soirs, ses heures où elle s'acquiesce et s'ennuie, est déjà assez glorieux. Tu ne daignes pas y prendre garde, moi j'en suis frappé.

— Il n'y a pas de quoi. Faut s'ennuyer avec elle, elle Te dit ; elle a peur qu'il ne s'ennuie trop et ne cherche quelque distraction moins noble que sa conversation.

— Tu cherches à la rebaisser ; tu es peut-être plus jaloux d'elle qu'elle ne l'est de toi.

— Silencio, moi, de cette ordure !

— Tu le fais, puisque tu l'as juré.

— Je ne puis pas le faire, je le dédaigne.

— Et toute cette bonté que tu dépenses pour le charmer et le soumettre, c'est l'hyppocrisie de ton instant dominateur.

— La pitié s'allie fort bien avec le dédain, elle ne peut même s'allier qu'avec lui. La souffrance noble inspire le respect. La pitié est l'aveu que l'on doit aux souffrants ou aux faibles.

Charles s'attendait à voir revenir Paul le soir même. Il ne vint pas, et, quelques heures que lui le repentir de Marguerite, il se repaît à l'hôtel Diezels que couramment et pour débiter quelques paroles à propos de livre dont les premières épreuves étaient tirées. Il approuvait les changements que l'auteur y avait faits, mais il ne se rendait pas que ces modifications ne nuisaient point ce qu'il avait attendu d'une robuste main de l'ouvrage. Charles n'avait pas attendu, selon lui, le complet développement de sa facilité. Il n'avait pas l'usage à recommencer encore, et, comme je lui reprochais de manquer à sa probité littéraire accoutumée, il me répondit :

— Je ne puis pas y manquer, je ne vois pas pourquoi la marquise de Brévaux ne serait obligée de faire un chef-d'œuvre; c'est ma droite de m'être imaginé qu'elle en était capable. Ce qu'elle m'a demandé, je l'ai fait; j'ai dit mes opinions, j'ai signalé les endroits mauvais, les endroits excellents, les endroits faibles. J'ai discuté avec elle, je lui ai indiqué les sources d'instruction et les sujets de réflexion. Ce qu'elle désirait, disait-elle, c'était de faire un travail sérieux et un peu profitable; elle est arrivée à ce but. Je suis convaincu comme qu'avec plus de maturité elle arriverait à un résultat vraiment sérieux; mais son ouvrage ne lui en demande pas tant; elle se fait illusion sur la portée de ses œuvres, comme il arrive à tous ceux qui écrivent, ou bien elle est dénuée d'une certaine modestie et se contente d'un médiocre effet.

Je n'ai pas le droit d'être plus sévère et plus exigeant qu'elle ne l'est pour elle-même. Si au lit par ses livres, si en s'en parlant que dans son cœur, ce ne sera point un obstacle à un livre meilleur par la suite.

Finalement toujours Clarine malgré ses querelles, qui devenaient de plus en plus vives, et je l'aimais peut-être d'autant plus que je la voyais se débattre. Il devenait évident pour moi que Paul n'avait pas pour elle l'amitié enthousiaste, absorbante, dissolvant tout en lui, qu'elle se flattait de lui inspirer, il était capable d'une sévère effective, d'une reconnaissance volontairement acquiescée par le dévouement; mais la passion n'éclatait pas du tout, et il ne semblait nullement approuver la besogne que Clarine et Marguerite lui attribuaient de s'occuper pour un idéal.

Beaucoup moins de ce côté-là, qui deviendrait la terrible volonté de Clarine, si elle ne pouvait se rallier à la gloire des lettres! Je n'étais pas dupe de son incessante modestie. Je voyais fort bien qu'elle aspirait aux grands triomphes et qu'elle associait ces deux buts : le monde savant et Paul vaincu par l'idée de son glorieux. Finalement elle détestait de l'une de ces victoires elle rapporte l'autre. Je n'ai de l'envie, et avec le consentement de Paul je lui fis connaître ses opinions. Elle fut un peu troublée d'abord, puis elle se remit et me dit :

— Je comprends; mon livre imprimé, il croit que finalement le conseil utile et le correcteur dévoué. Il veut prolonger nos rapports d'intimité : il a raison;

je ne l'irritais pas, mais j'avais même de motifs pour le voir souvent. Dis-lui que j'ai reconnu le superficial de son jugement; qu'il arrête le litige; je recommencerai tout. Dis-lui aussi que cela ne me coûte pas, s'il me croit capable de faire quelques choses de bien.

Tout de sagesse et de douceur, dont il ne se défendait plus, permis de lui dire la cause véritable, disons Paul, et fit faire à Cléopâtre un grand pas dans son œuvre; mais plus ce serment entré en lui, plus il paraissait s'y insister par et tranquil. Cléopâtre ne s'attendait pas à l'insistance qu'il mit à tenir chez lui le soir; on eût dit qu'il s'y plaisait. L'histoire va le dimanche.

— Marguerite ne m'excusait beaucoup mieux, me disait-il. J'ai réussi à lui persuader qu'il n'était plus agréable de lui faire pleurer que de me procurer des distractions en dehors d'elle. Au fond, c'était vrai; certes sa conversation n'est pas brillante toujours et ne vaut pas celle de la marguerite et de ses commensaux; mais je suis plus content de la voir satisfaite que je ne souffre de mes sacrifices personnels. Mes devoirs ont de la rendre heureuse, et un homme de cœur ne doit pas avoir s'il y a quelque chose de plus intéressant que le devoir.

Marguerite se disait heureuse. N'étant plus forcée de travailler pour vivre, elle était tout ce qu'elle pouvait comprendre et se faisait véritablement un peu; mais elle était malade, et se le disait s'attendant. Le médecin de Cléopâtre, qui la voyait quelquefois, me dit étonné comme qu'il la croyait atteinte d'une maladie

chronique du foie ou de l'utérus. Elle avait si mal rendu compte de ce qu'elle éprouvait, qu'à moins d'un examen sérieux auquel elle ne voulait pas se prêter, il ne pouvait précéder sa maladie. L'arrêt à Paul, qui exige l'examen. La transfusion du foie fut constatée, l'état général était médiocre; des soins quotidiens étaient nécessaires, et on ne pouvait se procurer à la campagne tout ce qui était prescrit. La petite famille alla s'installer rue de Valenciennes dans un appartement plus confortable que celui de la rue d'Anjou et tout près des ombrages du Luxembourg. Paul vint nous dire qu'il était désormais à nos ordres à toute heure. Il avait un conseil pour rendre son bureau et s'était plus attaché à la cuisine. Il avait fait gagner de l'argent; ses relations le rendaient précieux à M. Lator. Il servirait beaucoup plus vite qu'il ne l'avait espéré à l'absence et à la liberté. On se vit donc davantage, c'est-à-dire plus souvent, mais sans que Paul prolongeât ses visites au delà d'une heure. Il était véritablement inquiet de sa femme, et quand il ne la voyait pas chez elle, il la sought encore en la pressant, en cherchant à la distraire; elle déclinait vivement toute sa sollicitude pour lui montrer, disait-elle, qu'elle était redevenue bien raisonnable. Gloriosa engagea Paul à la lui amener dîner, avec le petit Pierre, promettant de lui laisser partir à l'heure du coucher de l'enfant. Elle y mit tant d'insistance qu'il céda.

Ce fut une grande émotion et une grande joie pour Marguerite. Elle mit sa belle robe des dimanches, sa robe de soie noire, qui lui allait fort bien; elle se

soûls de ses charmes avec sans de goût. Elle dit la toilette de petit Pierre avec un soin extrême. Paul les mit dans un sac et les amena à six heures à l'hôtel Dietrich. Clotilde arrangeait son diner pour que Paul ne s'endormît pas avant le dessert. Elle n'avait levé personne à cause de l'heure indue, c'était un vrai diner de famille. M. Dietrich vint servir les mains de Paul, adorer sa femme et embrasser son fils, puis il alla s'habiller pour dîner en ville.

Clotilde s'était résignée à convenir, comme elle disait, avec la fille débauchée; mais elle n'en souffrait pas moins de l'impure d'ignité à laquelle elle se dévouait à l'admiration. Il y avait plus d'un mois qu'elle ne l'avait vue; elle fut frappée du changement qui s'était fait en elle. Marguerite avait beaucoup maigri, ses traits amplex avaient pris une distinction extrême. Elle avait fait de grands efforts depuis ce peu de temps pour s'observer, et ne plus paraître vulgaire; elle ne l'était presque plus. Elle parlait mieux et plus à propos. Paul la traitait non avec plus d'égards, il n'en avait jamais manqué avec elle, mais avec une douceur plus sûre et une sollicitude plus inquiète. Ces changements ne passèrent pas inaperçus. Clotilde reçut un grand coup dans la poitrine, et en même temps qu'un soufre de bienveillance s'insinua dans ses nerfs, en les soulevant d'un instant dans son sein, la jalouse mordait ce cœur de pierre; je tremblai pour Marguerite.

Il ne sembla aussi que Marguerite n'en aperçût,

et qu'elle ne pouvait se défendre d'en être contrainte. Le dîner fut triste, bien que le petit Pierre, qui se comportait fort sagement et qui commençait à babiller, réussit par moments à nous divertir. Paul eût été volontiers rejoint, mais il voyait Célestine si désagréablement distraite qu'il en cherchait la cause, et se sentait inquiet lui-même sans savoir pourquoi. Quand nous sortîmes de table, il me demanda tout bas si la marquise avait quelque sujet de tristesse. Il craignait que le jugement porté sur son livre, ne lui eût, par réflexion, causé quelques découragements. Célestine entendait tout avec ses yeux : si bien qu'on pût parler, elle comprenait de quoi il était question.

— Vous me trouvez triste, dit-elle sans me laisser le temps de répondre ; j'en demande pardon à Marguerite, que j'aime vous même recevoir, mais je suis très-tristesse : j'ai reçu tantôt de nouvelles nouvelles du marquis de Rivaulx.

Comme elle ne me l'avait pas dit, je crus qu'elle reprochait sa présence. La dernière lettre de M. de Bellevue à M. Bérich n'était pas de nature à donner des inquiétudes insupportables. En la l'observant, elle y répondit en ces termes ce qui suit :

« Mon pauvre ami n'inspire chaque jour davantage. Sa vie n'est plus monotone, mais ses souffrances ne paraissent pas devoir se calmer de si tôt. Il me charge de vous présenter ses respects, ainsi qu'à madame de Rivaulx.

« VICOMTE DE VANDERB.

Cette lettre parut bizarre à Paul.

— Quelles sont donc, dit-il, ces souffrances qui ne cessent plus en vie et qui paraissent de manière à inquiéter ! Est-ce que M. de Valbonne n'est jamais plus souffrant !

— Jamais, répondit Clotilde. C'est un esprit travaillé, dont l'impression affecte la conscience et n'arrive qu'en rêves ; mais ne parlons plus de cela, ajouta-t-elle avec un air de considération pour Marguerite : nous oublions qu'il y a ici une personne à qui le sommeil et le nom de mon mari sont particulièrement désagréables.

Paul trouva cette délicatesse peu délicate, et avec la promptitude et la netteté d'application dont il était doué, il répondit très-vite et sans embarras :

— Marguerite entend parler de M. de Valbonne sans se dire troublée. Elle ne le connaît pas, elle ne l'a jamais connu.

— Je crains qu'elle avait eu à se plaindre de lui, reprit Clotilde en le regardant pour lui faire perdre contenance, et certes elle sait que je ne plains pas auprès d'elle la cause de mon mari en cette circonstance.

— Vous avez tort, ma chère, répondit Marguerite avec une douceur servile ; il fut toujours dévoué son mari.

— Sur tout lorsqu'il est absent, reprit Paul avec douceur. Quant à moi, les odeurs pures n'existent plus. Nous ne perdons jamais d'un homme que j'ai eu le grand devoir de voir. Celui qui vit aujourd'hui

est abattu, et la femme vaque n'a plus jamais l'air de vaquer.

Il parlait avec une énergie tranquille, dont Claudine ne pouvoit s'effrayer, mais qui faisoit entrer la rage et le désespoir dans son âme. Marguerite, les yeux humides, regardait Paul avec le sentiment de la reconnaissance. Je vis que Claudine alloit dire quelque chose de cruel.

— L'enfant s'écarter, m'écriai-je. Il ne faut pas vous arrêter plus longtemps. Votre sacre est en jeu. Prenez M. Vieux, mon cher Paul, il est trop lourd pour moi...

En ce moment, Bertrand vint annoncer que le sacre demandé étoit arrivé, et il ajouta avec sa parole distincte et son indéfectible sérénité :

— Et le marquis de Mirvenière vient d'arriver aussi.

— Où? s'écria Claudine comme frappée de la foudre.

— Chez madame la marquise, répondit Bertrand avec la même calme; il nous l'écouter.

— Nous nous hâtons, dit Paul en prenant le bras de Marguerite sous le sien et son enfant sur l'autre bras.

— Non, restez, il le faut! reprit Claudine éperdue.

— Pourquoi? dit Paul étonné.

— Il le faut, vous dis-je, je vous en prie.

— Soit, répondit-il en reculant vers le sofa, où il coucha l'enfant endormi, et fit assise Marguerite auprès de lui.

Claudine saignait-elle la jalousie de son mari et

tenait-elle à lui faire voir qu'elle ne craignait Paul en compagnie de sa femme, ou bien, plus préoccupée de son dépit que de tout le reste, se trouvait-elle troublée par une nouvelle rencontre de Marguerite avec son séducteur sous les yeux de Paul ? Peut-être était-elle trop troublée pour savoir ce qu'elle voulait et ce qu'elle faisait ; mais, prompt à se défendre, elle sortit pour aller à la rencontre du marquis. Nous l'attendîmes qui lui dit de l'escalier à voix basse :

— Quelle bonne surprise ! Comment, guéri ! quand on nous disait que vous étiez plus mal...

— Vallonné est bon, répondit le marquis d'une voix forte et pleine, je me porte bien ; je suis guéri, vous voyez. Je marche, je parle, je monte l'escalier tout seul...

... Et entrant dans l'antichambre qui précédait le petit salon, il ajouta :

— Vous êtes du monde ?

— Non, répondit Césarine, entrant la première ; des amis à vous et à moi qui partaient, mais qui veulent d'abord vous serrer les mains.

— Des amis ? répéta le marquis en se trouvant en face de Paul, qui venait à lui. Des amis ? je ne reconnais pas...

— Vous ne reconnaissez pas M. Paul Gilbert et sa femme ?

— Ah ! pardon ! Il faut si souvent chez vous ! mon cher ami !...

Il serra les mains de Paul.

— Ma chère, je vous présente mon respect,

Il salue profondément Marguerite.

— Ah ! mademoiselle de Nemours ! heureux de vous revoir.

Il se baise les mains.

— Vous me paraissez très en bonne santé.

— Mais vous ? lui dit Paul.

— Bien, parfaitement, merci ; je supporte très-bien les voyages.

— Mais comment arrivez-vous sans vous faire accompagner ? lui dit Césarine.

— J'ai eu l'honneur de vous écrire.

— Je n'ai rien reçu.

— Quand je vous dis que Tallonne m'a écrit !

— Mon cher ami, je n'y comprends rien. Pourquoi ne permet-il de supprimer vos lettres ?

— Ce serait toute une histoire à vous raconter, histoire de malheurs défilant autour d'un malade en pleine circonférence qui ne se souciait plus de courir après une santé recouvrée autant que possible.

— Vous arrivez d'Italie ? lui demanda Paul.

— Oui, mon cher, un pays bien curieux, comme tout ce qu'on visite à l'étranger. Moi je n'aime que la France, et en France je n'aime que Paris. Venez-moi donc des nouvelles de votre jeune ami, M. Latour ?

— Il va fort bien.

— M. Dietrich est parti, à ce qu'on m'a dit ; mais il doit rentrer de bonne heure. Madame la marquise ne permettra-t-elle de l'attendre lui ?

— Oui certainement, mon ami. Arrivez donc !

— *Fai dit, merci.*

Paul déchaîna encore quelques paroles insignifiantes et polies avec le marquis et Clarine avant de se retirer. L'arrivée inattendue de M. de Brémontelles avait amené un tel changement dans la situation, il était doux, content, presque bonhomme. Il n'était plus si dégoûté de rien, c'est-à-dire qu'il était redevenu du monde comme s'il ne l'eût jamais quitté. Il revenait de la mort comme il fit revenir de Pontolès. Il se retrouvait chez sa femme, devant son ciel et son secretariat, au lieu de la femme dont il avait payé la promesse de son sang, tout cela à la fois, sans paraître se souvenir d'aucune chose que des lois du service-étape et des habitudes d'attente que comportent toute rencontre, si étrange qu'elle puisse être. L'impossibilité du parfait gentleman couvrait tout.

Mais avec sa conscience, Clarine avait été un moment tentée; mais, forte de quelque chose de plus fort que l'usage du monde, forte de sa valeur de femme indépendante, elle avait vite recouvré sa présence d'esprit. Toutefois elle éprouvait encore quelque inquiétude de se trouver seule avec son mari, et elle ne prit de rester, se débarrassant ce mot à la diable pendant qu'on éliminait les candidats.

— Enfin, dit le marquis quand Bertrand fut sorti, je vous vois donc, madame la marquise, plus belle que jamais et avec votre splendide rayon de bonnet dans les yeux. Vrai, on dirait que vous êtes contente de me revoir?

La figure de Clarine s'exprimait pas précisément

cette joie. Je me demandai s'il sautait ou s'il se tâtait à l'aise.

— Je ne réponds pas à vos petites questions, lui dis-je en souriant du mieux qu'elle put; c'est à mon tour de vous regarder. Vrai, vous êtes bien portante, en la jeunesse! Qu'est-ce que signifient donc les caresses de votre père, qui parlait de vous comme d'un incroyable!

— Valbonne est très-sûr. C'est un ami incommensurable, mais il a la faiblesse de voir en moi, d'autant plus qu'il croit une médecine. Vous me dites que j'ai eu du d'y croire aussi, dans ces temps de siècle. Je ne crois qu'en Héloïse, qui m'a été une bête de la patrie. La cause est autre, ces médecins ont pris pour me délivrer des affaiblies, comme s'il y avait des affaiblies sans cause; ou bien de me laisser guérir tout seul. Je m'en suis tenu comme font la plupart d'entre eux, de la manière la plus contraire à mon tempérament. Quand, il y a un an bientôt, j'ai recouvré leur intérêt pour faire à ma tête, je me suis senti mieux tout de suite. Je suis parti; trois jours après, je me sentais guéri. Il m'est resté de fortes migraines, voilà tout; mais j'en ai eu deux ou trois ans de suite avant d'avoir l'honneur de vous connaître, et je m'en suis débarrassé en ne m'en occupant plus. Valbonne, en m'immensément cette fois-ci, m'avait fait d'un jeune médecin intelligent, mais très en désaccord, qui, mécontent de me voir guérir si vite, rien que par la vertu de ma bonne constitution, a voulu absolument me délivrer de ces migraines et

les a rendues beaucoup plus violentes. Il m'a fallu l'envoyer promener, me quereller un peu avec mes pauvres Valbonne, et les plonger là pour ne pas devenir victime de leur dévouement à ma personne.

— Les plonger là ! dit Clémence; vous n'êtes donc pas revenu avec eux ?

— Je suis revenu tout seul avec mon pauvre Dubois, qui est mon meilleur médecin, lui ! Il sait bien qu'il ne faut pas s'obstiner à contracter la rage, et quand je souffre, il patiente avec moi. C'est tout ce qu'il y a de mieux à faire.

— Et les autres, où sont-ils ?

— Valbonne et le médecin ! Je n'en sais rien ; je les ai quittés à Marseille, d'où ils venaient me faire embrasser pour le Corse, sans prétendre qu'il y eût vraiment un climat d'été à ma convenance. J'en avais accepté le projet, mais je ne m'en souciais plus, j'ai confié à Dubois ma résolution de venir me reposer à Paris, et nous sommes partis tous deux, laissant les autres aux docteurs du premier aéroport. Ils ont dû partir après nous, mais nous avions deux heures et je pense qu'ils seront ici demain.

— Tout ce que vous me contez là est fort étrange, repart Clémence; je ne vous aurais pas si docilement que cela, et je ne comprends pas un médecin et un anti-typhéique à ce point de former un malade à prendre la fièvre. Ne dois-je pas plutôt penser que vous avez eu la bonne idée de me surprendre, et que vous n'avez pas voulu laisser à vos compagnons de voyage le temps de m'éviter ?

— Il y a peut-être aussi du côté, un chère marquis.

— Pourquoi me surprenez-ils à quelle intention ?

— Pour voir si le premier effet de votre surprise serait la joie ou le déplaisir.

— Voilà un très-mauvais amusement, mon ami. C'est une manière de jouer qui me prouve que vous n'êtes pas tout à fait bien guéri que vous le dites.

— Il est permis de se méfier du jeu qu'on veut.

Pendant que Charles causait ainsi avec son ami, j'observais ce dandy, et, d'abord étonné de l'aspect du force et de santé qu'il semblait avoir, je commençais à m'imaginer d'un changement très-singulier dans ce physionomie. Ses yeux n'étaient plus les mêmes ; ils avaient un brillant extraordinaire, et cet éclat augmentait à mesure que, lorsqu'il me expliquait, il se conformait dans une certaine plus contenance. Était-il délivré d'une accablante jalouse ? avait-il un reste ou un retour de fièvre ? ou bien encore cet air étonnant, qui semblait s'échapper de la poitrine supérieure, était-il la marque inébranlable que lui avait laissée la contraction nerveuse des grandes souffrances physiques ?

En ce moment, levant ses yeux pour dire un mot que Fabola était à ses côtés.

— Je comprends, répondit-il, de situation ; il faut s'exprimer. Il est clair que je ne suis nul. Mais lui que je suis très-bien et que j'aimais M. Dierich.

Puis il reprit son paisible entretien avec sa femme,

le questionnant sur toutes les personnes de son entourage et ne parvenant pas avoir garde la mémoire du moindre détail qui pût l'intéresser. Son œil drame s'attachait toujours; il me semble entendre la voix de Dubois dans la pièce voisine. Je me levai comme une tentation, et je me hâtai d'aller le questionner.

— Il faut que madame le marquis renvoie M. le marquis, répondit-il à voix basse; c'est bientôt l'heure de son école.

— Son école de quel ?

Dubois porta d'un air triste la main à son front.

— Quel donc ? des migrations ?

— Des migrations terribles.

— Qui l'habitent ou qui l'exploitent ?

— D'abord l'un, et puis l'autre.

— Est-ce qu'il y a du défilé ?

— Hélas ! qui ? Ces défilés ne le servent donc pas ?

— Non, ne servent rien.

— Alors M. de Yilleneuve a voulu le cacher; mais le présent il faut bien qu'on le sache ici. C'est un argent à garder pour le monde seulement.

— Est-ce qu'il a la fièvre dans ses écoles de souffrance et d'exaltation ?

— Non, c'est ce qui fait que s'empire toujours.

— C'est possible ou qui doit nous inquiéter la plus. Touchons le mot, Dubois; votre maître est fou ?

— Eh bien ! oui, sans doute, mais il Pa déjà dit deux fois, et il a toujours gardé. Est-ce que mada-

malade, mais qu'il était dans son bon sens quand il a résisté et abandonné la pauvre fille !...

— C'est la femme de mon cousin à présent.

— Ah ! j'oubliais ; pardon, je n'ai que du bien dire d'elle, un sang d'écumeur et de débauché comme moi. M. le marquis n'était pas comme cela d'abord dans son état naturel, et plus tard, quand il prenait des dignités pour travailler les démarches du comtesse de Sleswick, je voyais bien, moi, qu'il n'avait pas sa tête. Il paraissait le nuit, comme il souffre à présent, et il n'avait pas ses journées lucides comme il les a.

— Mais qu'il est les farieux le nuit ?

— Farieux, non, mais fantasques et violents. Avec moi, il n'y a pas de danger. Il me résiste, il se fâche, et puis il cède. Il ne me maltraite jamais. Tout autre l'exemple. Il avait pris son médecin en aversion et M. de Wiltonne en grippe. Je lui ai conseillé de quitter Macville, où son état ne pouvait pas rester caché, et je lui ai donné pour raison qu'on le soignait mal. On le soignait très-bien au contraire ; mais, quand un malade est irrité, il faut changer son milieu et le distraire avec d'autres visages. J'ai donné rendez-vous pour ce soir à mon ancien médecin : je veux qu'il le voie dans sa crise ; mais c'est vers neuf heures que cela commence, et il faut d'abord mander le marquis à le recevoir. Je ne salue pas qu'il lui résiste ; il l'aime tant !

— Il l'aime toujours ?

— Plus que jamais.

— Et il n'est plus jaloux d'elle ?

— Ah ! voilà ce que je ne sais pas ; mais je crois qu'il ne me cache le vrai cause de son mal.

— De qui donc vient-il jaloux ?

— D'un jeune de la même province.

Un coup de sonnette est et violent avec interruption. Je rentre au plus vite au salon au même temps que Bertrand ; Dubois se tenait sur le seuil avec anxiété.

— M. le marquis veut se retirer, nous dit Chamarre avec précipitation.

C'était comme un ordre limité qu'elle donnait à appeler de s'en aller.

Le marquis délaie de dire ; ce titre comédien doit effrayer.

— Allons donc ! dit-il, je n'ai pas le droit d'entendre mon beau-père chanter des romances ! de l'attendre, mordieu, ne vous en déplaise ! Qu'en ma place aurai-je avec elle ; je n'ai pas fini de l'interroger !

— Bertrand, s'écria Chamarre, répondez M. le marquis à sa retraite.

Ella s'adressait d'un ton de diablesse au champion dévoué à sa défense dans les grandes occasions. Il s'avouait impuissant, prit à supplier le marquis dans ses bras nerveux, lorsque Dubois s'élança et le retint. Il prit le bras de son maître en lui disant :

— Monsieur le marquis m'a donné sa parole de rentrer à neuf heures, et il est neuf heures et demie.

Le marquis semble s'éveiller d'un rêve, il regarde

son serviteur en cheveux blancs avec une écriture de maître encrier :

— Tu viens m'emporter, n'est-ce pas ? dit-il d'un air insolent à ses pages qui !

— Oui, à la maison, je veux bien ; mais venez.

— Voilà bien ! je suis pour aujourd'hui ; mais demain...

Dubois l'emmena avec qu'il fit rejoindre. Bertrand les suivit, toujours disposé à prêter main-forte au besoin. Sous certaines manières à les suivre tous trois des yeux ; puis, ayant vu le marquis monter dans sa voiture, Bertrand revint pour nous dire :

— Il est parti.

— Bertrand, lui dit Césarine, s'il arrive à M. de Sévigné de se présenter encore chez moi ou chez d'Irène, dis-lui que je n'y suis pas et empêche-le d'entrer.

— M. le marquis n'est pas libre, répondit Bertrand de son ton magistral, et, d'un geste expressif et respectueux, s'engageant à tout empêcher, il se retira.

— Qu'est-ce qu'il veut dire ? s'écria Césarine.

— Tu vois, lui dis-je, que son mari s'écroule !

— Quel qu'il soit ! il est libre ou non, ses yeux étaient égarés. Pourquoi nous as-tu laissés ensemble ? Je t'aurais pu de rester. À peine d'écroulé-moi-même, qu'il s'est jeté à mes genoux en me faisant les protestations d'amour les plus ridicules, et quand je lui ai rappelé les engagements pris avec moi, il ne m'a servi plus de rien. Il devenait méchant, idiot, presque grossier... Ah ! je la hais, cet homme qui pré-

meil que je lui appartiens et à qui je n'appartiendrais jamais !

— Ne le hais pas, plains-le ; il n'est pas ivre, il ne s'égare !

Elle loucha sur son front et sans pouvoir dire un mot, puis elle se fit quelques questions rapides. Je lui racontai tout ce que m'avait dit Isabelle ; elle m'insultait, l'œil fixe, presque hagard.

— Vérité, dit-elle enfin, une horrible étonnante qui ne s'était pas présentée à mon esprit, — dire la femme d'un fils à avoir la plus répugnance des lottes à se battre contre un homme qui n'a plus ni conscience de ses promesses ni conscience de son droit ! Combien non plus son violence, mais un lâcheté stupide, un secret hâle, mine et vivante, à une bruta portée de raison ! Cela est impossible ; une telle chaîne est rompue par le seul fait de la folie. Il faut bien constater cela. Il faut que tout le monde le sache, il faut qu'on s'enferme cet homme et qu'on ne préserve de ses lueurs ! Je ne puis pas vivre avec cette épouvante d'être à la merci d'un possédé ; je n'ai fait aucune réflexion criminelle pour qu'on m'indigne en appeler de tous les instants. Ah ! ce Ythorne qui me fait, comme il m'a trompé ! Il le savait, lui, qu'il me faisait épouser un fils ! Je devais en connaître, je le devais soupçonner devant le monde entier.

M. Dierich venait, elle l'informa un peu de suite, et continua d'expliquer sa colère et son chagrin en sentences et en plaintes, adjurant son père de le protéger et d'agir au plus vite pour faire rompre son ma-

riège. Elle voulait le faire déclarer nul, la séparation ne lui eût servi pas. M. Diderich, accablé d'abord, se releva bientôt lorsque'il vit sa fille hors d'elle-même. S'il la chassait avec tendresse, il n'en était pas moins, avant tout, homme de bien, admirablement lucide dans les grandes crises.

— Vous parlez mal, ma fille, lui dit-il, et vous ne pouvez pas ce que vous dites. De ce que Jacques a des maux agités et des heures d'égarement, il ne résulte pas qu'il soit fou, puisque'en pareils cas nous sommes comme Dubois suffi à le contenir et vient à bout de cacher son état. Vous aurez d'ailleurs plus de détails ; mais pour aujourd'hui ce que nous avons ne suffit pas pour provoquer la cruauté môme d'une séparation légale. Songez qu'il nous faudrait porter un coup mortel à la dignité de celui dont vous avez accepté le nom. Il faudrait accuser lui et les siens de rapacité, et qui vous dit qu'un tribunal se prononcera contre lui ? En tout cas, l'opinion vous condamnera, ces personnes n'ont disposé de remplir un devoir, quelque pénible qu'il soit. Le vôtre est d'attendre patiemment que la situation de votre mari s'éclaircisse, et de faire tout ce qui, sans compromettre votre santé ni votre indépendance, pourra le calmer et le guérir. Et, après avoir épuisé les moyens de douceur et de persuasion, vous serez forcée de constater que le mal s'aggrave et ne laisse aucun espoir, il sera temps de songer à prendre des mesures plus énergiques ; alors, vous serez cruellement et justement blâmée de lui avoir refusé vos soins et vos consolations.

prononcer qu'il était incapable de gérer ses affaires ou de manquer d'égards à quel que ce soit. Il avait considéré lui-même l'accusé et l'avait trouvé bien portant de corps et d'esprit. Il ne jugeait point qu'il eût jamais eu le cerveau faible. Il le croyait au moins à une maladie nerveuse, résultat de sa blessure ou de la grande panique sans espoir qu'il avait eue et qu'il avait eue encore pour sa femme.

Là se présentait une alternative sans issue. En attendant à son arrest, Clarine le guérissait-elle ? S'il en était ainsi, n'était-il pas à craindre que les douleurs résultant de cette crise ne fussent prédisposées à quelque trouble essentiel dans l'organisation ? Le médecin ne pouvait ni ne voulait pas se prononcer. M. Dietrich savait que sa fille ne ferait plutôt que d'appartenir à un homme qui lui faisait peur, et dont elle était obligée de subir la domination. Il se retirait, mais rien conclure. Il n'y avait qu'à patienter attendre, essayer un rapprochement purement moral, se occuper les affaires, séparer les deux époux, et le résultat des entretiens était d'échouer pour le marquis ; alors on tenterait de le faire voyager ensemble. On ne pouvait s'arrêter qu'à des eternuements ; mais en tout cas, jusqu'à nouvel ordre, M. Dietrich voulait que l'état du marquis fût tenu secret, et Dietrich affirmait que la chose était possible vu les dispositions locales de son hôtel et la discrétion de ses gens, qui lui donnaient tous aveuglément obéissance.

Deux heures plus tard, M. de Vallonne, arrivé dans la nuit, venait s'entretenir du même sujet avec M. Dietrich. M. de Vallonne était absent et com-
 ment.

Il s'était pas étonné, pour l'encor peut-être étendu sans espoir avant son mariage. Il le jugeait coupable de ne pas vouloir se résigner à son sort, et quand M. Dietrich lui rappela le poste d'honneur par lequel, en cas de victoire, Jacques s'était engagé à ne pas richelamer ses devoirs, il jura que Jacques était trop loyal pour songer à les richelamer : d'instinct lui faire le juré que de la colère.

— Pourtant, dit M. Dietrich, il eût été bien sûr une autre inquiétude, et dans ses moments de crise il ne se rappelle plus rien.

— Oui, reprit Valbonne, il est alors sous l'empire de la folie, l'en courroux, et si sa femme n'est été la cause volontaire ou involontaire de cette exaltation ne le perdant sous sa dépendance durant cinq ans, elle aurait le droit d'être impitoyable envers lui; mais elle l'a rendu pour lui et pour sa femme. Elle l'a rendu trop esclave et trop malheureux, je dirai même qu'elle l'a trop aimé pour ne pas lui rendre tout les sacrifices, à l'instar qu'il est.

— Je ne vous promets pas de blâmer ma fille, monsieur le vicomte. Je sais qu'en dévouant votre ami contre son inclination, elle n'a eu en vue que de le relever de l'empire d'éblouissement où tombé dans l'opinion un homme trop aimé et trop dévoué.

— Oui, mais les devoirs chancelent avec les circonstances : Jacques était condamné. La réputation donnée par mademoiselle Dietrich était suffisante alors et facile, permettez-moi de vous le dire ; elle y gagnerait bien son...

— Surtout, monsieur, qu'elle n'ait pas l'air de porter le deuil, et rappelle-vous qu'elle n'a pas voulu accepter la fortune de son mari.

— Elle l'aura quand même, elle en jouira de même, car elle y a droit, elle est sa femme; rien ne peut l'empêcher de l'être, et la loi l'y contraindrait.

— Vous parlez de moi, dit Clélie, qui entendait bien ses père et qui entendait les derniers mots. Je suis bien aise de savoir votre opinion, monsieur de Vallonne, et de vous dire, en guise de salut de bienvenue, que ce ne sera jamais la mienne.

M. de Vallonne s'expliqua, et, le moment de son mieux sur la loyauté du marquis, il exprima librement son opinion personnelle sur la situation difficile où l'on se trouvait. Si Clélie n'eût bien rapporté ses paroles, il y eût peu de délicatesse et la blessure eût été plus profonde; mais elle avait saisi les paroles et les avait soigneusement entendues, et elle avait compris que c'était une affaire de famille, et que c'était une affaire de bienvenue, et que c'était une affaire de bienvenue, et que c'était une affaire de bienvenue.

Il s'ensuivit une discussion très-vive et très-élevée que M. Dietrich voulait en vain apaiser; Clélie rappela sa sœur qu'il avait présentée à lui-même, et qu'elle l'avait refusé. Depuis ce jour, il l'avait haï, haï, haï, et son dévouement pour Jacques de Bréville couvrait un atroce sentiment de vengeance. La querelle s'ouvrait lorsque Dietrich entra pour demander si l'on avait vu le marquis. Il l'avait entendu dans le grand salon, où le marquis lui avait dit avec beaucoup de calme : « Je vais attendre madame la

marquis. Bertrand avait cherché madame chez elle, et, ne l'y trouvant pas, il était retourné au salon d'honneur pour dire à M. de Niverville qu'il fallait le chercher dans le cénacle de la loge habitée par M. Dietrich ; mais le marquis n'était plus là, et les autres domestiques assuraient l'avoir vu aller au jardin. Dans le jardin, Bertrand ne l'avait pas trouvé davantage, non plus que dans les appartements de la marquis. Il était pourtant certain que M. de Niverville n'était pas quitté l'hôtel.

M. Dietrich et M. de Valbonne se mirent à se rechercher ; Charlotte resta dans son appartement, où le marquis s'était glissé toujours et s'enfuyait ; elle eut un mouvement d'effroi et voulait sauter. Il l'en empêcha en se plaçant entre elle et la cheminée.

— Accrochez-vous, lui dit-il, c'est pour la dernière fois ! Je connais trop votre maison pour y entrer à l'aventure. Je voulais parler à votre père, j'ai pu le voir tout à l'heure dans son cabinet, j'ai entendu votre voix et celle de Valbonne. J'ai écouté. Un homme confiant a le droit de connaître les motifs de sa sentence. J'ai appris une chose que j'ignorais, c'est que je suis fou, et une chose dont je voulais encore douter, c'est que votre indifférence pour moi s'était changée en terreur et en aversion. Je suis bien malheureux, Charlotte ; mais je vous absous, moi, d'avoir fait admettre mon malheur. Vous n'avez jamais connu l'amour et ne le connaîtrez jamais, c'est pourquoi vous ne vous êtes pas doutée de la violence de ma haine. Vous n'avez jamais cru qu'on en pût devenir fou ; vous avez toujours vu là mes plaies et mes

transport. C'est avec soulagement que vous ne me ferez plus de mal. Pourriez-vous oublier celui que vous m'avez fait, et n'en jamais apprendre l'étendue, car vous auriez trop de remords ! Je vous les épargne, car je ne les ai pas, car, aimé ou non, je me sens calmer en ce moment comme si j'étais mort. Adieu. Si j'étais vicieux, je serais content de penser que votre pardon du moment est de révéler un autre homme que vous ne révélez pas. Il vous pardonnera toujours sa femme. Je l'ai vu tuer, je sais ce qu'il pense et ce qu'il veut. Vous souffrirez dans votre orgueil, car il est plus fier de sa vertu que vous de votre ambition ; mais je ne suis pas inquiet de votre avenir ; vous chercherez d'autres victimes, et vous en trouverez. D'ailleurs ceux qui n'aiment pas résistent à toutes les déceptions. Soyez donc heureux à votre manière ; moi, je vais oublier la fameuse pension qui a troublé ma raison et efféminé mon caractère.

J'étais assis chez Cléopâtre dès les premiers mots de marquis. Il se dirigea vers moi, prit ma main qu'il porta à ses lèvres sans me rien dire, et sortit sans se retourner.

Ingalité, je rendais le même.

— Laissez-le partir, dit Cléopâtre en faisant signe à Bertrand, qui se tenait dans l'antichambre et qui suivait le marquis. Il se rend justice à lui-même. Ses reproches sont injustes et cruels, mais je n'y veux pas répondre. À la moindre excuse, à la moindre consolation que je lui donnerais, il me représenterait de ses droits et de ses aspirations. Laissez-le rompre tout seul sa belle œuvre.

Bertrand revint sans dire que M. de Rivassière était remonté dans sa voiture et avait donné l'ordre de retourner chez lui.

— Diable ! n'est-il accompagné ici ?

— Non, madame la marquise. Diable ! voilà M. la marquise toutes les nuits, il dort le jour ; mais M. de Rivassière, qui n'avait pas encore quitté l'hôtel, est monté en voiture avec M. de Rivassière.

— N'importe, Bertrand, allez savoir ce qui se passe à l'hôtel Rivassière ; vous viendrez me le dire.

Bertrand était en compagnie avec ses amis.

— Venez, s'écria Clémence en courant à lui ; donnez-moi conseil, jurez-moi, aidez-moi, j'ai la tête perdue, soyez mon ami et mon guide !

— Je sais tout, répondit Paul. Je viens de voir M. de Rivassière. Il se venge qu'à vous plaindre. Vous ne pouvez pas vous plaindre à votre aise. En conseil que vous demandez ma conscience, vous ne la recevrez pas.

— Je le sais bien ! répondit Clémence avec exaltation.

— Eh bien ! donnez-moi votre voiture et laissez-moi chez vous tout, car je l'ai vu sortir d'ici d'un air si abattu que je crains tout. Il m'a serré la main en passant, et son regard semblait m'adresser un étourdissant salut.

— Fy donc, dit Clémence en tirant la sonnette.

— Mais ce n'est pas tout d'être ici donner quelques vagues consolations, reprit Paul. Il faut passer près de lui, il faut le voir dans son hôtel, il faut le dire à sa femme et le rassurer dans toutes les manières. S'il veut quitter Paris, il faut le lui dire ; il faut dire sa femme, son nom, dans la circonstance et dans la plus logique et la plus délicate.

— Ah !... voilà... ce que vous considérez l'histoire Cé-
cile en portant continuellement un verre d'absinthe à
ses lèvres détrempées et brûlées, c'est vous
qui me dites d'être la femme de M. de Bismarck ?

— Et pourquoi, reprit-elle, ne considérez-je pas moi ? Je
suis le plus sage et le plus distingué de vos
amis ; vous me considérez, je ne me considère pas moi-même,
mais cela, de vous dire ce que je pense.

— Ce que vous pensez est évident : une femme ne
doit pas se respecter, elle doit se donner sans amour
comme une esclave vendue !

— Non, jamais ; mais si elle est noblement femme,
si elle a du cœur, si elle pousse le malheur qu'elle a
volontairement causé, elle doit entrer l'airé dans
la pitié. Ce'est-ce donc que l'amour, sinon la charité
à sa plus haute puissance ?

— Ah, mais vous pensez cela, vous ! vous voulez
que j'aime mon mari par charité comme vous aimez
votre femme...

— Je n'ai pas dit par charité, j'ai dit avec charité.
J'ai remarqué ce qu'il y a de plus pur et de plus
grand, ce qui sanctifie l'ameur et fait du mariage une
chose sacrée.

— C'est bien, dit Christine tout à coup froide et
calme, vous avez prononcé, j'obéis...

Elle sortit sans me permettre de la suivre.

— Oui, c'est bien, Paul, dis-je à mon neveu en
l'embrassant ; toi seul es en le courage de lui tracer
son devoir !

Mais il répondit doucement mon oncle, et, tou-

tant sur un bustin, il était d'un air nerveux et accablé de sanglots étouffés.

— Qu'est-ce donc? m'écriai-je, qu'est-ce? es-tu malade? es-tu fou?

— Non, non! répondit-il avec un violent effort sur lui-même pour se calmer, ce n'est rien. Je souffre, mais ce n'est rien.

— Mais enfin... cette souffrance... Malheureux enfant, tu l'états donc?

— Non, ma tante, je ne l'étais pas dans le sens que vous attachez à ce mot-là; elle n'est pas mon idéal, le but de ma vie. Si elle le croit, dérangez-la, elle n'est même pas mon amie, mon sœur, mon enfant, comme Marguerite; elle s'est rien pour moi qu'une écorchée livrée dans mes bras sans défense et grossièrement égrée. Si elle veut le servir, dittez-le lui pour la dissuader; mais, non, ne lui dites rien, car elle se croirait vengée de ma résistance, et elle est femme à se venger de mon tourment. Cela n'est pourtant pas si grave qu'elle le croirait. Les femmes s'excusent toujours les supplices qu'elles se plaisent à nous infliger. Je ne suis pas M. de Misonières, moi! Je ne deviendrais pas lui, je ne meurs pas de chagrin, je ne souffrirais même pas longtemps. Je suis un homme, et jamais une correction de l'esprit ni de la chair, comme disent les catholiques, n'a servi ma raison, ma conscience et ma volonté. Le conseil que je viens de donner m'a servi, je l'avoue. Il m'a passé devant les yeux des heures étranges, mon sang a bouillonné dans mes veilles, j'ai cru que j'allais

meuble détruit; puis j'ai crié, je me suis tué moi-même, et cela s'est dissipé comme toutes les vaines furies qu'on croit de vingt-cinq ans pour fort bien valoir sans danger d'éclater. Ne me dis rien, ma tante, je ne suis pas un héros, encore moins un martyr; je suis homme, et rien de ce qui est humain ne s'est dérangé, comme porte le costume du sage : aussi la pudeur, le point d'honneur, le respect de moi-même, me sont-ils aussi familiers que les fonctions de la jeunesse. Je donne la préférence à ce qui est bien sur ce qui est aussi qu'agréable, le devoir avant le plaisir, toujours! et, grâce à ce système, tout devoir me devient doux... À présent j'ai vu de Marguerite, ma bonne tante; cela me touche, me pousse et m'inspire beaucoup plus. Elle n'est pas bien et m'inquiète chaque jour davantage. On dirait qu'elle ait entre autres quelques choses qui la font souffrir, et que je cherche en vain à deviner. Tous les soirs au de ces jours, je veux lui parler sincèrement et vous aider de la confier. Je m'en retourne après d'elle. Puis-je boire en verre d'eau qui est là? Cela achève de me remettre.

Il prit le verre, puis, se souvenant que Clémence agitée y avait trempé ses lèvres, il le repoussa et en prit un autre sur la table en disant avec un sourire demi-amer, demi-enjoué :

— Je n'ai pas besoin de savoir ce pensée, je la suis du reste.

— Tu crois le connaître ?

— Je l'ai connu, puis je m'y suis trompé, après

Faire trop accorde, je l'ai trop jadis; mais tout à l'heure, quand elle m'a dit :

« — C'est vous qui me conseillez d'être la femme d'un autre! »

J'ai compris son illusion, son travail, son but. Jeigi je les avais présentés leur dans ses attitudes vagues de Marguerite, dans ses sourires amer, dans ses paroles blessantes; elle n'est pas si bête qu'elle le croit, elle ne l'est du moins pas plus que moi. Et pourtant je ne suis pas un héros, je veux le sçavoir, me tant; je suis l'homme de mon temps, que la femme ne gouvernera plus, à moins de devenir joyeux et d'aimer pour tout de bon! Raccon un peu de progrès, et les coquettes, comme tous les tyrans, s'écroulent plus pour adorateurs que des hommes corrompus ou efféminés!

Il me laisse regarder sur son compte, cette inquiète de Cléopâtre, je n'ose la rejoindre; je demandai à voir M. Diastich, il était sorti avec elle.

Bertand vint au bout d'une heure me dire, de la part de la marquise, que M. de Livronville était calmé et qu'elle me priait de venir passer la soirée chez lui à huit heures. Je fus exact. Je trouvai la marquise mélancolique, attendri, occasionnellement. Cléopâtre me dit devant lui dès que j'entrai :

— Nous ne devons pas tarder à dire quelque chose à cet air triste. Le marquis nous a fait-tu-tu-tu dire; ce n'est pas si bête. Mais je m'empare de son mélange avec Diastich, et ce sera mieux. En revanche, nous avons fait une charmante présentation au bois, par un temps délicieux; tout Paris-y était. »

Elle était si tranquille, et dégoûtée, que j'en peins à celles mes sœurs.

— Prends ton courage, et tu verras, ajouta-t-elle, tu n'as pas besoin de braver sans rien faire. Mon père était en train de nous raconter la chose de la chambre.

M. Dietrich continua de parler politique au marquis, voulant paraître s'élever de la lecture de son esprit, mais procédant avec lui comme s'il n'en eût jamais douté. Je vis que s'était une cure consciencieusement entreprise. Le marquis dormait avec une sorte d'effort, mais répondait à propos. En temps et temps il permit de dériver quelques anachorètes se regardant la parole. Le malheureux, depuis qu'il se savait réprimé, semblait avoir conscience de son mal et se redouter l'approcher.

Il s'éleva sans doute beaucoup, car il triompha de l'heure fatale, et arriva jusqu'à près de dix heures sans perdre sa prédominance d'esprit et sans paraître souffrir. Alors il tomba dans une sorte d'abattement méditatif, répondit de moins en moins aux paroles qu'on lui adressait, et finit par ne plus répondre du tout.

— Je vois que vous souffrez beaucoup, lui dit Catherine ; vous allez vous coucher, nous resterons un instant jusqu'à ce que vous dormiez. Nous jouons aux échecs, mon père et moi. Si vous ne dormez pas, vous viendrez nous trouver.

Il répondit par un vague soufre, sans qu'on eût s'il avait bien compris. Écoutez l'annonce. M. Dietrich se glissa dans une pièce voisine de la chambre à coucher de son gendre ; il voulait écouter et observer les

phéocéphales de l'écorce. Dubois lâcha les portes ouvertes avec la lecture cabotique.

Charles, resté au salon avec moi, affaî et venait sans bruit. Rienté elle m'appelle pour discuter aussi. Le marquis souffrait beaucoup et se plaignait à Dubois comme un enfant. Le brave homme le réconfortait, lui répétant avec sa douceur :

— Ça passera, monsieur, ça va passer.

La souffrance augmenta, le malade demanda ses platelets, et ce fut une migration d'une heure environ, durant laquelle il accabla Dubois d'injures et de reproches de ce qu'il voulait lui conserver la vie ; mais il n'avait pas l'exemple nécessaire pour faire acte de rébellion, la souffrance paralyrait sa volonté. Tout à coup elle cessa comme par enchantement, il se mit à débattre. Il parlait avec lui ; nous ne pensions rien suivre et rien comprendre, alors qu'il passait d'un sujet à un autre et que ses préoccupations étaient puériles. Nous entendions même les réponses de Dubois, qui le contredisait obstinément ; à ce moment-là, il se croyait plus de l'inviter :

— Tous mes bien, lui disait-il, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce que vous me dites. Tous dies à Paris et non à Genève ; l'horloger n'a pas dérangé votre montre pour vous jouer un mauvais tour. Tous mes bien, aucun bûcher n'y a touché.

Vous entendez le marquis lui dire :

— Ah ! voilà ! ou me drôle fin ! c'est ton idée !

— Non, monsieur, répondit le pauvre vieillard, Je vous ai connu tout petit, Je vous ai, pour ainsi dire,

dit-il : vous n'êtes pas sûr, vous ne l'êtes jamais dit ; mais vous êtes fort railleur, et vous l'êtes encore ; vous me faites en tas de contes pour vous amuser de moi, et c'est une habitude que vous avez prise. Hol, là me suis-je habitué à vous écouter et à ne rien croire de ce que vous me dites.

Le marquis parla encore bas ; puis, distinctement et solennellement :

— Non ami, dit-il, je vous que ma tête va tout à fait bien, et que je vais dormir ; mais il faut que tu me rappelles ce que j'ai dit hier, je ne m'en souviens plus du tout.

— Et moi, je ne veux pas vous le dire, parce que vous ne demanderez pas. Quand on veut bien dormir, il faut se ne soucier de rien et ne penser à rien. Allez, couchez-vous ; demain matin, vous vous souviendrez.

— C'est comme tu voudras ; pourtant j'ai quelques choses qui me tourmentent : est-ce que j'ai dit méchantement ?

— Vous ! jamais !

— Je ne t'ai pas brutalisé pendant que je souffrais ?

— Cela ne vous est jamais arrivé que je sache.

— Tu mens, Dubois ! Je t'ai peut-être frappé ?

— Quelle idée avez-vous là, et pourquoi me dites-vous cela ?

— Parce qu'il me semble que je me souviens un peu, à moins que ce ne soit encore au rêve ; rêve ou non, certainement, mon pauvre Dubois, et tu le sais bien ; j'en suis sûr.

En quittant d'histoire après, nous entendîmes un simple-

nation égale et forte; il dormait profondément. Dubois vint nous trouver.

— M. le marquis est réveillé, nous dit-il. Il s'a pas encore conscience de rien que vous lui avez fait; mais il s'éprouve, son étoile a été plus crâne et plus douce de moitié que les autres jours; maintenant, et vous verrez qu'il ira de mieux en mieux; c'est le chagrin qui l'a brisé, la douleur la guérira, je n'en doute plus.

M. Dietrich lui demanda si c'était la première fois que le marquis avait une vague conscience de ses emportements.

— Oui, monsieur, c'est la première fois, vous voyez que son bon cœur se réveille, et comme il n'a embrassé le pauvre enfant! C'est comme quand il était petit.

Il était quatre heures du matin, Dubois avait fait préparer pour nous l'appartement qu'occupait madame de Montberna lorsque'elle venait soigner son père; elle ignorait son retour, et passant l'est à Rouen, et son mari avait des latitudes à surveiller.

Nous prîmes donc du repos, et nous pûmes assister en quelque sorte au réveil du marquis en nous tenant dans la pièce d'où nous l'entendions dans la nuit. Il devilla Dubois à neuf heures, et se jetaut à son son :

— Mon ami, lui dit-il, je me souviens d'être, j'ai été bien cruellement éprouvé; j'ai appris que j'étais bon et que ma femme avait peur de moi; mais maintenant elle est venue au moment où de sang-froid j'étais résolu à me faire sauter la cervelle. Elle a été bonne comme un ange, son père excellent; il n'est

pas voulu disputer avec moi. Ils m'ont traité comme un valet, mais comme un valet qu'on aime. Ils m'ont joué, bon gré, mal gré, dans leur colère, et ils m'ont pardonné à travers toutes les dignités de Paris, pour leur montrer que j'étais guéri, pour leur croire que je n'étais pas aliéné, et que ma femme prétendait vivre avec moi. Cela m'a fait du mal et du bien ; je vois qu'elle se préoccupe de ma dignité, et qu'elle veut servir la difficile de ma situation. Je lui en suis gré ; elle agit noblement, et femme qui veut faire respecter le nom qu'elle porte. Elle me fait encore un plus grand bien, elle déteste ma jalouse, car, en désignant d'être à moi, elle rompt avec les aspirations qu'elle a pu encourager. Il n'y a qu'un lâche qui accepterait ce partage odieux en apparence, et l'homme que je soupçonne de l'aimer malgré lui est homme de cœur et très-orgueilleux ; tout cela est bon et bien de la part de ma femme et de son père, et aussi de cette excellente Maman, qui a toujours dans les meilleures conseils.

— Monsieur ne sait pas qu'ils ont passé le week-end, et qu'ils s'ont encore ?

— Que me dites-ils ? Malheur à moi ! Ils m'ont vu dans mon sac !

— Non, monsieur, mais ils auraient pu vous voir. Vous n'avez pas eu d'accès.

— Tu mens, Dubois ; j'en ai toutes les nuits ! Tu n'as pas vu ? J'ai bien entendu, je me souviens bien ! Ma femme a voulu s'assurer de la vérité, elle m'a dit à présent que je ne suis plus un homme, et qu'elle ne pourra jamais m'aimer !

Charlotte entra en l'entendant sangloter. Elle le trouva en robe de chambre, assis devant sa toilette et pleurant avec amertume. Elle l'embrassa, et lui dit :

— Votre fille, c'est de vous qu'elle lève; vous n'en avez pas d'autre. Nous avons été trompés, vous avez votre raison. Qu'elle se trouble un peu, à certaines heures de la nuit, c'est de quoi je ne m'inquiète plus à présent. Je me charge de vous garder en restant près de vous pour vous consoler, vous distraire et vous prouver que je n'ai pas de meilleur et de plus cher ami que vous.

— Mais devez-vous le lui en se jetant à son genou. Restez sans crainte et paisiblement! Je veux guérir; il faut que Thomas sache vous vous êtes déclarés la femme en vous montrant au public avec lui ne soit pas un lâche et un idiot. Je vous aime comme un enfant, et ma reconnaissance sera plus forte que mes passions, car je n'oublierai plus mes serments, et ce que j'ai juré, je le tiendrai; s'il y a dans votre ami, votre frère, jusqu'à ce qu'il soit digne d'être votre protecteur.

C'était là que Charlotte avait voulu l'amener, s'était en souvenant ce qu'elle pouvait faire de mieux, et elle l'avait fait avec confiance. Elle s'excusait chez son mari et son père d'y rester avec elle. M. Stretton retourna chez lui, et vint tous les jours dîner avec nous. Je trouvais parmi les nuits à surveiller toutes choses, toujours prêt à contredire le malade s'il arrivait à le faire, bien que j'étais un être inquiet et fatigué de ses tâches. En très-peu de jours, les accès, toujours plus faibles,

disparaissent presque entièrement, et tout le principe des gaietés complètes et profondes. On fit des vœux, on se rendit; on bruta vagne de démentement commu. Toutes les apparences et bientôt la réalité s'effacèrent.

Je voyais Marguerite avec content, et je n'étais pas aussi sûr de son compte que sur celui du marquis. Elle était toujours plus mal; minée par une fièvre lente, elle n'avait presque plus la force de se lever. Paul voyait avec effroi l'impuissance absolue des remèdes. Après une consultation du médecin qui par sa science aggrava nos inquiétudes, Marguerite vit malgré nous qu'elle était presque condamnée.

— Écoutez, me dit-elle un jour que nous étions seuls ensemble, je meurs; je le sais et je le sens. Il est temps que je parle pendant que je puis encore parler. Je meurs parce que je suis, parce que je veux mourir; j'ai commis une très-mauvaise action. Je vous la confie comme à Dieu. Réparez-la, si vous le jugez à propos. J'ai écrit une lettre qui était pour Paul; je l'ai ouverte; je l'ai lue, je la lui ai cachée, il ne la connaît pas! Seulement laissez-moi vous dire qu'en lisant cette lettre j'aurais dû puis la résolution de me tuer par amour, parce que j'avais tout désiré, à présent rien.

Elle me remit un papier froissé, harcelé de sa fièvre et de son larmes, qu'elle portait sur elle comme un poison volontairement avalé. C'était l'histoire de Christine, et elle disait d'une qu'on ne

« Paul, vous l'avez voulu. Je suis chez lui. Je le sursuivais; il est déprimé. Je suis perdue, moi, car dès qu'il sera guéri, je n'aurai plus de motif pour le

quitter et pour réclamer son liberté. Il faut que je sois un homme, entendez-vous ? Son amour est invincible ; c'est en vain, et, s'il paraît encore une fois l'espérance, il se brise. Vous l'avez vu, je suis un homme ! Mais même qu'espérez-vous ? Je vous jure à vous. Vous m'aimez, je le sais, nous devons nous quitter pour jamais, une dernière fois le prochainement, et nous serons peut-être libres ; mais nous nous dirons adieu, et nous serons vides un jour, un jour qui nous sera pour nous toute une vie. Je vous leai connaître ce jour de suprême adieu, je trouverai un poète pour m'honorer, un poète qui vous servira aussi. Ne me répondez pas et soyez même en apparence. »

Je refus trois fois ce billet. Je croyais être indécise, je voulais douter qu'il fût de la main de Clarine. Le doute était impossible. La poëte l'avait tracée, elle signait sa lettre, sa poëte ; elle descendait des mêmes sillons où elle veut seule planer au-dessus de toutes les sillons humaines ; elle se jouait d'avance celle par l'amour de son maître, elle voulait se rendre coupable auparavant, d'usage et déplorable fois dont je rougis pour elle au point de ne pouvoir cacher à Marguerite l'indignité que j'éprouvais.

« La poëte femme ne me comptait pas.

— N'est-ce pas que c'est bien mal ? me dit-elle en entendant mes exclamations. Oui, c'est bien mal à moi d'avoir intercepté une lettre comme celle-là ! Que voulez-vous ? Je n'ai pas eu le courage qu'il fallait. Je me suis dit :

« — Pourquoi je n'ai mourir ! »

Et l'aimée, elle le lui dit, il me trompe par votre, parlez-moi, mais il l'aimait, s'est bien sûr. S'il ne le lui a pas dit, elle l'a bien vu, et moi aussi d'ailleurs je le voyais bien... Parce que Paul, comme il a été malheureux à cause de moi comme il s'est débattu, comme il a été grand et glorieux ! J'ai eu tort de lui causer son bonheur. Il n'en est pas profité tant que j'en ai vécu ; c'est pour moi qu'il faut que je me dépêche de partir. Je reste trop longtemps ; chaque jour que je vis, il me semble que je le lui vole. Ah ! j'ai été lâche, j'aurais dû lui dire :

« — Laisse-moi encore quelques semaines pour les regarder mon pauvre enfant ; je voudrais me pas oublier quand je serai mort ! Va donc à ce rendez-vous, ce sera pas le dernier : vous vous aimez tant que vous ne saurez pas si vous êtes capables de vous aimer ; seulement ne me le dis. Laisse-moi croire que tu n'iras pas le dire pas. Pardonne-moi d'avoir été tes fardeaux, tes peines, tes supplices ; mais sache que je t'ai aimé encore plus qu'elle ne t'aime, car je meure pour que tu aies son amour, et elle n'est pas faite cela pour toi... »

Elle parla encore longtemps ainsi avec conviction et une sorte d'éloquence ; je ne l'interrompis point, car Paul était resté sans bruit. Il se tenait derrière son siège et l'écoutait avec attention. Il voulait tout savoir. De son côté, elle n'avait rien dit.

— Vous me justifiez quand je n'y serai plus, dit-elle ; laissez-lui connaître que, si je ne suis pas morte plus tôt, ce n'est pas ma faute. J'ai fait mon

possible pour en faire bien vite : tous les vendredis qu'on me présente, je les mets dans ma poche, mais je ne les ouvre que quand on m'y force ou me regarde bien. La nuit, quand on dort en litière, je me lève, je prends froid. Si on me dit de prendre de l'opium, j'en prends trop. Je cherche tout ce qui peut me faire mal, de l'air semblant de ne pouvoir dormir que sur la poitrine, et je m'étouffe le nez jusqu'à ce que je perde connaissance. Je voudrais avoir autre chose pour me faire mourir !

— *Adieu, Marguerite !* lui dit Paul en se levant. J'en suis assez pour te servir, et je te servirai ; tu le voudras, et nous serons heureux, tu verras ! Nous oublierons tout ce que nous avons souffert. Mémorise-toi cette lettre dont tu parles, et ne crains rien.

Il lui prit doucement la lettre, la lut sans émotion, la jeta par terre et la coula sous son pied.

— C'est une lettre infâme ! s'écria-t-il ; c'est une insulte à mon honneur ! Comment, j'aurais tenté le mal à son mari après le duel, j'aurais accepté ses excuses, pardonné à son repentir, conseillé le mariage, et après le mariage le rapprochement, tout cela pour le tromper, pour posséder un homme avant lui et m'enfuir à ses yeux plus qu'il n'était enfui aux miens par sa conduite envers toi ! Tiens, cette femme est plus folle que toi, et sa débauche n'a rien de noble. C'est l'égrégement d'une conscience malade, d'un esprit fiévreux, d'un méchant cœur. Je devrais le haïr, car son but n'est pas même la passion aveugle : elle a espéré me perdre des conseils atroces que je lui ai

décédé en meurt dans ma vie ce qu'elle jouait de-
voir d'un regret poignant, éternel. Oh bien ! mais tu
es que j'aime bien via-le-via d'une pauvre femme, et
et Jacques de Moncelles, et ma tante, et toi, m'en-
rime j'aime aussi ? J'aime toi à son rendez-vous, et
je lui aurais dit en la quittant :

— Merd, madame, c'est dans la tour de quelque
autre ; je vous quitte sans regret !

Mais supposer que j'aime avec elle une heure
d'ivresse au prix de mon honneur et de ta vie, ah !
Marguerite, ma pauvre chère enfant, tu ne me con-
sules donc pas encore ? Alors, tu me consoleras ! En
attendant, jure-moi que tu veux guérir, que tu recou-
rres ! Regarde-moi. Ne vois-tu pas dans mes yeux que tu
es, avec mon Pierre, ce que j'ai de plus cher au monde ?

Il alla chercher l'écrit et le mit dans les bras de
sa mère.

— Voilà donc le tuteur que tu m'en donnes ? dis-moi
si je peux en pas tuer la mère de cet enfant-là ? Dis-
moi si je pourrais vivre sans elle ? Mettons tout au
pire ; suppose que j'aie en un caprice pour cette fille
que tu es toujours beaucoup plus éprise que je ne
l'admire, serait-ce un grand sacrifice à te faire que
de rejeter ce caprice comme une chose malicieuse et
haineuse ? Faudrait-il un énorme courage pour lui pré-
férer mon bonheur domestique et l'admiration dévou-
ment d'un cœur qui veut s'élever, comme tu dis,
par amour pour moi ? Non, non, ne l'écrits pas, ce
cœur glorieux qui m'appartient ! Suppose tout ce
que tu voudras, Marguerite : sache que je suis sur

me, une digne matrone, un libéral corrompu, un tuteur, je ne croyais pas mériter ces suppositions; mais au moins ne supposez pas qu'en la voyant désirer la mort j'accepte le horrible bonheur que tu veux me léguer plutôt... Allons, allons, lui dit-il encore en voyant écarter le rideau sur ses lèvres décolorées, effrayée de la maladie et de la mort, ma pauvre femme, ma seule, ma vraie femme! Elle avec moi de celles qui, prétendent n'être à personne, comburant peut-être dans l'abjection d'être à tous. Ces deux forces sont des furieux. La grandeur à laquelle ils prétendent n'est que passagère : ils s'écroulent devant le regard d'un homme sensé. Que le belles marguerites dardent ce qu'elle pourra, je ne me soucierai plus de redresser son jugement; j'adopterai même le rôle d'un débauché qu'elle n'aurait soupçonné : je ne lui répondrai pas, je ne la reverrai pas, je l'ai donnée toi ma parole, aussi sévère, aussi loyale que si, pour la seconde fois, je contractais avec toi le lien du mariage, et ce que je te jure ainsi, c'est que je suis heureux et fier de prendre cet engagement-là.

Deux jours plus tard, Marguerite, décrite à la mobilisation et mariée, pour toujours, était hors de danger. On faisait des projets de voyage européens je m'associais, car mon cœur n'était plus avec Césarine : il était avec Paul et Marguerite. Je ne lui avais reproché à Césarine de sa conduite et ne lui avais offert que ma résiliation de la quitter. Il eût fallu en venir à des explications trop vives, et après l'avoir tant aimée, je ne m'en sentais pas le courage. Elle conti-

maître à acquiescer admettaient bien son mari. Il était fier de reconnaissance et d'espérer, M. Merisich était fier de sa fille; tout le monde l'admirait. On le proposait pour modèle à toutes les jeunes femmes. Elle répandit les affaires érudites de sa jeunesse et l'incise de son indépendance par une accumulation de savoir et par une bonité sérieuse qui se présentaient d'autant plus d'éclat; elle préparait tout pour aller passer l'automne à la campagne avec son mari.

L'après-midi du jour fixé pour le départ, elle écrivit à Paul :

« Soyez à sept heures du matin à votre bureau, j'ai vos papiers. »

Paul ne pouvait en billet se faire une idée, une prise de sa vie; point parler à Marguerite, et la lettre comme il avait écrit le premier. Le vie bien qu'il avait un peu de frictions nerveuses. Ce fut tout. Il ne sortit pas de chez lui le lendemain.

Comme que Ottavio, déçu et fatigué, ne vint pas le soutenir, je m'occupai de l'observer, voulant lui rendre ce dernier service de l'empêcher de se tuer. Elle sortit à sept heures et fut dehors jusqu'à midi; elle revint, sortit encore et revint à midi; elle voulait retourner encore chez Laitour après avoir dîné avec son père. Je l'en empêchai en lui disant, comme par hasard, que j'allais voir mon neveu, qui m'attendait chez lui.

— Est-ce qu'il est gravement malade? s'écria-t-elle hors d'elle-même.

— Il ne l'est pas du tout, répondis-je.

— Fais-le lui parler de mon frère, je lui ai écrit deux fois. Pourquoi n'a-t-il pas répondu ? Je veux le savoir, j'en ai besoin, j'en ai besoin.

— Non, lui dis-je, voyant qu'il n'y avait plus rien à attendre. Il a reçu tes deux lettres et n'a pas voulu y répondre. Ils sont bêtises.

— Et il te les a montrées ?

— Oui.

— Alors qu'a Marguerite ?

— Non !

— Voilà tout ce que tu as à me dire ?

— C'est tout.

— Il a voulu nous bécoter alors, il m'a condamnée à rougir devant lui ! Il avait que je supportais ton frère !

— Tu ne dois pas le supporter, je suis venue avec ma famille.

— C'est bien, explique-t-elle d'un ton sec ; et elle alla s'enfermer dans sa chambre, d'où elle ne sortit que le soir.

Je fis mes dernières préparations et mes adieux à M. Dietrich sans lui laisser rien pressenti encore. Je pris congé sans absence de quelques années au lieu du rétablissement de ma sœur. Deux heures à l'hôtel d'été, où Odette avait dit à son mari vouloir passer la journée pour préparer son départ du lendemain ; elle ne lâcha tout le soir à sa tante Helmine, et, après avoir dit toute l'après-midi adieu à son père et à sa mère, elle vint dîner avec nous ; elle avait tant pleuré que cela était visible et que son père s'en inquiéta ; elle mit la

tout sur le compte du chagrin qu'elle avait de quitter la maison paternelle et son accablant tendresse.

Le lendemain, elle partit seule avec son mari, et filât s'installer rue de Valenciennes. Comme je quittais l'hôtel, je fus surprise de voir Bertrand qui me saluait d'un air cérémonieux.

— Comment, lui dis-je, vous n'avez pas suivi la marquise ?

— Non, mademoiselle, répondit-il, j'ai pris congé d'elle ce matin.

— Est-ce possible ? Et pourquoi donc ?

— Parce qu'elle m'a fait porter aussitôt une lettre que je n'apprends pas.

— Vous en savez donc le contenu ?

— À moins de l'ouvrir, ce que mademoiselle ne suppose certainement pas, je ne pouvais pas le connaître ; mais, à la manière dont M. Paul l'a reçue en me disant d'un ton sec qu'il n'y avait pas de réponse, et à l'observation que madame la marquise a bien bien à vouloir le trouver dans son honneur, à son chagrin, à sa colère, j'ai vu que, pour la première fois de sa vie, elle faisait une chose qui n'était pas digne, et que sa confiance en moi compromettait son dégoût. Je lui ai demandé à me retirer ; elle a refusé, ne pouvant pas supposer qu'un homme aussi dévoué que moi pût lui résister. J'ai tenu bon, et qui l'a beaucoup offensée ; elle m'a traité d'ingrat, j'ai été forcé de lui dire que ma discrétion lui procurerait ma reconnaissance. Elle m'a parlé plus doucement, mais j'étais blessé, et j'ai refusé toute augmentation de gages, toute gratification.

L'apparence berceuse et mortel en même temps, le cœur un peu gros de voir Célestine si humble ; le tendre accueil de sympathie et d'apaisement effraya ma tristesse. Nous passâmes l'été à Wissy et au Louvigny, d'où nous revenâmes Marguerite guérie, heureuse et splendide de beauté, le petit Pierre plus robuste et plus gai que jamais. Je pus constater par mes yeux la toute heure, que Paul était heureux, éternel et qu'il ne pensait pas plus à Célestine qu'à ses rames de arros éternelles, ses jours de fêtes, et finalement j'ai le lendemain.

Quant à la belle marquise, elle reparut avec éclat dans le monde d'été suivant. Son luxe, ses élégances, sa beauté, son esprit, firent fureur. C'était la plus charmante des femmes au même temps qu'une femme de savoir, cœur et intelligence de premier ordre. Nous seuls, dans notre petit coin tranquille, nous avions le côté déplorable de cette œuvre de dévouement ; mais nous n'en disions rien et nous parlons fort peu d'elle entre nous. Marguerite, malgré le lagonnant souvenir porté sur cette blessure par son mari, était toujours prête à la défendre et à l'admirer ; elle ne pouvait pas oublier qu'elle devait la vie de son fils à sa belle marquise. Presque sans cette religion d'une âme tendre et généreuse. Pour nous seuls, cette absence de haine dans la jalousie me fit aimer Marguerite, et reconnaître qu'elle ne s'était pas vengée en disant que, si elle était la plus simple et la plus ignorante de nous tous, elle était la plus sincère et la plus dévouée.

Je me suis plu à raconter cette histoire de famille à mes moments perdus. Quel sera l'avenir de Célestine ? Son

pière et son mari, que je vois quelquefois, après de vains efforts pour me ramener chez eux, paraissent les plus heureux du monde ; elle seule me feroit digérer et ne peut faire mes autres dévouements pour me rapprocher de moi. Peut-être ne m'aima-t-elle, je ne le sais pas. Les sept autres que j'ai passés auprès d'elle méritèrent les plus précieuses, de toutes les plus précieuses de ma vie.

Depuis deux ans, Paul ne l'a revue qu'une seule fois, la mois dernier, et voici comment li me raconta cette dernière entrevue :

— Hier, comme j'allais à Fontainebleau pour une affaire, j'ai voulu profiter de l'occasion pour faire à pied un bout de promenade jusqu'aux roches d'Arven. En revenant par le chemin isolé qui longe la route de Moret, tout absorbé dans mes propres idées, je n'attendis pas le glap de deux chevaux qui couraient derrière moi sur le sable. L'un d'eux frôla ma main étonnée, et m'eût renversé, si, par un mouvement rapide, je ne me fusse recroqué et comme suspendu à ses mors. La plus jeune des deux, qui étoit magnifique, par ses formes — j'ai un nez de sang-froid pour le contrevenir — n'eût voulu servir de sa pitié ; elle s'arrêtait d'elle-même, quand un vigoureux coup de cravache de l'homme inséparable qui la montait la fit se dresser et me porter ses genoux contre la poitrine. Je ne fus pas étalé, grâce à un coup de côté que je me fis à temps sans lâcher la bride.

« — Laissez-moi deux passés, monsieur Gilbert ! me dit une voix bien connue avec son accent de dignité distinguée.

« — Faut-il, madame la marquise, répondre-je tout de suite, sans perdre mon temps à lui adresser un salut qu'elle ne m'ait pas rendu.

« Elle passe comme un éclair, sortie de son gîte, laissant un peu en arrière le cavalier qui l'accompagne, et qui n'était autre que le vicomte de Tallouane.

« Il s'arrête, et me tendant la main :

« — Comment, diable, c'est vous ? s'écria-t-il : j'accourais pour vous empêcher d'être enlevé, car je voyais un promeneur distrait qui ne se rendait pas devant l'éclaireur le plus sûr que l'on existe. Servez-vous qu'un peu plus vite vous passât sur le corps !

« — Je ne me laisse pas passer sur le corps, répondit-je. Ce n'est pas mon goût.

« — Hélas ! repart-il, ce n'est pas le mien non plus à reculer, cher ami, je ne puis laisser la marquise rester seule dans la ville. »

Et il partit verser à terre pour la rejoindre. — J'en serais aisé.

— Quel, monsieur ? que m'importe ?

— Je sais que le pauvre vicomte, tout rede qu'il est de manière et de langage, est devenu, en qualité de valet, mon complice aux yeux de l'impératrice Catherine, qu'il a été moins heureux que moi, et qu'elle lui a passé sur le corps l'ai vu cela d'un trait à son regard, à son accent, à ses trois mots d'une acception profonde. On lui fait explorer ses hostilités par un ouvrage qui pourra bien donner autant que celui du marquis, c'est-à-dire toute la vie. Résumons son bonheur, lui ; il ne méritait, et il passe pour l'être. Tallouane est

à pleins bras. Il valait son argent, il valait sa santé, il valait sa conscience mal, car c'est un homme sensible et mystique.

Sais-tu, ma tante, ajouta Paul, que cette femme-là a fait un bien bien du mal, à moi aussi? Je peux te le dire à présent. J'étais plus épris d'elle que je ne te l'ai jamais avoué. Je ne me suis pas tenu devant elle; mais elle le voyait malgré moi, c'est ce qui l'empêcha l'absence de ses rêves, et les rend, je ne dis pas moins croyables, mais moins impudents. Oh! ne venais-je si je n'étais pas en un peu de force accablée? Ne m'a-t-elle pas mis au bord d'un abîme? Si j'ai failli perdre ma pauvre femme, n'est-ce pas parce que, dévoué et troublé, je manquais de clairvoyance et m'indignais sur la gravité de sa blessure? On n'est jamais assez fort, crois-moi, et on ne reproche plus d'être un homme dur à moi-même. Si Marguerite n'était été si fidèle dans sa folie, j'étais perdu. Je la laissais mourir sans voir ce qui la tuait. Elle avait sujet d'être jalouse. J'aurais bien été impétueux et insouciant, mes rêves, poussés par l'instinct, étaient le vertige du bien.

Tout cela est passé, mais non oublié. La belle marquise est si si fort aimée hier de me voir revenir honnêtement dans la possession, sous le poids de son deuil. Et moi, je me souviens pour me dire à toute heure : Ne laisse jamais retomber ta conscience de l'épave d'un chère.

Aujourd'hui, à cette heure, Paul est l'heureux père d'une petite fille aussi belle que son frère. M. Diezsch a voulu être son parrain. Clément n'a pas donné signe de vie, et ne se fait pas attendre.

Je dois terminer un récit, que je n'ai pas fait en vue de moi-même, par quelques mots sur moi-même. Je n'ai pas si longtemps vécu de préoccupations pour les autres sans en retirer quelques enseignements. J'ai eu aussi mes torts, et je m'en confesse. Le principal a été de douter trop longtemps du progrès dont Marguerite était susceptible. Peut-être ai-je eu des préventions qui, à mon insu, présentaient leur œuvre dans un voile de préjugés de sentiment ou d'éducation. Grâce à l'insurmontable caractère de Paul, Marguerite est devenue un être si charmant et si sociable que je n'ai plus à faire d'effort pour l'appeler ma sœur et la traiter comme ma fille. Le soin de leurs enfants est ma plus chère occupation. J'ai remplacé ma tante Férus, que nous avons mise à même de vivre dans une aisance relative. Quant à nous, nous nous trouvons très à l'aise pour le peu de besoins que nous avons. Nous mettons en commun nos modestes ressources. Je fais chez moi un petit cours de littérature à quelques jeunes personnes. Les affaires de Paul vont très bien. Peut-être sera-t-il un jour plus riche qu'il ne compte le devenir. C'est la résultante oblique de son esprit d'ordre, de son intelligence et de son activité ; mais nous ne désirons pas la richesse, et, loin de le pousser à l'acquiescer, nous lui imposons des barres de lair que nous nous efforçons de lui rendre douces.

Paris, 12 juillet 1876.

FIN
BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ DE LA LIBRAIRIE





Original en couleur

MF Z 43-100-a